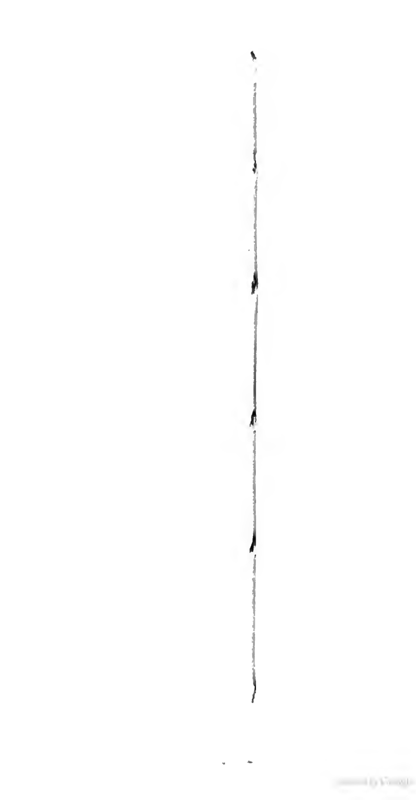
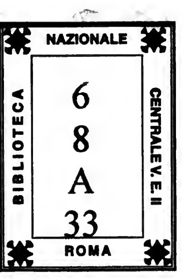








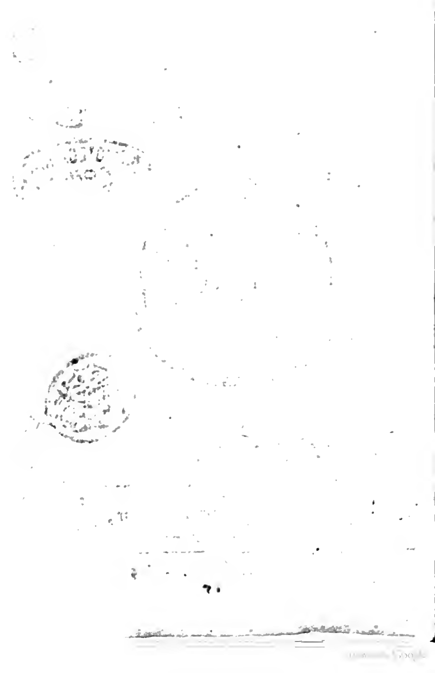
L'ART DE PARLER

Troisiéme Edition.



A LA HAYE
Chez ADRIAN MOETJENS,
Marchand Libraire prez la Cour,
à la Librairie Françoise.

M. DC. LXXXV.



PREFACE.

ON se forme ordinairement cette idée de la Rhetorique, que pour parler éloquement, il suffit de remplir sa memoire des preceptes qu'elle prescrit. Dans cette pensée, plusieurs lisent avec ardeur les Livres qui se font sur cette matiere; mais comme aprés cette lecture, il ne se trouvent gueres plus éloquens qu'auparavant, ils se persuadent que c'est la faute de l'Auteur, qui n'a pas découvert le secret de l'Art qu'il avoit entrepris de traiter; ainsi ne recueillant pas le fruit qu'ils esperoient, ils n'ont que du dégoût & du mepris de ses Ouvrages.

Je n'espererois pas un meilleur sort pour cét Ouvrage, si celuy qui en est Auteur n'avoit évité un défaut tres-considerable, qui fait que l'on ne retire presqu'aucun fruit des Livres de Rhetorique. Il ne propose pas une foule de preceptes, comme on le fait ordinairement, qui ne font que charger la memoire & embarasser l'esprit: il travaille à faire connoître

le fond de l'Art qu'il traite, & ses principes naturels, qui étant bien compris, font qu'on n'a pas besoin d'une multitude de regles, qui s'échapent de la memoire presque aussi-tôt qu'elles y sont entrées.

Pour faire comprendre les veritables raisons des principes de la Rhetorique, l'Auteur commence d'abord par expliquer comment se forme la parole: & pour apprendre de la nature même, la forme que doivent avoir les paroles pour exprimer nos pensées, & les mouvemens de nôtre volonté, il se propose une Troupe de nouveaux Hommes, qui viennent de naître, & qui n'ont jamais parlé. Il étudie ce que feroient ces Hommes. Il montre qu'ils s'appercevroient bien-tôt de l'avantage de la parole, & qu'ils se feroient un langage. Il recherche quelle forme ils lui donneroient, & par cette recherche il découvre les fondemens de toutes les Langues, & rend raison de toutes les Regles que prescrivent les Grammairiens. Peut-être que cette recherche paroîtra peu considerable à quelques-uns qui seront rebutez de la lecture de cés

ouvrages, quand ils verront dans les premieres pages que l'on y parle de noms ſubſtantifs, d'adjectifs, de déclinaiſons, de verbes, de conjugaiſons, &c. Mais outre que la ſuite fera voir que cette recherche eſt utile ponr apprendre les Langues avec plus de facilité, & pour les parler avec plus d'exactitude; l'ordre ne permettoit pas de paſſer ſous ſilence ces petites choſes, qui ſont la partie la plus importante de l'Art de parler, comme Quintilien, l'un des plus excellens Maîtres de Rhetorique qui ait jamais été, le reconnoît, en les comparant aux fondemens d'un édifice, qui en ſont la partie la plus neceſſaire, quoy qu'ils ne paroiſſent point.

Aprés que ces nouveaux Hommes ont joüé leur perſonnage, l'Auteur déclare quelle a été la veritable origine des Langues, & que ce n'eſt pas le hazard qui a fait trouver aux Hõmes l'uſage de la parole. Il fait voir neanmoins que le langage eſt ſoûmis à leur volonté, & que la coûtume, ou le conſentement commun des Hommes exerce un empire abſolu ſur les

mots; c'eſt pourquoy il donne des regles pour connoître quelles ſont les Loix de la Coûtume, & pour les obſerver, aprés qu'il a montré quelles ſont les Loix que la raiſon preſcrit. C'eſt dans le premier Livre qu'il traite de toutes ces choſes.

Dans le ſecond Livre, il fait remarquer que les Langues les plus fecondes ne peuvent fournir des termes propres pour exprimer toutes nos idées, & qu'ainſi il faut avoir recours à l'artifice, empruntant des termes des choſes a peu prés ſemblables, ou qui ont quelque liaiſon & rapport avec celles que nous voulons ſignifier; & pour leſquelles l'uſage ordinaire ne donne point de noms propres. Ces expreſſions empruntées ſe nomment Tropes. *L'on parle de toutes les eſpeces de Tropes, & de leur uſage. L'on remarque dans ce même Livre, que comme la nature a tellement diſpoſé nôtre corps qu'il prend des poſtures propres à fuir ce qui lui peut nuire, & qu'il ſe diſpoſe naturellement de la maniere la plus avantageuſe pour recevoir ce qui luy fait du bien, auſſi la nature nous porte à prendre de certains tours*

n parlant, capables de produire dans l'e-ſprit de ceux a qui nous parlons les effets que nous ſouhaitons, ſoit que nous vou-lions les porter à la colere ou à la dou-ceur, à la haine ou à l'amour. Ces tours ſe nomment Figures. *L'Auteur traite les Figures avec un ſoin tout particulier, ne ſe contentant pas de propoſer leur nom avec quelques exemples, comme l'on le fait ordinairement; il fait connoître la nature de chaque Figure, & l'uſage que l'on en doit faire.*

La facilité avec laquelle l'on parle, & le plaiſir que donne un diſcours bien pro-noncé ont porté les Hommes, comme le remarque l'Auteur au commencement de ſon Ouvrage, à ſe ſervir de la parole pour ſignifier leurs penſées plûtôt que d'aucun autre ſigne. Ils ſe ſont étudiez à trouver dans l'arrangement des mots, ce qui fait que le diſcours ſe prononce plus facilement, & qu'il eſt entendu avec plus de plaiſir. L'on parle avec étenduë dans le troiſiéme Livre de ces choſes, de ce qu'il faut éviter, de ce qu'il faut obſerver dans l'arrangement des mots pour la facilité

de la prononciation, & pour donner du plaisir aux oreilles. C'est en ce lieu que l'on traite des Periodes, que l'on explique l'artifice de la Verification; & aprés avoir fait remarquer ce qui peut plaire aux oreilles dans le son des paroles, l'on montre comment les regles que les Maîtres prescrivent pour la composition des Periodes, & la structure des Vers en toutes les Langues, ont pour fin de faire trouver dans le discours les conditions qui en rendent la prononciation facile & agreable.

Le dernier Livre traite des Styles, ou manieres de parler que les Hommes prennent selon leur inclination, & leurs dispositions naturelles. On propose quelque Avis pour regler ces Styles; & parceque chaque matiere veut être traitée d'une maniere qui luy convienne, l'Auteur enseigne comment l'on doit s'élever, ou s'abaisser à proportion que la matiere qui se traite est petite ou grande: comment la qualité du discours doit exprimer la qualité du sujet; étant doux ou fort, austere ou fleuri selon que la nature de ce sujet le demande. Il examine quel doit

re le ſtyle des Orateurs des Poëtes, des
hiloſophes, des Hiſtoriens. Enfin dans
conclusion de cét Ouvrage, il parle des
rnemens du diſcours qu'il fait voir être
ne ſuite de l'exactitude avec laquelle
n diſcours a été composé ſelon les Regles
u'il a preſcrites.

Ces quatre Livres de l'Art de Parler ſont ſuivis d'un Diſcours dans lequel l'Auteur donne une idée de l'Art de Perſuader. Il rend raiſon à l'entrée de ce diſcours pourquoi il a ſeparé cét Art de l'Art de Parler. Il n'eſt pas neceſſaire que j'allegue ici ſes raiſons. Quoyque ce diſcours ſoit fort court, je croy neanmoins que l'on y trouvera une connoiſſance plus parfaite de l'Art de Perſuader que dans les gros Volumes que l'on a compoſés ſur cette matiere. Ainſi l'Auteur découvrant les veritables fondemens de l'Art de Parler, & de Perſuader, qui ſont renfermez dans l'idée que nous avons de la Rhetorique, j'eſpere que ceux qui liront cét Ouvrage en retireront un fruit qui ne ſe rencontre point

dans les Rhetoriques ordinaires, où l'on ne propoſe que des regles dont on ne fait point connoître les principes.

Quand cette nouvelle Rhetorique ne donneroit que des connoiſſances ſpeculatives, qui ne rendent pas éloquens ceux qui les poſſedent, la lecture n'en ſeroit pas inutile. Car pour découvrir la nature de cét Art, l'on fait pluſieurs reflexions importantes ſur nôtre eſprit dont le diſcours eſt l'image, qui pouvant contribuer à nous faire entrer dans la connoiſſance de ce que nous ſommes, meritent que l'on y faſſe attention.

Outre cela, je ſuis perſuadé qu'il n'y a point d'eſprit curieux qui ne ſoit bien-aiſe de connoître les raiſons que l'on rend de toutes les regles que l'Art de parler preſcrit. Lorſque l'Auteur parle de ce qui plaît dans le diſcours, il ne dit pas que c'eſt un je ne ſçay quoy, *qui n'a point de nom, il le nomme; & conduiſant juſques à la ſource de ce plaiſir, il fait appercevoir les principes des regles que ſuivent ceux qui ſont agreables. Ce qui doit donner plus de ſatisfaction que les Ouvrages*

mêmes

*nêmes de ceux qui plaiſent en prati-
quant ces regles. Car enfin les plaiſirs de
'eſprit ſont preferables à ceux qui tou-
hent le corps. Ce ſeroit un dereglement,
lit ſaint Auguſtin, que de preferer le
laiſir que cauſe la cadence des Vers à la
onnoiſſance de l'artifice avec lequel on
es compoſe, puiſque ce ſeroit une marque
u'on feroit plus d'état des oreilles que de
'eſprit.* Nonnulli perversè magis
mant verſum, quàm artem ipſam quâ
onficitur verſus ; quia plus auribus,
uàm intelligentiæ ſeſe dederunt.

*Cét ouvrage ſera particulierement uti-
e aux jeunes-gens, parce que l'Auteur y
raite toutes choſes dans un ordre natu-
el, & il conduit l'eſprit des Lecteurs à la
onnoiſſance de l'art qu'il enſeigne, par
ne ſuite de raiſonnemens faciles, ce que
s Maîtres ne font pas avec aſſez de ſoin.
'on ſe plaint tous les jours qu'ils ne tra-
aillent point à rendre juſte l'eſprit des
unes-gens, qu'ils les inſtruiſent comme
on feroit des jeunes Perroquets, qu'ils ne
ur apprennent que des noms, qu'ils ne
ultivent point leur jugement en les ac-*

coûtu-

coûtumant à raiſonner ſur les petites choſes qu'ils leur enſeignent. De la vient que les Sciences gatent aſſez ſouvent l'éſprit, & qu'elles corrompent ce bon ſens naturel que l'on remarque plus ordinairement dans ceux qui n'ont point d'Etude.

L'on n'a pas voulu groſſir cét Ouvrage de pluſieurs exemples qui ſeroient neceſſaires. les Maîtres pouvant y ſuppléer, en faiſant remarquer à leurs Diſciples les beaux endroits de ceux qui ont excellé dans la pratique de l'Art de Parler.

Cét Ouvrage ne regarde pas ſeulement les Orateurs, mais generalement tous ceux qui parlent, & qui écrivent, les Poëtes, les Hiſtoriens, les Philoſophes, les Théologiens. Quoyque cét Art de Parler que l'on donne ſoit composé en François, ce n'eſt pas ſeulement un Ouvrage pour la Langue Françoiſe: On y recherche le fondement de toutes les Langues, & les Regles qui y ſont propoſées, ne ſont particulieres a aucune Langue.

LI-



LIVRE PREMIER, DE L'ART DE PARLER.

CHAPITRE PREMIER.

I.

Des Organes de la Voix : Comment se forme la Parole.

NOus pouvons parler avec les yeux & les doigts, & nous servir du mouvement de ces parties pour marquer les idées qui sont presentes à nostre esprit, & les affections de nostre volonté ; mais outre que cette maniere de parler est tres-imparfaite, elle est incommode. L'on ne peut point exprimer avec les yeux, & les doigts toutes les dif-

differentes choses qui viennent dans l'esprit, sans se fatiguer. Nous remuons la langue avec facilité ; & nous pouvons diversifier le son de nostre voix en differentes manieres faciles & agreables ; c'est pourquoy la nature a porté les hommes à se servir des Organes de la Voix pour donner des signes sensibles de ce qu'ils pensent, & de ce qu'ils veulent.

La disposition de ces Organes est merveilleuse : Nous avons une orgue naturelle, dont la Trachée-artere, qui vient des poulmons & répond aux racines de la langue, est le canal. Les poulmons servent de soufflets ; car ils attirent l'air en s'étendant, & le repoussent en se resserrant. La partie de la Trachée-artere qui est proche de la racine de la langue, s'appelle le Larynx qui est entouré de Cartilages & de Muscles, qui servent à l'ouvrir, ou à le fermer. C'est en ce lieu que se forme le son de la voix. Quand l'ouverture du Larynx est étroite, l'air sortant avec violence se froisse, & reçoit un mouvement qui fait le son de la Voix, mais qui n'est point encore articulée. Cette voix est receuë dans la bouche, où la langue la modifie, & luy donne diverses formes, selon qu'elle la pousse ou contre les dents, ou contre le palais : & qu'elle l'arreste ou la laisse couler : que la bouche est plus ou moins ouverte.

Les hommes trouvant tant de facilité à exprimer

primer leurs ſentimens par la Voix : ils ſe ſont appliquez à conſiderer toutes les differences qu'elle reçoit des differens mouvemens des Organes de la prononciation. Ils ont marqué chacune de ces modifications particulieres par une lettre ou caractere. Ces lettres ſont les élemens du langage ; & quoy qu'il n'y en ait qu'un fort petit nombre, neanmoins elles ſuffiſent pour tous les termes: je ne dis pas ſeulement des langues qui ſe parlent dans tout le monde ; mais de celles qui autrefois ont eſté vivantes, & qui pourront naître dans la ſuite des ſiecles. L'union de deux ou pluſieurs lettres fait une ſyllabe. Une ou pluſieurs ſyllabes font un mot, ou une parole ; ainſi on peut dire que la parole eſt un aſſemblage des ſons de la voix, que les hommes ont établis pour eſtre les ſignes de leurs penſées ; & qui ont la force de réveiller les idées auſquelles ils les ont attachées. Quand il n'y auroit que 24 lettres, elles pourroient ſuffire comme nous avons dit pour compoſer cette multitude ſurprenante de differens mots. J'ay démontré ailleurs que l'on peut faire de 24 lettres differentes 576 mots differens de deux lettres ; que l'on peut faire 24 fois davantage de mots de trois lettres, c'eſt-à-dire 13824 & 24 fois davantage de mots de 4 lettres : ainſi de ſuite à proportion. D'où l'on peut juger quelle doit eſtre la varieté de tous les mots

que l'on peut trouver, quel ſera le nombre par exemple des mots de dix lettres; & combien grande ſera la ſomme composée des ſommes particulieres de tous ces mots de deux, de trois, de quatre, de cinq lettres, &c. ce qui monte à un nombre preſque infini.

Il eſt important de bien marquer la diſtinction qui eſt entre l'ame des paroles, & leur corps; c'eſt à dire entre ce qu'elles ont de corporel, & ce qu'elles ont de ſpirituel: ce que les oyſeaux qui imitent la voix des hommes, ont de commun avec nous, & ce qui nous eſt particulier. Les idées qui ſont preſentes à noſtre eſprit, lorſqu'il commande aux Organes de la voix de former les ſons, qui ſont les ſignes de ces idées, ſont l'ame des paroles: Les ſons que forment les Organes de la Voix, & qui n'ayant rien de ſemblable en eux-mêmes à ces idées, ne laiſſent pas de les ſignifier, ſont la partie materielle, ou le corps des paroles.

II.

Avant que de parler, il faut former un Tableau dans ſon eſprit des choſes que l'on doit dire.

LEs Peintres ne couchent pas leurs couleurs avant qu'ils ayent formé dans leur imagination l'image de ce qu'ils veulent repreſenter. Le diſcours eſt une peinture de nos pen-

pensées: La langue est le pinceau qui trace cette peinture, & les mots sont les couleurs. Nous devons donc premierement arranger nos pensées, & mettre les choses que nous voulons peindre par nos paroles dans un ordre naturel, les disposant de telle sorte que la connoissance des unes rende aux Lecteurs, aisée & facile la connoissance de celles qui suivent.

C'est à ceux qui traitent l'Art de penser, de parler de cet ordre naturel qu'il faut garder dans l'arrangement de nos pensées; Chaque Art a ses bornes qu'il ne faut pas passer. Pour ce qui est des choses qui font la matiere du discours, je puis donner les avis suivans, qui meritent d'estre considerez. Le premier sera, qu'il faut mediter son sujet, faire dessus toutes les reflexions necessaires pour découvrir les moyens d'arriver au but que l'on s'est proposé. Il ne faut rien oublier qui puisse contribuer à l'éclaircissement de ce sujet. Mais il arrive assez souvent qu'en voulant épuiser une matiere, on accable l'esprit du Lecteur par la multitude des choses, & qu'on la rend confuse par des explications trop étenduës. L'abondance cause souvent la sterilité. Les laboureurs craignent la trop grande fecondité des moissons, ils la préviennent, & en font manger une partie à leurs troupeaux. Nous ne concevons jamais une science, un raisonnement, si nostre esprit ne supplée les

choſes neceſſaires, & s'il ne retranche celles qui ſont ſuperfluës. Un Auteur doit épargner cette peine à ceux qu'il entreprend d'inſtruire.

Un livre qui ne dit que la moitié des choſes, ne donne que des connoiſſances imparfaites; mais auſſi un grand volume eſt un grand mal, μέγα βιβλίον, μέγα κακόν. On s'y égare, on s'y perd, à peine a-t-on la patience de le feüilleter. Aprés avoir donc ramaſſé avec exactitude toutes les choſes qui regardent la matiere que l'on traite, il faut les reſſerrer, leur donner de juſtes bornes, & faire un choix ſevere de ce qui eſt abſolument neceſſaire, & rejetter ce qui eſt ſuperflu. On doit enviſager continuellement le terme où l'on veut arriver, & prendre le chemin le plus court, évitant tous les détours. Si l'on ne paſſe viſte par deſſus les choſes de peu d'importance, & qui ne ſont pas eſſentielles, l'eſprit du Lecteur eſt diverti de l'application qu'il doit donner à celles qui le ſont.

Cette breveté ſi neceſſaire pour rendre un Ouvrage net & fort, ne conſiſte pas dans le ſeul retranchement de tout ce qui eſt inutile; elle demande que l'on faſſe entrer dans le diſcours de certaines circonſtances qui en relévent l'éclat, & qui tiennent lieu de pluſieurs choſes que l'on ne dit pas. Il faut imiter pour cela l'artifice dont ſe ſervit Timanthe, ce fameux

meux Peintre de l'antiquité ; pour representer dans une petite table la grandeur prodigieuse d'un Geant, il le peignit couché par terre dormant au milieu d'une troupe de Satyres, dont l'un appliquoit son Thyrse au pouce de ce Geant, faisant connoître par cette invention ingenieuse quelle estoit la grandeur de ce corps, dont les plus petites parties estoient mesurées avec le Thyrse d'un Satyre. Ces inventions demandent beaucoup d'esprit, & d'application. C'est pourquoy un Auteur * fort celebre, qui avoit cette addresse de renfermer beaucoup de choses en peu de paroles, s'excuse agreablement de ce que l'une de ses lettres est trop longue, sur ce qu'il n'avoit pas eu le loisir de la faire plus courte.

III.

Pour marquer les differences de nos pensées, on a besoin de mots de differens ordres.

COmme l'on ne peut pas achever un Tableau avec une seule couleur, & distinguer les differens traits des choses qu'on y doit representer : il est impossible de marquer ce qui se passe dans nostre esprit, avec des mots qui soient tous d'un même ordre. Apprenons de la nature même quelle doit estre cette

* *M. Pascal.*

diſtinction ; & voyons comment les hommes formeroient leur langage, ſi la nature les ayant fait naître ſeparément, ils ſe rencontroient enſuite dans un même lieu. Uſons de la liberté des Poëtes, & faiſons ſortir de la terre ou deſcendre du Ciel une troupe de nouveaux hommes qui ignorent l'uſage de la parole. Ce ſpectacle eſt agreable : il y a plaiſir de ſe les imaginer parlans entre eux avec les mains, avec les yeux, par des geſtes, & des contorſions de tout le corps ; mais apparemment ils ſe laſſeroient bien-tôt de toutes ces poſtures, & le hazard ou la prudence leur enſeigneroit en peu de temps l'uſage de la parole.

Nous ne pouvons découvrir quelle forme ils donneroient à leur langage qu'en conſiderant ce que nous ferions, ſi nous eſtions dans cette Compagnie. La diverſité des mots n'eſtant donc neceſſaire qu'à cauſe des differentes choſes qui ſe paſſent dans noſtre eſprit, & que nous voulons faire connoître, faiſons attention à ce qui ſe paſſe en nous-mêmes, afin d'appercevoir ce qu'il faut faire pour peindre exactement tous les differens traits de nos penſées.

Lorſque les Organes de nos ſens ne ſont point troublez, nous appercevons ce qui les frappe: pour lors nous avons preſentes les idées des choſes que nous appercevons ; & c'eſt la raiſon pourquoy ces idées ſont appellées *les*

objets

objets de nos perceptions. Outre ces idées qui sont excitées par ce qui touche nostre corps, nous en trouvons d'autres dans le fond de nostre nature, qui n'entrent point dans nostre esprit par les sens, comme sont celles qui nous representent les premieres verités : Par exemple celles-cy, Qu'il faut rendre à un chacun ce qui luy appartient: qu'il est impossible qu'une chose soit, & qu'elle ne soit pas en un même temps, &c.

Sans doute que ces nouveaux hommes donneroient leurs premiers soins à faire des mots pour estre les signes de toutes ces idées, qui sont les objets de nostre perception, laquelle selon les Philosophes est la premiere operation de l'esprit. Dans l'infinie varieté des mots, il n'est pas difficile de trouver des signes particuliers pour marquer chaque idée, & luy donner un nom. Comme l'on se sert naturellement de ces premieres connoissances, nous pouvons croire que lorsque d'autres choses se presenteroient à leur esprit qui seroient semblables à celles à qui ils auroient donné un nom propre, ils ne prendroient pas la peine de faire de nouveaux mots, ils se serviroient des premiers noms en les changeant un peu pour marquer la difference des choses ausquelles ils les appliqueroient. L'experience me le persuade: lorsque le mot propre ne vient pas assez tôt à la bouche, on se sert du nom d'une

autre chose qui a quelque rapport à celle-là. Dans toutes les langues, les noms des choses à peu-prés semblables, different peu entre eux : D'un seul mot plusieurs autres mots prennent leur racine, comme il est facile de le voir dans les Dictionaires des langues qui nous sont connuës.

Un même mot se peut diversifier en plusieurs manieres : par la transposition, par le retranchement de quelqu'une des lettres qui le composent, ou par l'addition d'une nouvelle voyelle ou d'une consone ; par le changement de la terminaison : desorte qu'il n'est pas difficile, lorsqu'on communique le nom propre d'une chose à toutes celles qui luy sont semblables, de marquer par quelque petit changement, ce que ces choses ont de particulier, & en quoy elles different de celles dont elles ont pris le nom.

IV.

Des noms Substantifs, & Adjectifs, des Articles,

Les mots qui signifient les objets de nos pensées, c'est-à-dire les choses, sont appellez Noms. On considere en chaque chose son estre, ou sa maniere d'estre. L'estre d'une chose, par exemple l'estre de la cire, est la substance de la cire ; la figure ronde, ou quar-

quarrée, laquelle se peut changer sans qu'elle cesse d'estre cire, sont ses manieres d'estre. Estre ignorant ou sçavant sont des manieres de nostre estre. Il faut donc necessairement qu'entre les Noms les uns soient destinez à signifier la substance de l'estre, & que les autres expriment la maniere de l'estre. Nous appellons pour cela noms *Substantifs*, ceux qui marquent l'estre absolu d'une chose : & *Adjectifs*, ceux qui n'en marquent que la maniere ; parce qu'ils ne subsistent que par le nom substantif auquel on les ajoûte. Dans ces deux mots *Terre Ronde*, le premier est un nom substantif; & le second qui ne signifie que la maniere de l'estre de la terre, est adjectif. Les noms substantifs deviennent adjectifs, ou plustost les choses qui sont des estres absolus, & des substances, sont exprimées par des noms adjectifs, lorsque l'on considere qu'elles sont appliquées à d'autres estres, dont elles deviennent les manieres. Les Metaux sont des substances, mais parce qu'on les applique à d'autres substances, on en fait des adjectifs, comme sont ces adjectifs *doré*, *argenté*, *estamé*, *plombé*, & les autres.

Les noms signifient ordinairement les choses d'une maniere vague & generale : Les articles dans les langues où ils sont en usage, comme dans la nostre, & dans la Grecque, determinent cette signification, & l'appliquent

quent à une chose particuliere. Quand on dit, c'est un bonheur que d'estre *Roy*, cette expression est vague; mais si vous ajoûtez l'article, *le*, devant *Roy*, en disant, c'est un bonheur que d'estre *le Roy*, cette expression est déterminée, & ne se peut entendre que du Roy de quelque peuple particulier dont on a déja parlé. Ainsi les articles contribuënt merveilleusement à la clarté du discours; c'est pourquoy il se peut faire que ces nouveaux hommes en se faisant un langage ne les oublîroient pas, & que la necessité de determiner la signification vague des mots, les leur feroit trouver.

Les differentes manieres de terminer un nom peuvent tenir lieu d'un autre nom. Nous voyons dans toutes les langues que les noms ont deux terminaisons, dont l'une fait connoître que la chose dont on parle est singuliere, c'est à dire seule en nombre; l'autre qu'elle n'est pas seule, mais qu'elle fait partie d'un nombre: ce qui fait dire que les noms ont deux nombres; le singulier, & le pluriel. Ce mot, *homme*, avec la terminaison du nombre singulier marque un seul homme, mais avec la terminaison du nombre pluriel, *hommes*, il signifie tous ou plusieurs hommes. La consone, *s*, qu'on ajoûte à la terminaison du nombre singulier tient lieu dans cette occasion de ce mot *tous*, ou *plusieurs*.

V. Com-

V.

Comment l'on peut marquer les rapports que les choses ont entre elles.

NOus ne considerons pas toûjours simplement les choses qui sont les objets de nos pensées, nous les comparons avec d'autres; nous faisons reflexion sur le lieu où elles sont, sur le temps de leur durée, sur ce qu'elles ont, sur ce qu'elles n'ont pas, & sur tous les rapports enfin qu'elles peuvent avoir. On a besoin de termes particuliers pour exprimer ces rapports, & la suite & la liaison de toutes les idées que la consideration de ces choses excite dans nostre esprit. Dans quelques langues les differentes terminaisons d'un même nom, qui font que les chûtes ou finales en sont differentes, suppléent à ces mots, qui sont necessaires pour exprimer les rapports d'une chose. Ces chûtes que l'on nomme ordinairement *Cas*, sont six dans chaque nombre, dans le singulier, & dans le pluriel. *Le Nominatif*, *le Genitif*, *le Datif*, *l'Accusatif*, *le Vocatif*, *& l'Ablatif*. Un même nom, outre la principale idée de la chose qu'il signifie, enferme un rapport particulier de cette chose avec quelqu'autre, selon qu'il est ou au genitif, ou au datif, &c. *Le Nominatif* signifie simplement la chose; *le Genitif* son

ſon rapport avec celle à qui elle appartient, *Palatium Regis*; le *Datif* le rapport qu'elle a avec celle qui luy eſt profitable ou nuiſible, *utilis Reipublicæ*; *l'Accuſatif* le rapport qu'elle a avec celle qui agit ſur elle, *Cæſar vicit Pompeium*. On met le nom au *Vocatif* lorſqu'on addreſſe ſon diſcours à la perſonne, ou à la choſe que ce nom ſignifie; *l'Ablatif* a une infinité d'uſages. Il eſt impoſſible de les marquer tous.

Les langues dont les noms ne ſouffrent point ces chûtes differentes, ſe ſervent de certains petits mots qu'on appelle particules qui font le même effet que ces chûtes, comme ſont en noſtre langue *de*, *du*, *à*, *par*, *le*, *les*, *aux*, *des*, *&c*. Les Adverbes auſſi ont un uſage peu different de la chûte des noms; car ils emportent avec eux la force d'une de ces particules. Cet adverbe, *ſagement*, a la force de ces deux mots, avec ſageſſe. Les differens rapports que les choſes ont entre elles, de lieu, de ſituation, de mouvemens, de repos, de diſtance, d'oppoſition, de comparaiſon, ſont infinis. On ne peut parler un moment ſans avoir beſoin d'en exprimer quelqu'un à l'occaſion des choſes dont on parle. Nous ne pouvons donc pas douter que ces hommes que nous faiſons trouver de compagnie, n'inventaſſent bientoſt des moyens de marquer ces rapports, ou par des particules, comme dans

noſtre

noſtre langue, dont les noms n'ont point ces chûtes differentes, ou par les differentes terminaiſons des noms des choſes mêmes; comme dans la langue Grecque, & dans la Latine.

CHAPITRE II.

I.

De la Nature des Verbes.

ON rapporte ordinairement toutes les operations de l'eſprit à trois principales, dont la premiere eſt la perception, par laquelle on apperçoit les idées des choſes. La ſeconde eſt le jugement, qui ſe fait lorſque l'on aſſure d'une choſe ce qu'elle eſt, ou ce qu'elle n'eſt pas. La troiſiéme eſt le raiſonnement. Raiſonner, c'eſt tirer une conſequence, & faire voir la verité ou la fauſſeté d'une propoſition qui eſtoit conteſtée, en la comparant avec une ou pluſieurs propoſitions inconteſtables. Si nous faiſons attention à ce qui ſe paſſe dans noſtre eſprit, nous remarquerons que l'on conſidere rarement les choſes ſans en faire quelque jugement; ainſi aprés que ces nouveaux hommes auroient trouvé des mots, pour ſignifier les objets de leurs perceptions; ils chercheroient ſans doute des termes pour marquer leurs jugemens, c'eſt-à-dire cette action de l'eſprit par laquelle on

juge asseurant qu'une chose est telle, ou qu'elle n'est pas telle. La partie du discours qui exprime un jugement, s'appelle proposition. Or une proposition enferme necessairement deux termes, l'un appellé *sujet* qui est ce dont on affirme ; le second qui est ce qui est affirmé, que l'on nomme *attribut* : comme dans cette proposition, *Dieu est juste*, *Dieu* est le sujet ; *juste* qui est le second terme est appellé attribut, qui est ce qu'on affirme, ou ce qu'on attribuë au sujet de la proposition. Outre cela une proposition est composée d'un troisiéme terme qui lie le sujet avec l'attribut, & qui marque cette action de l'esprit, par laquelle il juge affirmant l'attribut du sujet. Dans toutes nos langues nous appellons *Verbes*, les mots qui marquent cette action. Les Verbes, (comme l'Auteur de la Grammaire generale & raisonnée l'a judicieusement remarqué) sont des mots qui signifient l'affirmation.

Un seul mot suffiroit pour marquer toutes les operations semblables de nostre entendement, tel qu'est ce Verbe, *Estre*, qui est le signe naturel & ordinaire de l'affirmation; mais si nous jugeons de ces nouveaux hommes par ceux qui ont vécu dans tous les siecles passez, le desir d'abreger leur discours les porteroit sans doute à donner à un même mot la force de signifier l'affirmation & l'attribut, comme l'on a fait dans toutes les langues, qui ont u-

ne

ne infinité de mots qui marquent l'affirmation, & ce qui est affirmé; par exemple, celuy-cy *je lis*, marque une affirmation, & en même temps l'action que je fais lorsque je lis. Ces mots, comme nous avons dit, sont appellez Verbes. Quand on leur oste la force de signifier l'affirmation, ils entrent dans la nature des noms; aussi on en fait le même usage que des noms, comme quand on dit *le boire*, *le manger*; Ces mots sont de veritables noms.

II.

DES PRONOMS.

On peut avec un seul Verbe exprimer une proposition entiere.

COmme la repetition trop frequente des mêmes mots est desagreable & choquante, & que cependant on est obligé de parler souvent des mêmes choses, on a établi en toutes les langues qui nous sont connuës de petits mots, pour tenir la place de ces noms qui sont appellez *Pronoms* pour cette raison. On compte trois pronoms: celuy qu'on appelle pronom de la premiere personne, tient lieu du nom de celuy qui parle, comme *Moy*, *Je*. Le pronom de la seconde personne tient lieu de la personne à qui l'on parle, comme *Tu*, *Toy*. Celuy de la troisiême personne tient

tient lieu de la personne, ou de la chose dont on parle, comme *Il*, *Elle*. Ces Pronoms ont deux nombres, comme les noms; le Pronom de la premiere personne au pluriel tient la place des noms de ceux qui parlent, comme *Nous*. Celuy de la seconde personne au pluriel tient la place des noms de ceux à qui on parle, comme *Vous*; & le Pronom de la troisiéme personne au pluriel tient la place des noms des personnes, & des choses dont on parle, *Ils*, *Elles*.

Pour éviter encore la repetition ennuyeuse de ces Pronoms qui reviennent souvent, l'on ajoûte dans les anciennes langues quelque terminaison aux verbes qui tient lieu de ces Pronoms. C'est pourquoy un seul verbe peut faire une proposition entiere. Ce verbe *Verbero* comprend le sens de cette proposition: *Ego sum Verberans*; outre qu'il marque l'affirmation, & la chose affirmée, il signifie encore la personne qui frappe, qui est celle qui parle d'elle-même; parce que ce verbe a une terminaison qui tient lieu du Pronom de la premiere personne.

III.

Des Temps des Verbes.

Ce que l'on assure du sujet d'une proposition, est ou passé, ou present, ou futur, Les differentes inflexions des Verbes, ont la force

force de marquer la circonſtance du temps de la choſe qui eſt affirmée. Les circonſtances du Temps ſont en grand nombre. On peut conſiderer le temps paſſé par rapport au preſent, comme lorſque nous diſons : *Je liſois lors qu'il entra dans ma chambre.* L'action de ma lecture eſt paſſée au regard du temps auquel je parle ; mais je la marque preſente au regard de la choſe dont je parle, qui eſt l'entrée d'un tel. On peut conſiderer le temps paſſé par rapport à un autre temps paſſé. *J'avois ſouppé lorſqu'il eſt entré*, ces deux actions ſont paſſées l'une au regard de l'autre. Nous pouvons conſiderer le temps paſſé en deux manieres, ou comme défini, ou comme indéfini : marquer preciſément, quand une action s'eſt faite, ou dire ſimplement qu'elle s'eſt faite. Nous conſiderons le futur en la même maniere, enviſageant un terme precis & défini dans le futur, & quelquefois n'y mettant aucunes bornes.

Nous ne pouvons ſçavoir ſi dans cette nouvelle langue, dont nous parlons, toutes ces differentes circonſtances des temps y ſeroient marquées par autant d'inflexions particulieres ; car nous ne voyons pas que les peuples ayent diſtingué avec la même exactitude toutes ces circonſtances du temps. Les verbes chez les Hebreux n'ont que deux temps, le preterit ou le paſſé, & le futur ; ils n'ont que

que deux inflexions differentes pour exprimer la diversité du temps. Ils se servent de l'inflexion du futur pour signifier le temps present. Les Grecs sont plus exacts, leurs verbes ont tous les temps dont nous avons parlé. Je ne doute point que les termes de ce nouveau langage ne portassent au moins les signes de quelqu'une de ces circonstances, puisque dans toute proposition il faut déterminer le temps de l'attribut, & que le desir d'abreger le discours est naturel à tous les hommes. Quand je dis, *J'aimeray*, l'inflexion du temps futur que je donne à ce verbe, *aimer*, me delivre de la peine de dire cette longue phrase, *Il arrivera un temps que je seray aimant.* Quand je dis : *J'ay aimé*, cette inflexion du preterit m'épargne ce grand nombre de paroles, *Il a esté un temps passé que j'estois aimant.*

IV.

Les Verbes ont encore la force de signifier diverses manieres d'affirmer, & de certaines circonstances de l'action qu'ils signifient.

LEs Verbes ont des modes, c'est à dire qu'ils signifient outre les circonstances du temps, les manieres de l'affirmation. Le premier mode est *l'Indicatif* qui démontre, & indique simplement ce que l'on asseure. Le second

cond mode eſt *l'Imperatif*, dont le nom marque l'office qui eſt de faire connoître que l'on ordonne à celuy à qui l'on parle, de faire une telle choſe. Le troiſiéme eſt *l'Optatif*, qui ne ſe trouve que chez les Grecs : celuy-là exprime le deſir ardent qu'on a qu'une choſe arrive. Le quatriéme mode eſt le *Subjonctif*, ainſi nommé, parce qu'il y a toûjours quelque condition jointe à ce que l'on aſſeure ; *je l'aimerois, s'il m'aimoit* ; ſi cette condition n'eſtoit exprimée aprés le ſubjonctif, le ſens ſeroit ſuſpendu. Le cinquiéme mode eſt *l'Infinitif*. Un verbe dans ce mode a une ſignification fort étenduë, & fort indeterminée, comme *boire*, *manger*, *eſtre aimé*, *eſtre frappé*. Nous verrons dans la ſuite que les infinitifs ont la force de lier deux propoſitions, & que c'eſt le principal uſage que l'on fait des infinitifs.

Le ſixiéme mode eſt le *Participe*. Un verbe dans le participe ne marque ſimplement que la choſe affirmée, & ne ſignifie point l'affirmation. C'eſt pourquoy les participes ſont ainſi appellez, parce qu'ils tiennent du verbe, & du nom, ſignifiant la choſe que le verbe affirme, & eſtant en même temps dépouillez de l'affirmation. Le participe *frappé*, marque la choſe que ſignifie le verbe frapper : mais qui dit *frappé* n'affirme rien, s'il n'ajoûte, ou ne ſousentend, *il eſt*, ou *il a eſté frappé*.

Tous



Tous les verbes, excepté le verbe, *Estre, sum, es, est,* renferment deux idées, celle de l'affirmation, & de quelque action qui est affirmée. Or une action a ordinairement deux termes, le premier celuy dont elle part, le second celuy qui la reçoit. Dans une action on considere celuy qui en est auteur, qui agit, & celuy sur lequel on agit qu'on appelle communément le *patient*. Il est necessaire de déterminer quel est le terme de l'action dont on parle: si c'est le sujet de la proposition dont on affirme cette action qui est agissant ou patient. C'est pourquoy dans les langues anciennes les verbes ont deux terminaisons, & inflexions differentes, qui marquent si le verbe se prend dans une signification active ou passive. *Petrus amat, & Petrus amatur:* Pierre aime, & Pierre est aimé: Dans la premiere proposition le verbe qui est à l'actif, marque que c'est Pierre qui porte de l'amour: Dans la seconde ce même verbe avec l'inflexion du passif, marque que c'est Pierre qui est le terme de l'affection dont on parle.

Il se pourroit donc faire que les verbes de la nouvelle langue auroient aussi deux inflexions, une active, & l'autre passive. Peut-estre qu'ils negligeroient de comprendre dans un seul verbe plusieurs autres circonstances d'une action: Si elle a esté faite avec diligence, si l'auteur de cette action agit sur luy-même,

me, s'il l'a fait faire par quelqu'autre, ce que les Hebreux signifient dans leurs verbes selon les inflexions qu'ils leur donnent. Il y a cent manieres de s'exprimer qui ne sont point essentielles, & qui sont particulieres à certaines langues. Je ne puis pas sçavoir si nostre nouvelle troupe les negligeroit, & se contenteroit de celles qui sont essentielles, & sans lesquelles on ne peut se faire entendre. Le dessein aussi que j'ay de faire connoître les fondemens de l'Art de Parler, ne m'oblige de parler que de celles-là.

V.

Quels mots sont necessaires pour marquer les autres operations de nostre esprit.

NOus avons vû comment l'on marque les deux premieres operations de l'esprit, les perceptions ou idées que l'on apperçoit, & les jugemens que l'on fait des choses que l'on a apperçûës: Voyons de quelle maniere nous pouvons exprimer la troisiéme operation qui est le raisonnement. Nous raisonnons lorsque d'une ou de deux propositions claires & évidentes, nous concluons la verité ou la fausseté d'une troisiéme proposition obscure & contestée. Comme si pour prouver que Milon est innocent, nous disons: Il est permis de repousser la force par la force; Milon en

tuant

tuant Clodius, n'a fait que repousser la force par la force; donc Milon a pû tuer Clodius. Le raisonnement n'est qu'une extension de la seconde operation, & un enchaînement de deux ou plusieurs propositions. Il est évident que nous n'avons besoin que de quelques petits mots pour marquer cet enchaînement, comme sont les particules, *donc*, *enfin*, *car*, *partant*, *puisque*, *&c.* Quelques Philosophes reconnoissent une quatriéme operation de l'esprit, qu'ils appellent *Methode*. Par cette operation on dispose, & on ordonne plusieurs raisonnemens. On peut exprimer cette disposition, & cet ordre par quelques petites particules.

Toutes les autres actions de nostre esprit, comme sont celles par lesquelles nous distinguons, nous divisons, nous comparons, nous allions les choses, se rapportent à quelqu'une de ces quatre operations, & se marquent avec des particules qui reçoivent differens noms selon leur different office. Celles qui unissent sont appellées *conjonctives*, comme *&*; celles qui divisent *negatives*, & *adversatives*, comme *non*, *mais*. Les autres sont *conditionelles*, comme *si*, *&c.* Toutes ces particules ne signifient point les objets de nos pensées, mais quelqu'une de ces actions dont nous venons de parler.

Le discours n'est qu'un tissu de plusieurs pro-

propoſitions ; c'eſt pourquoy les hommes ont cherché les moyens de marquer la liaiſon de pluſieurs propoſitions qui ſe ſuivent. Noſtre *Que* François, qui répond à l'ὅτι des Grecs, fait cet office. Comme quand on dit ; *Je ſçay que Dieu eſt bon*, il eſt évident que ce mot, *Que*, unit ces deux propoſitions ; *Je ſçay*, & *Dieu eſt bon* : il marque que l'eſprit lie enſemble ces deux propoſitions. Pour abreger, on met le verbe de la ſeconde propoſition à l'infinitif ; & c'eſt un des plus grands uſages de l'infinitif de lier ainſi deux propoſitions : par exemple, *Pierre croit tout ſçavoir*, pour *Pierre croit qu'il ſçait tout*.

V.

Conſtruction des mots enſemble. Regles de cette conſtruction.

APrés avoir trouvé tous les termes d'une langue, il faut penſer à l'ordre, & à l'arrangement de ces termes. Si les mots qui renferment un ſens, ne portent des marques de la liaiſon qu'ils doivent avoir, & ſi on n'apperçoit où ils ſe rapportent, le diſcours ne forme aucun ſens raiſonnable dans l'eſprit de celuy qui l'écoute. Entre les noms, les uns, comme nous avons remarqué, ſignifient les choſes, les autres les manieres des choſes. Les premiers ſont appellez ſubſtantifs, les ſe-

 conds

conds ſont nommez adjectifs: Ainſi comme les manieres d'eſtre appartiennent à l'eſtre, les adjectifs doivent dépendre des ſubſtantifs, & porter les marques de leur dépendance. Dans une propoſition le terme qui en eſt l'attribut ſe rapporte à celuy qui en eſt le ſujet: ce rapport doit eſtre exprimé.

Dans les langues connuës les noms ſont diſtinguez par des terminaiſons differentes en deux genres: Nous appellons le premier le genre Maſculin, le ſecond le genre Feminin. La bizarrerie de l'uſage eſt étrange dans cette diſtribution: tantôt il a determiné le genre par le ſexe, faiſant de maſculin les noms d'hommes, & tout ce qui appartient à l'homme: & de genre feminin les noms de femmes, & ce qui regarde ce ſexe, n'ayant égard qu'à la ſeule ſignification; & tantôt ſans conſiderer, ni la terminaiſon, ni la ſignification, il a donné aux noms le genre qu'il luy a plû. Les noms adjectifs, & les autres mots qui ſignifient plutôt les manieres des choſes, que les choſes, ont ordinairement deux terminaiſons, une maſculine, l'autre feminine. Les verbes Hebreux ſont capables de differens genres, auſſi bien que les noms.

Cette difference de genre ſert à marquer la liaiſon des membres du diſcours, & la dépendance qu'ils ont les uns des autres. On donne toûjours aux adjectifs le genre de leurs ſub-

substantifs ; c'est-à-dire, que si le nom substantif est masculin, son adjectif a une terminaison masculine ; & c'est cette terminaison qui fait connoître à qui il appartient. Lorsqu'un estre est multiplié, ses manieres sont aussi multipliées ; il faut donc encore que les adjectifs suivent le nombre singulier ou pluriel de leur substantif. Les verbes ont deux nombres, comme les noms : au singulier ils marquent que le sujet de la proposition est un nombre ; au pluriel leur signification enferme la pluralité de ce sujet ; par consequent les verbes doivent estre mis dans le nombre du nom exprimé ou sous-entendu qui est le sujet de la proposition.

Les hommes sont quelquefois si occupez des choses, qu'ils ne font pas reflexion sur leurs noms ; ils ne prennent pas garde quel est le genre de ces noms ; quel est leur nombre ; ils reglent leur discours par les choses : ils placent le verbe au pluriel, quoyque le nombre auquel il se rapporte, soit singulier, parce qu'ils conçoivent par ce nom une idée de pluralité : Ainsi Virgile dit, *Pars mersi tenuêre ratem*, pour *pars mersa tenuit ratem* ; parce que sans avoir égard à ce nom, *pars*, qui est du feminin & au singulier, il envisage les hommes dont il parle. Nous disons en François, *il est six heures*, considerant *ces six heures*, comme un seul temps determiné, qui

est nommé six heures. Quelquefois on oublie un mot parce que ceux à qui on parle peuvent le suppléer. On dit en Latin, *triste lupus stabulis*, sous-entendant ce mot *negotium*.

Les figures sont les manieres de parler extraordinaires. Il y a des figures de Rhetorique, il y a des figures de Grammaire. Les premieres expriment les mouvemens extraordinaires, dont l'ame est agitée dans les passions, où elles forment une cadence agreable. Les figures de Grammaire se font dans la construction lorsque l'on s'éloigne des regles ordinaires, comme dans cette maniere de s'exprimer, dont nous venons de parler, que les Grammairiens appellent *Syllepse*, où *Conception*, parce que pour lors l'on conçoit le sens autrement que les mots ne portent, & qu'ainsi l'on fait la construction selon le sens, & non selon les paroles. On peut quelquefois se servir d'expressions differentes qui donnent une même idée, de sorte qu'il semble indifferent de se servir de l'une plutôt que de l'autre, comme *dare classibus austros*, ou *dare classes austris*; exposer les navires aux vents, ou leur faire recevoir le vent, sont deux expressions qui sont peu differentes. Lorsque de ces deux façons de parler on choisit celle qui est moins ordinaire, cela s'appelle *Enallage* ou *Changement*.

Cha-

CHAPITRE III.

I.

Il faut exprimer toutes les principales Idées, ou traits du Tableau que l'on a formé dans son esprit.

LE discours est imparfait lorsque l'on n'y lit pas tous les traits de la forme des pensées de celuy qui parle. Il faut quand nous parlons, que chacune de nos idées que nous voulons faire connoître, ait dans le discours un signe qui la represente. Mais aussi il faut observer qu'il y a des mots, qui ont la force de signifier beaucoup de choses, & qui outre leurs idées principales, peuvent en réveiller plusieurs autres, du nom desquelles ils font par consequent l'office. Les noms dans les langues où ils ont differentes chûtes, signifient en même temps les choses, & leurs rapports, comme nous avons vû. Les verbes ont la force de signifier une proposition entiere, le sujet, l'attribut, & la liaison du sujet avec son attribut. Lorsque toutes nos idées sont exprimées avec leur liaison, il est impossible que l'on n'apperçoive ce que nous pensons, puisque nous en donnons tous les signes necessaires. C'est pourquoy ceux-là parlent clairement qui parlent simplement,

qui expriment leurs pensées d'une maniere naturelle, dans le même ordre, dans la même étenduë qu'elles sont dans leur esprit. Il est vray qu'un discours est languissant quand on donne à chaque chose qu'on veut signifier des termes particuliers : On ennuye ceux qui écoutent s'ils ont l'esprit prompt. Outre cela, l'ardeur que l'on a de faire connoître ce que l'on pense, ne souffre pas ce grand nombre de paroles. On veut, quand il est possible, s'expliquer par un seul mot, c'est pourquoy on choisit des termes qui puissent exciter plusieurs idées, & par consequent tenir la place de plusieurs paroles, l'on retranche ceux qui estant oubliez ne peuvent causer d'obscurité. La regle que l'on doit tenir, c'est d'avoir égard à la qualité de l'esprit de ceux à qui on parle : si ce sont des personnes simples, il ne leur faut rien laisser à deviner, & dire les choses abondamment.

L'Ellipse ou le retranchement de quelque partie du discours, est une figure de Grammaire, comme est cette expression latine : *Paucis te volo*, où ces paroles, *Verbis alloqui*, sont supprimées. Cette figure est fort commune dans les langues Orientales : les peuples d'Orient sont chauds & prompts, ainsi l'ardeur avec laquelle ils parlent, ne leur permet pas de dire ce qui se peut sous-entendre. Nostre langue ne se sert point de cette figure, ni de

toutes

toutes les autres figures de Grammaire, elle aime la netteté & la naïveté; c'est pourquoy elle exprime les choses autant qu'il se peut dans l'ordre le plus naturel, & le plus simple.

Lorsque nous parlons, nous devons avoir un soin particulier des principales choses, & choisir pour elles des expressions qui fassent sur l'esprit de ceux qui écoutent de fortes impressions, soit par la multitude des idées qu'elles contiennent, soit par leur étenduë. Les Peintres grossissent les traits principaux de leurs Tableaux, ils en augmentent les couleurs, & affoiblissent celles des autres traits, afin que l'obscurité de ces derniers releve l'éclat de ceux qui doivent paroître. Les petites choses, & qui ne sont pas de l'essence d'un discours ne veulent estre dites qu'en passant. C'est une faute de jugement bien grande d'employer pour elles de longues phrases: c'est détourner les yeux du Lecteur de ce qu'il est important qu'il considere, pour les attacher à une bagatelle. On peche encore en deux manieres bien differentes contre le juste choix que l'on doit faire d'expressions serrées ou étenduës, selon que la matiere le demande. Les uns sont diffus, les autres sont secs; les uns prodiguent les paroles, les autres les ménagent trop; les uns sont steriles, les autres sont trop feconds. Les premiers ne representent

que la carcasse des choses, & leurs ouvrages sont semblables aux premiers desseins d'un Tableau, dans lequel le Peintre n'a fait que marquer par un leger crayon la place des yeux, de la bouche, & des oreilles du Portrait qu'il veut faire. La trop grande fecondité des derniers étouffe les choses. Il faut apporter un juste temperament. Aprés que le Peintre a tiré tous les traits necessaires, ceux qu'il ajoûte ensuite, gastent les premiers. Les paroles superfluës obscurcissent les necessaires; elles empeschent que le discours ne soit coulant, elles lassent les oreilles, & s'échappent de la memoire.

Omne supervacuum pleno de pectore manat.

La politesse d'un discours consiste en partie dans un retranchement severe de toutes ces paroles perduës qui en sont comme les ordures. Un corps n'est poli qu'aprés qu'on a osté avec la lime les petites parties qui rendoient sa surface raboteuse.

Les Grammairiens appellent *Tautologie* cette repetition des mêmes choses, qui ne sert qu'à rendre le discours plus long & plus ennuyeux. Lorsque l'on dit beaucoup plus qu'il n'est necessaire, & que le discours est chargé de paroles superfluës ce defaut est nommé *Perissologie*. Neanmoins on n'est obligé de ménager ses paroles avec tant de scrupule que l'on ne puisse mettre quelque mot de plus qu'il

qu'il ne faut, comme quand on dit en Latin; *Vivere vitam, auribus audire.* Laquelle maniere de parler qui est figurée, se nomme *Pleonasme* ou *abondance.*

II.

Quel doit estre l'ordre, ou l'arrangement des mots.

POur l'ordre des mots, & les regles qu'il faut garder dans l'arrangement du discours, la lumiere naturelle montre si vivement ce qu'il faut faire, que nous ne pouvons ignorer ce que feroient ceux à qui nous l'avons donnée pour maîtresse. L'on ne peut concevoir le sens d'un discours, si auparavant on ne sçait quelle en est la matiere. L'ordre naturel demande donc que dans toute proposition le nom qui en exprime le sujet soit placé le premier, s'il est accompagné d'un Adjectif, que cet Adjectif le suive de prés: que l'attribut soit mis aprés le Verbe qui fait la liaison du sujet avec l'attribut: que les Particules qui servent à marquer le rapport d'une chose avec une autre soient inserées entre elles; enfin que tous les mots qui font les liaisons de deux propositions se trouvent entre ces deux propositions.

Voilà à-peu-prés quel est l'ordre naturel du discours qu'il faut suivre ordinairement; car

on peut quelquefois le troubler avec utilité. Les Grammairiens appellent *Hyperbate* le renversement de cet ordre, & ils en font une figure ; c'est-à-dire un ornement du discours. Il y a une Hyperbate dans ce Vers de Virgile,

Furit immissis Vulcanus habenis
Transtra per & remos.

La proposition *per* n'est pas dans son lieu naturel.

Lorsqu'on rejette un mot à la fin de la proposition : sans lequel elle n'a aucun sens, ce retardement que souffre le Lecteur le rend plus attentif, l'ardeur qu'il a de concevoir les choses devient plus grande, ainsi cette attention fait qu'il les conçoit plus clairement. Outre cela ce petit renversement lie une proposition, & la ramasse en quelque maniere ; car le Lecteur est obligé pour l'entendre d'envisager toutes ces parties ensemble, ce qui fait que cette proposition le frappe plus vivement. C'est sans doute cette raison qui a porté les Latins & les Grecs, à mettre assez souvent le Verbe à la fin de la proposition, & l'usage autorisant ce renversement, on ne peut pas le blâmer absolument ; mais enfin quand on desire rendre son discours clair & simple, il faut garder l'ordre naturel autant qu'on le peut : Je dis autant qu'on le peut : car quelquefois on est obligé de faire quelque petit renversement dans l'arrangement naturel des paroles,

pour éviter la rencontre de quelques mots rudes, qui ne peuvent pas se joindre les uns avec les autres.

L'arrangement des mots merite une application particuliere, & l'on peut dire que c'est par l'art de bien placer les parties du discours que les excellens Orateurs se distinguent de la foule; car enfin les mots sont dans la bouche de tout le monde: les Orateurs ne les font pas, il n'y a que la disposition de ces mots qui leur appartienne, & qui fasse dire qu'ils parlent bien.

Dixeris egregiè, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum.

Je ne parle pas encore icy de cet arrangement qui rend le discours harmonieux, mais de celuy qui le rend net. La netteté dépend sans doute de l'ordre naturel, ainsi les vices qui troublent cet ordre emp chent aussi que le discours ne soit net. Or il y a plusieurs vices opposez à l'ordre naturel, & par consequent à la netteté qu'il est bon de marquer. Le premier sont les Hyperbates, ou transpositions trop hardies, & trop frequentes: Nôtre langue aime tant la netteté, qu'elle n'en souffre aucune. Ce n'est pas parler François que de dire: *Il n'y en a point qui plus que luy se doive justement promettre la gloire:* Il faut dire, *il n'y en a point qui plus justement que luy se doive promettre la gloire.* Le second vice est

 l'em-

l'embarras de paroles qui se fait, lorsque l'on prend de longs détours pour dire ce que l'on pense, ou que l'on insere des paroles inutiles; par exemple: *En cela plusieurs abusent tous les jours merveilleusement de leur loisir.* Cette expression est embarrassée; elle sera nette si on en retranche ce qui y est inutile, la reduisant à ces termes: *En cela plusieurs abusent de leur loisir.* On tombe dans un troisiéme defaut, lorsqu'on n'est pas exact à observer les regles de la Syntaxe, ou de la Construction; ce n'est pas parler nettement que de dire, *il ne se peut taire ni parler*, car on ne dit pas se parler: ainsi il faut dire, *il ne peut se taire ni parler.* Il y a des termes, dont la signification vague & étenduë ne peut estre determinée que par leur rapport à quelqu'autre terme; lorsque l'on se sert de ces termes, & que l'on ne fait pas connoître où ils se doivent rapporter, on fait des équivoques. Par exemple, qui diroit; *Il a toûjours aimé cette personne dans son adversité*, il feroit une équivoque; car le Lecteur n'apperçoit pas où le Pronom, *son*, doit se rapporter, si c'est à cette personne, ou à celuy qui a aimé: cette faute est tres-considerable. Il y a encore un autre vice contre la netteté, qui sont certaines constructions que Monsieur de Vaugelas appelle loûches, parce que l'on croit qu'elles regardent d'un costé, & elles regardent de l'autre, comme est ce Vers de l'Oracle:

Ajo te, Æacida, Romanos vincere posse.
Pyrrhus fils de Æacidas à qui s'addressoit cet Oracle l'entendoit de cette maniere : *O fils d'Æacidas, je dis que tu pourras vaincre les Romains*, & le sens estoit que les Romains remporteroient sur luy la victoire. Les Grecs appellent ce vice *Amphibologie*. Les Parentheses trop longues, & trop frequentes, sont aussi opposées à la netteté. Les exemples n'en sont que trop frequens dans les Auteurs.

III.

Comment on peut exprimer les passions, & les mouvemens de nostre ame.

Tout ce qui se passe dans nostre esprit est ou action, ou passion. Nous avons vû de quelle maniere on peut signifier les actions de nostre ame. Voyons à present, avant que les Acteurs de cette espece de Comedie que nous faisons jouër, se retirent de dessus le theatre, ce que la nature leur feroit faire pour donner des signes de leurs passions ; c'est-à-dire de l'estime, ou du mépris, de l'amour, ou de la haine qu'ils auroient des choses, qui seroient l'objet de leurs pensées & de leurs affections. Le discours est imparfait, lorsqu'il ne porte pas les marques des mouvemens de nostre volonté ; & il ne ressemble à nostre esprit, dont il doit estre l'image, que comme des cadavres

ressemblent aux corps vivans. Pour reconnoître donc ce que les hommes seroient obligez de faire afin d'exprimer leurs passions : voyons nous-mêmes ce que nous ferions, si nous avions un personnage dans cette Comedie.

Il y a des noms qui ont deux idées ; celle qu'on doit nommer l'idée principale, represente la chose qui est signifiée; l'autre, que nous pouvons nommer accessoire, represente cette chose revêtuë de certaines circonstances. Par exemple, ce mot, *Menteur*, signifie bien une personne que l'on reprend de n'avoir pas dit la verité, mais outre cela il fait connoître que l'on regarde celuy à qui l'on fait ce reproche, comme une méchante personne, qui par une honteuse malice a caché la verité, & qui par consequent est digne de haine & de mépris.

Ces secondes idées que nous avons nommées accessoires, s'attachent d'elles-mêmes aux noms des choses, & se lient avec leur idée principale : ce qui se fait ainsi. Lorsque la coûtume s'est introduite de parler avec de certains termes de ce que l'on estime, ces termes acquierent une idée de grandeur: de sorte qu'aussi-tôt qu'une personne les employe, l'on conçoit qu'elle estime les choses dont elle parle. Quand nous parlons estant animés de quelque passion, l'air, le ton de la voix, & plusieurs autres circonstances font assez connoître les

mou-

mouvemens de nostre cœur. Or les noms dont nous nous servons dans ces occasions, peuvent dans la suite du temps renouveller par eux-mêmes l'idée de ces mouvemens : Comme lorsque nous avons vû plusieurs fois un ami vêtu d'une certaine maniere, cette sorte de vêtement est capable de nous donner l'idée de cet ami. Tous les noms propres des choses naturelles ont des idées accessoires sales, parce que les débauchez ne parlant de ces choses que d'une maniere insolente & deshonnête, les sales images de leur esprit se sont attachées à ces noms. Un sage Payen s'en est plaint il y a long-temps. Nous n'avons presque plus, dit-il, de mots chastes & honnêtes, *Honesta nomina perdidimus*.

Ainsi les mots contractant eux-mêmes ces idées accessoires, c'est-à-dire qui representent les choses, & la maniere dont ces choses sont conceuës, nostre nouvelle troupe n'auroit pas la peine de chercher les noms pour marquer ces idées accessoires. Il se trouveroit sans artifice, que dans cette nouvelle langue, il y auroit des termes qui exprimeroient les differens mouvemens de haine, ou d'amour, de mépris, ou d'estime de ceux qui parleroient. Outre cela, comme nous ferons voir dans la suite de cet Ouvrage, les passions se peignent elles-mêmes dans le discours, & elles ont des caracteres qui se forment sans étude & sans art.

Nous

Nous avons vû ce que les hommes ſont obligez de faire neceſſairement pour ſignifier leurs penſées: Examinons ce qui dépend de leur liberté. Comme nous avons tous une même nature, quelque langue que nous parlions, nous ſuivons tous ces regles que nous avons fait voir eſtre naturelles, & eſſentielles à l'Art de Parler: Mais auſſi, il eſt en noſtre liberté de choiſir entre cette infinie varieté de mots ceux que nous voulons, & c'eſt cette liberté qui change les anciennes langues & en fait de nouvelles tous les jours.

Cette diverſité de langues eſt tres-incommode, elle empeſche le commerce & la ſocieté. On a quelquefois propoſé de faire une nouvelle langue, qui pouvant eſtre appriſe en peu de temps devint commune à toute la terre. Je conjecture que le ſecret de ceux qui faiſoient cette propoſition, conſiſtoit à faire que cette langue n'eût qu'un petit nombre de mots, ils auroient marqué chaque choſe par un ſeul terme, & auroient fait que ce ſeul terme avec quelque petit changement eût pû ſignifier toutes les autres choſes qui ſe rapportent à celle-là. Ils auroient fait tous les noms indeclinables, marquant leurs differens cas par des particules, & les trois Genres par trois Terminaiſons. Ils n'auroient fait que deux Conjugaiſons, l'une par l'Actif, & l'autre par le Paſſif: Encore chaque Temps n'auroit point

eu ces differentes Terminaiſons, qui tiennent lieu de pronoms : de ſorte que toute la Grammaire de cette langue ſe pourroit apprendre en tres-peu de temps.

CHAPITRE IV.

I.

L'Uſage eſt le Maiſtre du langage.

L'Uſage eſt le maiſtre & l'arbitre ſouverain des langues, perſonne ne luy peut conteſter cet empire que la neceſſité a établi, & que le conſentement general des peuples a confirmé. Il eſt de la nature du ſigne d'eſtre connu parmy ceux qui s'en ſervent. Les mots ſont les ſignes des idées auſquelles ils ont eſté liez : il eſt donc neceſſaire de les employer ſeulement pour ſignifier les choſes, dont ceux à qui l'on parle ſçavent déja la ſignification. On pouvoit appeller cet animal que nous appellons, *Cheval*, un *Chien* ; & celuy que nous appellons, *Chien*, un *Cheval* : mais l'idée du premier eſtant attachée à ce mot, *Cheval*, & celle du ſecond à cet autre mot, *Chien*, on ne peut les confondre, & les prendre l'un pour l'autre ſans mettre une entiere confuſion dans le commerce des hommes, ſemblable à celle qui eſtoit parmy ceux qui voulurent élever la tour de Babel. On mépriſe la bizarrerie de ceux

ceux qui ne ſuivent pas les modes qu'une longue coûtume autoriſe; c'eſt une bizarrerie plus grande, & qui tient de la folie, de s'écarter de l'uſage ordinaire lorſqu'on parle, & d'envelopper ſes penſées de tenebres par des termes obſcurs & inconnus, dans le temps qu'on les veut expliquer par les paroles.

Il arrive dans le langage la même choſe que dans les habits, il y en a qui pouſſent les modes juſques à l'excez, d'autres prennent plaiſir à s'oppoſer au torrent de la coûtume. Il y a des perſonnes qui affectent de ne ſe ſervir que des termes, & des expreſſions qui ſont reçûës depuis quelque-temps: Les autres déterrent le langage de leurs biſayeuls, & parlent avec ceux de leur âge, comme s'ils converſoient avec ceux qui vivoient il y a deux cens ans: Les uns & les autres pechent contre le bon ſens. Lorſque l'uſage ne fournit point de termes propres pour exprimer ce que nous voulons dire, on a droit de rappeller ceux que l'uſage a rebutés mal à propos. Un homme eſt excuſable quand pour ſe faire entendre il fait un nouveau mot; pour lors on doit blâmer la povreté de la langue, & louër la fecondité de l'eſprit de celuy qui l'a enrichie. *Datur venia verborum novitati, obſcuritati rerum ſervienti.* Pourvû toutefois que ce nouveau mot ſoit habillé à la mode, qu'il ne paroiſſe point étranger; c'eſt-à-dire qu'il ait

un

un son qui ne soit pas entierement different de celuy des mots usitez.

II.

Il y a un bon, & un mauvais usage. Trois moyens pour les distinguer.

QUand nous élevons l'usage sur le trône, & que nous le faisons l'arbitre souverain des langues, nous ne pretendons pas mettre le sceptre entre les mains de la populace. Il y a un bon, & un mauvais usage; & comme les gens de bien servent d'exemple à ceux qui veulent bien vivre; aussi la coûtume de ceux qui parlent bien, est la regle de ceux qui veulent bien parler, * *Usum qui sit arbiter dicendi, vocamus consensum eruditorum; sicut vivendi, consensum bonorum.* Or il n'est pas difficile de faire le discernement du bon usage d'avec celuy qui est mauvais, des manieres de parler basses de la populace d'avec cet air noble des expressions qui sont employées par les personnes sçavantes, que la condition, & le merite élevent au dessus du commun.

Il y a trois moyens de le faire. Le premier est l'experience. On peut consulter sur un doute ceux qui parlent bien: remarquer de quelle maniere ils s'expriment, quel tour ils don-

* *Quintil.*

donnent à leurs paroles, ce qu'ils affectent ; ce qu'ils évitent. Si on ne peut avoir leur conversation, on a les livres où l'on parle ordinairement avec plus d'exactitude, ayant le temps & le loisir de corriger les mauvaises façons de parler qui se glissent dans le discours. La memoire estant pleine de méchans mots qu'on entend continuellement, il est difficile qu'il n'en échappe quelqu'un dans la conversation. Dans la composition lorsque l'on revoit son ouvrage, on fait sortir ces méchantes expressions qui y estoient entrées sans qu'on s'en apperçût.

Le second moyen que nous avons pour connoître le bon usage est la raison, comme je vais le faire voir. Toutes les langues ont les mêmes fondemens que les hommes établiroient, si par une avanture semblable à celle que nous avons feinte, ils estoient obligez de se faire une nouvelle langue. L'on peut par la connoissance que nous avons donnée de ces fondemens, se rendre maistre & juge d'une langue, condamner les loix de l'usage qui sont opposées à celles de la nature & de la raison. Si l'on n'a pas droit d'en établir de nouvelles, on a la liberté de ne se pas servir de celles qui sont mauvaises. * Les langues ne se polissent que lorsqu'on commence à raisonner, qu'on bannit du langage les expressions qu'un usage corrompu y a introduites, qui ne s'apper-

perçoivent que par des yeux ſçavans, & par une connoiſſance exacte de l'Art que nous traitons. Quand on ne ſe ſert que d'expreſſions juſtes, les langues ſe renouvellent, & le non-uſage, s'il m'eſt permis de parler ainſi, des méchantes manieres de parler établit l'uſage de celles qui ſont raiſonnables.

Dans l'établiſſement du langage, la raiſon, comme nous avons vû dans les Chapitres precedens, ne preſcrit qu'un petit nombre de loix; les autres dépendent de la volonté des hommes. Tout le monde ne ſe propoſe qu'une même fin en parlant. Mais comme on y peut arriver par differens chemins, la liberté de choiſir ceux qui plaiſent cauſe les differences qui ſe remarquent entre les manieres de s'exprimer d'une même langue. Neanmoins quelque liberté que les Peres de cette langue ayent pris en la formant, on y apperçoit une certaine uniformité qui regne dans toutes ſes expreſſions, & des regles conſtantes qui y ſont obſervées. Les hommes ſuivent ordinairement les coûtumes qu'ils ont une fois embraſſées: c'eſt pourquoy, quoy que la parole dépende preſque entierement du caprice des hommes, on remarque, comme il a eſté dit, une certaine uniformité dans ſon uſage. Si on ſçait donc que les noms qui ont un tel ſon, ſont de tel Genre; quand on doutera du Genre de quelqu'autre nom, il faudra le compa-

rer

rer avec ceux qui se terminent de la même maniere, & dont le Genre est connu. Lorsque je veux estre assuré, si la troisiéme personne du Preterit d'un Verbe qui est proposé, se doit terminer en *a*, je considere son infinitif. S'il est en *er*, je n'ay plus de difficulté, sçachant que dans nostre langue tous les verbes qui ont un semblable infinitif, se terminent en *a*.

Cette maniere de connoître l'usage d'une langue par la comparaison de plusieurs de ses expressions, & par la proportion que l'on suppose qu'elles ont entre-elles, s'appelle *Analogie*, qui est un mot Grec qui signifie proportion. C'est par le moyen de l'Analogie que les langues ont esté fixées. C'est par elle que les Grammairiens ayant connu les regles, & le bon usage du langage, ont composé des Grammaires qui sont tres-utiles lorsqu'elles sont bien faites, puisque l'on y trouve ces regles que l'on seroit obligé de chercher par le travail ennuyeux de l'Analogie.

De tous les trois moyens pour reconnoître le bon usage, le plus assuré est l'experience. L'usage est toûjours le maistre. On doit choisir les expressions les plus raisonnables, & c'est par ce choix que les langues se purifient de ce qu'elles ont d'impur. Mais lorsque l'usage ne nous presente qu'un seul terme, & qu'une seule expression pour exprimer ce que nous sommes obligez de dire, la raison même

me veut que nous cedions à la coûtume qui luy est contraire, & nous ne pechons point en employant cette expression quoyque mauvaise. Car en cette occasion la maxime des Jurisconsultes se trouve veritable. *Communis error facit jus*. L'Analogie n'est pas la maîtresse du langage. Elle n'est pas descenduë du Ciel pour en établir les loix. Elle montre seulement quelles sont les loix de l'usage. *Non est lex loquendi, sed observatio.* *

Pour apprendre parfaitement l'usage d'une langue, il en faut étudier le genie, & remarquer les idiomes, ou manieres de parler qui luy sont particulieres. Le Genie d'une langue consiste en de certaines qualitez que ceux qui la parlent affectent de donner à leur stile. Le Genie de nostre langue est la netteté, & la naïveté. Les François recherchent ces qualitez dans le stile, & sont fort differens en cela des Orientaux, qui n'ont de l'estime que pour les expressions mysterieuses, & qui donnent beaucoup à penser. Les idiomes distinguent les langues les unes des autres aussibien que les mots. Ce n'est pas assez pour parler François de n'employer que des termes François; car si on tourne ces termes, & que l'on les dispose, comme feroit un Alleman ceux de sa langue; c'est parler Alleman en François. L'on appelle *Hebraïsmes* les idiomes de la langue He-

* *Quintilien.*

Hebraïque, *Hellenismes* ceux de la langue Grecque; & ainsi des autres langues. C'est un Hebraïsme que de dire *vanité des vanitez*, au lieu de dire la plus grande de toutes les vanitez; & de marquer une distribution par la repetition d'un même mot, comme dans ce discours: Noé fit entrer dans l'Arche, *sept*, & *sept*, de tous les animaux: pour dire, Noé fit entrer *sept paires* de tous les animaux. C'est un Hellenisme, que de se servir de l'infinitif au lieu des noms; mais cet idiome se trouve aussi dans nostre langue, qui a une trés-grande conformité avec la Grecque. Les expressions qui ont esté rejettées par l'usage nouveau, & qui sont ainsi particulieres aux anciens Auteurs se nomment *Archaïsmes*. Chaque Province a son idiome qu'il n'est pas facile de quitter. Tite-Live dont l'éloquence est si pure, n'a pû purger son stile de toutes les mauvaises manieres de parler de la ville de Padouë dont il estoit, comme l'a remarqué Asinius Pollio, selon Quintilien. * *In Tito Livio mira facundiæ viro, putat inesse Pollio Asinius quandam Patavinitatem.*

* *Liv. 8. c. 1.*

III.

Il ne faut employer les mots que dans leur propre signification, & pour exprimer l'idée à laquelle l'usage les a attachez.

PUisqu'il se faut donc soûmettre à la tyrannie de l'usage, nous devons étudier avec soin ses loix pour les observer religieusement. La premiere étude doit estre des mots particuliers, dont il faut rechercher avec exactitude les idées propres pour ne les employer, que dans leur propre signification; c'est-à-dire pour signifier exactement les idées ausquelles ils ont esté attachez par l'usage. Outre cela, il faut faire attention à toutes les idées accessoires du mot dont on se sert, de crainte de prendre le noir pour le blanc, en donnant une idée basse d'une chose qu'on a dessein de faire paroître.

Il y en a qui croyent que pour bien parler, il suffit de n'employer que des mots qui soient autorisez par l'usage: Il faut outre cela prendre les mots dans la signification précise que leur donne l'usage, comme nous venons de le dire. Pour faire le Portrait du Roy, ce n'est pas assez de representer un visage avec deux yeux, un nez, une bouche; il faut exprimer les traits du visage du Roy.

On s'imagine devenir eloquent pourvû

qu'on charge sa memoire de phrases ramassées dans les livres de ceux dont l'eloquence est estimée : On se trompe fort, & ceux qui suivent cette methode ne parlent jamais juste. Ils accommodent les choses qu'ils traitent à ces phrases, sans se souvenir du lieu où les Auteurs de qui ils les ont prises, les avoient appliquées : ainsi leur discours est semblable à ces habits qu'on achete chez les frippiers, qui ne sont jamais si justes que ceux que l'on fait faire pour soy. Leur stile est aussi bizarre que ces grotesques qui sont faits de mille pieces rapportées, de coquillages de differentes couleurs, & de quantité d'autres bagatelles qui n'ont aucun rapport naturel avec la figure qu'elles representent.

Les phrases sont dans le stile, comme les pieces dans un habit, une marque de povreté ; & elles en sont le remede, remplissant les places vuides du discours : car enfin quand on est garni de phrases, on ne demeure jamais court. C'est pourquoy un de nos Poëtes se plaint agreablement du chagrin de sa Muse qui rejetoit un secours si favorable.

Encor si pour rimer dans ma verve indiscrete
Ma Muse au moins souffroit une froide epithete,
Je ferois comme un autre, & sans chercher si loin,
J'aurois toûjours des mots pour les coudre au besoin ;

Si

Si je loüois Philis en miracles feconde,
Je trouverois bien-tôt, à nulle autre seconde.
Si je voulois vanter un objet non-pareil,
Je mettrois à l'instant, plus beau que le Soleil.
Enfin parlant toûjours d'Astres, & de merveilles,
De chefs d'œuvres des Cieux, de beautez nonpareilles,
Avec tous ces beaux mots souvent mis au hazard,
Je pourrois aisément sans genie, & sans art,
En transposant cent fois, & le nom, & le verbe,
Dans mes vers recousus mettre en pieces Malherbe.

IV.

Il faut prendre garde si les idées des mots qu'on joint se peuvent allier.

CE n'est pas assez de choisir des termes usitez, & propres, leur liaison doit estre raisonnable; sans cela un discours n'aura aucune forme, non plus que les lettres d'imprimerie qu'on jetteroit au hazard sur une table: car les idées de chaque mot en particulier peuvent estre tres-claires, & cependant jointes ensemble ne faire aucun sens; parce que les idées ausquelles ils ont esté appliquez par l'usage sont incompatibles. Ces deux mots *quarré* & *rond* sont tres-bons, leurs idées sont clai-

 res,

res. On conçoit bien ce que c'est qu'estre quarré, ce que c'est qu'estre rond; mais unissant ces deux mots en disant un *quarré rond*, on dit une chose qui ne peut pas estre conçuë. On ne peut pas comprendre qu'on *chausse des gans*, cependant ces deux mots *chausser*, & *gans* sont tres-François; ni qu'on *descende à cheval*, quand on y monte. Lorsque la repugnance de deux idées n'est pas si manifeste, & que la liaison de deux termes n'est pas si clairement condamnée par l'usage que celle de ces termes *chausser des gans*, *descendre à cheval*, elle n'est apperçuë que par un petit nombre de personnes. La pluspart de ceux qui entendront prononcer ces paroles suivantes seront surpris par leur éclat, & n'appercevront pas qu'elles ne forment aucun sens raisonnable. *De nobles journées qui portent de hautes destinées au delà des mers.* N'est-ce pas une confusion de belles paroles qui ne signifient rien?

Le comble des grandeurs sappe leur fondement.

Qui est celuy qui peut imaginer ce que dit l'Auteur de ce Vers? Les idées de *Comble* & de *Sapper* se combattent, il est impossible de les allier. On sçait bien ce que veut dire le Poëte, mais asseurément il ne le dit pas: Cette faute est plutôt une faute de jugement qu'une ignorance du langage. Ce qui fait voir que pour parler juste, on doit travailler pour le moins autant à former son jugement que sa langue.

Pour

Pour le rang qu'il faut donner aux mots lorſqu'on les lie enſemble, les oreilles inſtruiſent ſi ſenſiblement de ce qu'il y faut obſerver, qu'il n'eſt pas beſoin que j'en parle. L'uſage ne garde pas toûjours l'ordre naturel dans certains mots. Il veut qu'on place les uns les premiers; il veut qu'on éloigne les autres. Les oreilles qui ſont accoûtumées à cet arrangement en apperçoivent les moindres changemens, & elles en ſont bleſſées. Nous ſommes plus touchez de ce qui choque nos ſens, que de ce qui choque la raiſon: On ſera moins choqué d'un mauvais raiſonnement que de cette tranſpoſition *teſte ma*, pour *ma teſte*. Ce defaut eſt ſi viſible, qu'il n'eſt pas beſoin d'avertir que l'on y prenne garde.

Le diſcours eſt pur lorſque l'on ſuit le bon uſage, ſe ſervant de ce qu'il approuve, & rejettant ce qu'il condamne. Les vices oppoſez à la pureté ſont *le barbariſme*, & *le ſoleciſme*: Les Grammairiens ne ſont pas d'accord touchant la definition de ces deux vices. Monſieur de Vaugelas dit que le Barbariſme eſt aux mots, aux phraſes, & aux particules; & le ſoleciſme eſt aux declinaiſons, aux conjugaiſons, & en la conſtruction. On commet un barbariſme en diſant un mot qui n'eſt point François, comme *pache* pour *pacte*; ou un mot qui eſt François en un ſens, & non pas en l'autre, comme *lent* pour *humide*; en ſe ſervant d'un

adverbe pour une propoſition ; comme de dire *deſſus la table* pour *ſur la table* ; en uſant d'une phraſe qui n'eſt pas Françoiſe, comme *élever les mains vers le Ciel*, au lieu de dire *lever les mains au Ciel* ; *je m'en ſuis fait pour cent piſtoles*, comme diſent les Gaſcons, au lieu de dire, *j'ay perdu cent piſtoles au jeu.* C'eſt un barbariſme de laiſſer les particules qu'il faut mettre, ou de mettre celles qu'il faut laiſſer. Pour le ſoleciſme qui a lieu dans les declinaiſons, dans les conjugaiſons, & dans la conſtruction ; voicy des exemples de tous les trois : *Les émails* pour *les émaux* : *il allit* pour *il alla* : *je n'ay point de l'argent*, pour *je n'ay point d'argent* : *Un grand erreur* pour *une grande erreur* : *j'avons fait cela*, pour *nous avons fait cela*.

Monſieur de Vaugelas remarque qu'il y a bien de la difference entre la netteté dont nous avons parlé dans le Chapitre precedent, & la pureté dont nous parlons preſentement. Un langage pur, eſt ce que Quintilien appelle *emendata oratio*, & un langage net ce qu'il appelle, *dilucida oratio*. Ce ſont deux choſes ſi differentes, dit Monſieur de Vaugelas, qu'il y a une infinité de gens qui écrivent nettement ; c'eſt-à-dire clairement, & intelligiblement en toutes ſortes de matieres ; c'eſt-à-dire qui s'expliquent ſi bien, qu'à la ſimple lecture on conçoit leur intention : & neanmoins il

il n'y a rien de si impur que leur langage. Comme au contraire, il y en a qui écrivent purement, c'est-à-dire sans barbarisme, & sans solecisme ; & qui neanmoins arrangent si mal leurs paroles & leurs periodes, & embarassent tellement leur stile, qu'on a peine à les entendre.

V.

C'est le choix des expressions qui fait l'elegance.

LEs plus belles expressions deviennent basses lorsqu'elles sont prophanées par l'usage de la populace qui les applique à des choses basses : L'application qu'elle en fait attache à ces expressions une certaine idée de bassesse, qui fait qu'on ne peut s'en servir sans foüiller pour ainsi dire les choses que l'on en revest. Ceux qui écrivent polîment évitent avec soin ces expressions, & c'est ce qui fait en partie que les langues changent continuellement.

Ut sylva foliis pronos mutantur in annos,
Prima cadunt; ità verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modò nata, vigentque.

Les personnes de qualité, & les Sçavans tâchent de s'élever au dessus de la populace. Pour cela, évitant de parler comme elle, ils n'emploient jamais ces expressions qu'elle gâte par

le mauvais uſage qu'elle en fait. Les hommes imitent volontiers ceux dont ils eſtiment la qualité, ce qui fait qu'en tres-peu de temps les mots que les riches ou les ſçavans banniſſent de leur converſation, ne ſont enſuite reçûs de perſonne: ils ſont obligez de quitter la Cour & les villes, & de ſe retirer dans les villages pour n'eſtre plus que le langage des païſans.

Mais enfin outre cette exactitude à garder les loix de l'uſage, & ce ſoin à n'employer que des façons de parler pures ; il faut avoüer que ce qui éleve au deſſus du commun ceux qu'on admire, eſt un certain art ou bonheur, qui leur fait trouver des expreſſions riches, & ingenieuſes pour exprimer ce qu'ils penſent. On évite avec un peu de ſoin & d'étude la cenſure des Critiques ; mais on ne peut plaire ſans un bonheur qui eſt tres-rare. Que peut-on blâmer dans les paroles ſuivantes ? C'eſt à Cadmus que la Grece eſt redevable de l'invention des caracteres : c'eſt de lui qu'elle a appris l'art de l'écriture. On ne peut dis-je, blâmer cette expreſſion, mais on eſt charmé lorſqu'on entend la même choſe exprimée de cette autre maniere noble & ſpirituelle.

C'eſt de luy que nous vient cet art ingenieux
De peindre la parole, & de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux penſées.

L I-

LIVRE SECOND.

DE L'ART DE PARLER.

CHAPITRE PREMIER.

I.

Il n'y a point de langue assez riche & assez abondante, pour fournir des termes capables d'exprimer toutes les differentes faces sous lesquelles l'esprit peut se representer une même chose. Il faut avoir recours à de certaines façons de parler qu'on appelle Tropes, dont on explique icy la nature & l'invention.



LA fecondité de l'esprit des hommes est si grande, qu'ils trouvent steriles les langues les plus fecondes. Ils tournent les choses en tant de manieres, ils se les representent sous tant de faces differentes, qu'il est impossible qu'on puisse faire des mots pour toutes les diverses

former de leurs pensées. Les termes ordinaires ne sont pas toûjours justes, ils sont ou trop forts, ou trop foibles ; ainsi pour exprimer exactement ce que l'on pense ; on est obligé de se servir de cette adresse dont on use, quand on ne sçait pas le nom propre de celuy que l'on veut indiquer ; on le fait par des signes, & par des circonstances qui sont tellement attachées à sa personne, que ces signes & ces circonstances excitent l'idée qu'on n'a pû signifier par un nom propre. C'est un soldat, dit-on, c'est un Magistrat, c'est un petit homme,

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine luscus.

Les objets qui ont entre eux quelque rapport & liaison, ont leurs idées en quelque maniere liées les unes avec les autres. En voyant un soldat on se souvient facilement de la guerre. En voyant un homme, on se souvient de ceux dans le visage desquels on a remarqué les mêmes traits. Ainsi l'idée d'une chose peut estre excitée par le nom de toutes les autres choses avec lesquelles elle a quelque liaison.

Quand on se sert, pour signifier une chose, d'un mot qui ne luy est pas propre, & que l'usage avoit appliqué à un autre sujet, cette maniere de s'expliquer est figurée ; & ces mots qu'on transporte de la chose qu'ils signifient proprement, pour les appliquer à une autre qu'ils ne signifient qu'indirectement, sont appellez Tropes, c'est-à-dire termes dont on

chan-

change & renverse l'usage ; comme leur nom qui est Grec, le fait assez connoître, τρέπω, verto. Les Tropes ne signifient les choses ausquelles on les applique, qu'à cause de la liaison & du rapport que ces choses ont avec celles dont ils sont le propre nom; c'est pourquoy on pourroit compter autant d'especes de Tropes, que l'on peut marquer de differens rapports; mais il a plû aux premiers Maistres de l'Art de n'en établir qu'un petit nombre.

II.

Liste des especes de Tropes qui sont les plus considerables.

METONYMIE.

JE donne entre les especes de Tropes, la premiere place à la *Metonymie*, parce que c'est le Trope le plus étendu, & qui comprend sous luy plusieurs autres especes. *Metonymie* signifie nom pour un autre. Toutes les fois qu'on se sert d'un autre nom que de celuy qui est propre, cette maniere de s'exprimer s'appelle une Metonymie, comme quand on dit, *Cesar a ravagé les Gaules ; tout le monde lit Ciceron ; Paris est alarmée* : il est évident que l'on veut dire que l'armée de Cesar a ravagé les Gaules; Que tout le monde lit les ouvrages de Ciceron; Que le peuple de Paris est dans une grande crainte. Il y a une si grande liaison en-

tre le chef & son armée, entre un Auteur & ses écrits, entre une ville & des citoyens, qu'on ne peut penser à l'un que l'idée de l'autre ne se presente aussi-tôt. Ainsi ce changement de nom ne cause aucune confusion.

SYNECDOCHE.

La *Synecdoche* est une espece de Metonymie, par laquelle on met le nom du tout pour celuy de la partie, ou celuy de la partie pour le nom du tout: comme quand on dit *l'Europe* pour la France, ou la *France* pour *l'Europe*: le *rossignol* pour un oiseau en general, ou *oiseau* pour *rossignol*; *arbre* pour une espece d'arbres en particulier, ou une espece d'arbres pour toutes sortes d'arbres. On dira, La peste est en Angleterre, quoyqu'elle ne soit qu'à Londres; qu'elle est à Londres quoyqu'elle soit dans toute l'Angleterre. On dit en parlant d'un rossignol en particulier, d'un chesne en parriculier: Voilà un bel oiseau: voilà un bel arbre: se servant avec cette liberté du nom de la partie pour signifier le tout, & du nom du tout pour signifier la partie.

On rapporte à cette espece de Trope la liberté que l'on prend de mettre un nombre certain & determiné pour un nombre qu'on ne sçait pas precisément. On dira, Cette maison a cent belles avenuës, lorsqu'elle en a plusieurs,, & qu'on n'en sçait pas le nombre.

Quand

Quand aussi pour faire un compte rond, on ajoûte quelques mois dont la suppression empescheroit que le compte ne fust rond. S'il y a quatre-vingts dix-neuf ans, trois mois, quinze jours: on dira librement, il y a cent ans.

ANTONOMASE.

L'Antonomase est une espece de Metonymie. Elle se fait lorsqu'on applique le nom propre d'une chose à plusieurs autres: ou au contraire lorsque l'on donne à une chose particuliere le nom commun à plusieurs. Sardanapale estoit un Roy voluptueux, Neron un Empereur cruel; c'est par Antonomase qu'on appellera un voluptueux un *Sardanapale*, & que l'on donnera le nom de Neron à un Prince cruel. Ces mots d'Orateur, de Poëte, de Philosophe sont des noms communs, & qui se donnent à tous ceux qui sont d'une même profession; cependant on applique ces noms à des particuliers, comme s'ils leur estoient propres. On dit parlant de Ciceron, l'Orateur donne ce precepte dans sa Rhetorique. Le Poëte a fait la description d'une tempeste dans le premier livre de son Æneïde, pour dire, Virgile a fait, &c. Le Philosophe l'a démontré dans sa Metaphysique, au lieu de dire, Aristote l'a démontré. Dans chaque estat ceux qui y excellent pardessus le commun, s'en ap-

proprient aussi la gloire & le nom. Toutes les fois qu'on parle de l'éloquence, on pense facilement à Ciceron, & par consequent l'idée d'Orateur & de Ciceron se lient de sorte, que l'une suit l'autre.

METAPHORE.

LEs Tropes sont des noms que l'on transporte de la chose dont ils sont le nom propre, pour les appliquer à des choses qu'ils ne signifient qu'indirectement; ainsi tous les Tropes sont des *Metaphores*, car ce mot qui est Grec signifie translation. Cependant on donne le nom de Metaphore par Antonomase à une espece de Trope, & pour lors on definit la Metaphore un Trope par lequel on met un nom étranger pour un nom propre, que l'on emprunte d'une chose semblable à celle dont on parle. On appelle les Rois les Chefs de leur Royaume; parce que comme le chef commande à tous les membres du corps, les Rois commandent à leurs sujets. L'Ecriture sainte appelle elegamment le Ciel durant une secheresse, un Ciel d'airain. On dit d'une maison qu'elle est riante, lorsque la veuë en est agreable, & semblable en quelque maniere à cet agrément qui paroît sur le visage de ceux qui rient.

AL-

ALLEGORIE.

L'Allegorie eſt une continuation de pluſieurs Metaphores. Il y a un illuſtre exemple d'une parfaite Allegorie dans le Poëme de S. Proſper, *part.* 2. *cap.* 14. en parlant des effets de la Grace divine :

C'eſt elle qui ſuivant ſon immuable loy
Seme en l'eſprit ce grain dont doit naître la foy,
Luy fait prendre racine, & par ſes douces flâmes
Fait pouſſer puiſſamment ſon germe dans nos ames.
C'eſt elle qui d'enhaut veille pour le nourrir,
Qui le garde ſans ceſſe, & qui le fait meurir.
Elle a ſoin que l'yvraie, ou les âpres épines
N'étouffent en croiſſant ces ſemences divines ;
Qu'un vent de complaiſance, un ſouffle ambitieux
Ne renverſe l'épi qui monte vers les Cieux ;
Que le torrent bourbeux des charnelles délices
Ne l'entraîne avec ſoy dans le torrent des vices ;
Qu'un lâche amour de l'or ne le ſeche au dedans.
Par l'inviſible feu de ſes deſirs ardens ;
Ou que, lorſqu'élevé ſur ſa tige ſuperbe
Il dédaigne de loin la baſſeſſe de l'herbe,
Un tourbillon d'orgueuil comme un foudre ſoudain
Ne luy donne en ſa chûte une honteuſe fin.

Prenez garde que dans l'Allegorie il faut finir comme l'on a commencé, & prendre toutes

toutes les Metaphores des mémes choses dont on a emprunté les premieres expressions. Ce que vous voyez que Saint Prosper observe exactement prenant toutes ces Metaphores des choses qui regardent les bleds. Quand ces Allegories sont obscures, & qu'on n'apperçoit pas d'abord le sens naturel des paroles de l'Auteur, elles peuvent estre appellées Enigmes, telle qu'est celle-cy. Le Poëte décrit les agitations du sang pendant la fiévre.

Ce sang chaud & bouillant, cette flâme liquide,
Cette source de vie à ce coup homicide,
Et son lit agité ne se peut reposer,
Et consume le champ qu'elle doit arroser.
Dans ses canaux troublez, sa course vagabonde
Porte un tribut mortel au Roy du petit monde.

Ce dernier Vers particulierement est fort Enigmatique, & tout d'un coup on ne découvre pas que ce Roy est le cœur, qui est le principe de la vie par lequel tout le sang du corps passe continuellement : Il faut faire reflexion sur ce qu'on dit, que l'homme est un petit monde.

LITOTE.

Litote ou *Diminution* est un Trope par lequel on dit moins qu'on ne pense, comme quand on dit : *je ne puis vous loüer*: laquelle expression est la marque d'un reproche secret;

cret. *Je ne méprise pas vos presens :* au lieu de dire, je les reçois volontiers.

HYPERBOLE.

L'Hyperbole est un Trope qui represente les choses ou plus grandes, ou plus petites qu'elles ne sont dans la verité. On employe les Hyperboles lorsque les termes ordinaires sont, ou trop foibles, ou trop forts, & ne se trouvent pas proportionnez à nostre idée: Ainsi craignant de ne pas assez dire, on dit plus. Comme si je veux exprimer la vîtesse d'un excellent coureur; Je diray qu'il va *plus vîte que le vent :* Si je parle d'une personne qui marche avec une extrême lenteur; Je diray qu'il marche *plus lentement qu'une Tortuë.* On peut dire que ces expressions sont des mensonges; mais ces mensonges sont fort innocens, puisqu'ils font connoître la verité. Ces Hyperboles, comme il paroît dans les exemples que nous venons de proposer, font concevoir que la vistesse de l'un est bien grande, & que la lenteur de l'autre est extrême: puisque l'on dit du premier, qu'il va *plus vîte que le vent ;* & de l'autre, qu'il *marche plus lentement qu'une Tortuë.*

IRONIE.

IRonie est un Trope par lequel on dit tout le contraire de ce que l'on pense, comme quand on appelle *homme de bien* une personne dont

dont les vices ſont connus. Le ton de la voix avec lequel on prononce ordinairement les Ironies, & la qualité de la perſonne à qui on ſçait que le titre qu'on luy donne ne convient pas, font connoître la penſée de celuy qui parle.

CATACHRESE.

Catachreſe eſt le Trope le plus libre de tous: on prend la liberté d'emprunter le nom d'une choſe toute contraire à celle qu'on veut ſignifier, ne le pouvant faire autrement; comme lors qu'on dit *un cheval ferré d'argent:* La raiſon rejette cette expreſſion; mais la neceſſité oblige de s'en ſervir. *Aller à cheval ſur un bâton*; *Equitare in arundine longâ:* Un bâton n'eſt pas un cheval. Ces expreſſions enferment une contradiction, mais on s'entend bien.

Voilà les eſpeces de Tropes les plus conſiderables, & c'eſt à ces eſpeces que les Maîtres rapportent tous les Tropes dont on ſe peut ſervir. Je n'ay pas pretendu vous enſeigner la maniere d'en trouver: Outre que l'uſage en fournit en tres-grand nombre; dans la chaleur du diſcours, on ſe ſçait ſervir de tout ce que l'imagination preſente: & comme dans la paſſion on ne manque jamais d'armes, parce que la colere donne l'adreſſe de s'armer de tout ce que l'on rencontre; *Furor*

arma

arma ministrat ; lorsque l'on a l'imagination échauffée, on se sert de tous les objets qui se trouvent dans la memoire pour signifier ce que l'on veut dire. Il n'y a rien dans la nature que l'on n'applique à la chose dont on parle, & qui ne fournisse des Tropes au besoin lorsque les termes propres manquent.

CHAPITRE II.

I.

Du bon usage des Tropes. Ils doivent estre clairs.

C'Est particulierement dans les Tropes que consistent les richesses du langage. Aussi comme le mauvais usage des grandes richesses cause le déreglement des Estats ; le mauvais usage des Tropes est la source de quantité de fautes que l'on commet dans les discours ; c'est pourquoy il est important de le regler. Premierement l'on ne doit employer les Tropes que pour exprimer ce qu'on n'auroit pû representer que tres-imparfaitement avec des termes ordinaires ; & lorsque la necessité oblige de s'en servir, il faut qu'ils ayent deux qualitez ; dont la premiere est qu'ils soient clairs, & qu'ils fassent entendre ce que l'on veut dire ; puisque l'on ne s'en sert que pour rendre le discours plus expressif : Et la seconde est, qu'ils

qu'ils ſoient proportionnez à l'idée dont ils ſont la peinture.

Trois choſes empeſchent les Tropes d'eſtre clairs ; la premiere eſt lorſqu'ils ſont tirez de trop loin, & pris de choſes qui ne donnent pas occaſion à l'ame de penſer d'abord à ce qu'il faut qu'elle ſe repreſente pour découvrir la penſée de celuy qui parle : comme ſi on appelloit une maiſon de débauche, les ſyrtes de la jeuneſſe, on ne pourroit penetrer le ſens de cette Metaphore qu'aprés avoir rappellé dans ſa memoire que les ſyrtes ſont des bancs de ſable proche de l'Afrique fort dangereux : au-contraire en nommant cette maiſon l'écœuil de la jeuneſſe, ce que l'on a voulu ſignifier eſt auſſi-tôt apperçû. Pour éviter ce defaut, on doit tirer les Metaphores de choſes ſenſibles qui ſe ſoient preſentées ſouvent à nos yeux, & dont l'image par conſequent ſe preſente d'elle même, ſans qu'on la cherche. En voulant indiquer une perſonne, dont le nom ne m'eſt pas connu, je me rendrois ridicule, ſi je me ſervois de certains ſignes obſcurs qui ne donneroient aucune occaſion facile à ceux qui m'écouteroient de ſe former une idée de cette perſonne. Mais ce defaut que l'on évite avec tant de ſoin dans la converſation, eſt recherché comme une vertu par un tres-grand nombre d'Auteurs. Il y a des perſonnes qui prennent plaiſir à chercher fort loin toutes leurs Meta-

Metaphores, & à les emprunter de choses peu connuës pour faire paroître leur erudition. S'ils parlent d'une Province, ils luy donnent par *Synecdoche* le nom d'une de ses parties qui sera la moins connuë. Leurs Troupes viendront tout du fond de l'Asie, de l'Afrique. Il faut pour les entendre sçavoir le nom des plus petits villages, de toutes les fontaines, de toutes les collines du païs dont ils parlent. Ils ne nomment jamais une personne par son nom, mais par celuy de l'ayeul de ses ayeuls, faisant une vaine montre de la connoissance qu'ils ont de l'antiquité. L'idée du Trope doit estre tellement liée avec celle du nom propre, qu'elles se suivent, & qu'en excitant l'une des deux, l'autre soit renouvellée. Ce defaut de liaison est la seconde chose qui rend les Tropes obscurs. Cette liaison est ou naturelle ou artificielle: J'appelle liaison naturelle, celle qui se trouve lorsque les choses signifiées par les noms propres, & Metaphoriques ont un rapport naturel, qu'elles se ressemblent, qu'elles dépendent les unes des autres: comme quand on dit d'un homme, qu'il a les bras d'airain, pour dire que ses bras sont forts. On peut appeller naturelle la liaison qui est entre ce Trope, & son nom propre. J'appelle liaison artificielle celle, qui a esté faite par l'usage. C'est la coûtume d'appeller un homme avec lequel on ne peut traiter, un Arabe: C'est un

un terme uſité, la coûtume qu'on a de s'en ſervir dans ce ſens, fait que l'idée de ce mot Arabe, réveille celle d'un homme intraitable. Une liaiſon artificielle eſt plutôt apperçuë qu'une liaiſon naturelle, parce que cette premiere ayant eſté établie par l'uſage, on y eſt accoûtumé.

L'uſage trop frequent des Tropes eſt la troiſiéme choſe qui les rend obſcurs. Les Metaphores les plus claires ne ſignifient les choſes qu'indirectement. L'idée naturelle de ce que l'on n'exprime que par Metaphore ne ſe preſente point à l'eſprit qu'apres quelque reflexion ; on s'ennuye de toutes ces reflexions, & l'on ſouhaite que celuy que l'on écoute épargne la peine de deviner ſes penſées. Mais quand nous condamnons le trop frequent uſage des Tropes, nous parlons de ceux qui ſont extraordinaires : il y en a qui ne ſont pas moins uſitez que les termes naturels, ainſi ils ne peuvent jamais obſcurcir les diſcours. L'on ne doit jamais ſe ſervir d'expreſſions Metaphoriques, qui ne ſoyent pas ordinaires, ſans y avoir preparé les Lecteurs. Un Trope doit eſtre precedé de choſes qui les empêchent de prendre le change ; & la ſuite du diſcours leur doit faire connoître qu'il ne faut pas s'arreſter à l'idée naturelle, que preſentent les termes que l'on employe.

A moins que d'eſtre extravagant, ou de vou-

vouloir prendre plaisir à ne pas estre entendu, on ne continuë point depuis le commencement d'un discours ou d'un livre jusqu'à la fin dans de perpetuelles Allegories. Nous ne pouvons connoître la pensée d'un homme que lorsqu'il nous en donne au moins quelquefois des signes naturels, & qui ne sont point équivoques. Comment sçavons-nous qu'une personne se jouë, & ne parle pas serieusement, sinon parce que nous l'avons vû serieux dans d'autres occasions ? Comment distingue-t-on un bâteleur qui fait le fou d'avec un fou veritable ? N'est-ce pas parce que l'on voit que ce bâteleur ne jouë ce personnage que pour un peu de temps, & qu'un fou est toûjours fou ? Quand donc on prétend qu'un Auteur n'a jamais exprimé ses pensées que par des Metaphores, on le juge capable d'une extravagance qui est presque inouïe, à moins que quelque trait de Politique ne l'obligeât à obscurcir son discours.

II.

Les Tropes doivent estre proportionnez à l'idée qu'on veut donner.

L'Usage des Tropes est absolument necessaire, parce que souvent les mots ordinaires ne suffisent pas. Si je veux donner l'idée d'un rocher dont la hauteur est extraordi-

naire ;

naire; ces termes, grand, haut, élevé, qui se donnent aux rochers d'une hauteur commune n'en feront qu'une peinture imparfaite: mais disant que ce rocher semble *menacer le Ciel*, l'idée du *Ciel* qui est la chose la plus élevée de toute la nature, l'idée de ce mot *menacer* qui convient à un homme qui est au dessus des autres, forme l'idée de la hauteur extraordinaire que je ne pouvois exprimer d'une autre maniere que par cette hyperbole. On dit plus, de crainte de ne pas dire assez. Mais il faut apporter beaucoup de temperament dans ces expressions, & prendre garde qu'il y ait toûjours quelque proportion entre l'idée naturelle du Trope, & celle que l'on à dessein de donner; autrement ceux qui écoutent s'imaginent toute autre chose que ce que pense l'Auteur. Si en parlant d'une vallée mediocrement profonde, on dit qu'elle va *jusques aux Enfers:* si en parlant d'un rocher qui est peu élevé, on dit *qu'il touche les Cieux*; qui ne croira pas que l'on parle d'une vallée d'une profondeur prodigieuse, & d'un rocher d'une merveilleuse hauteur? Il faut sur tout prendre garde que le Trope ne donne une idée toute contraire à celle qu'on veut donner, & que voulant faire pleurer on ne fasse rire, la Metaphore dont on se sert donnant une idée ridicule; comme est celle-cy: *Morte Catonis Respublica castrata est.*

Il y a mille moiens de temperer les expressions hardies dont on est contraint quelquefois de se servir. On y apporte ces adoucissemens, pour ainsi dire, si j'ose me servir de ces termes, pour m'exprimer plus hardiment; On s'excuse, on prévient le Lecteur, quand on a un peu soin de sa reputation : car il est évident que le mauvais usage des Tropes est une marque d'une imagination dereglée. Ces grandes expressions sont les marques de nos jugemens, & de nos passions. Lorsque les objets nous paroissent rares, & que nous les jugeons tels, soit pour leur bassesse, soit pour leur extréme grandeur, pour lors nous ressentons des mouvemens d'estime ou de mépris, de haine ou d'amour, lesquels nous exprimons par des paroles proportionnées à nôtre jugement, & à nôtre passion. Si donc les jugemens que nous avons formez de ces objets sont temeraires, si les sentimens que nous en avons conçûs sont déraisonnables, nôtre discours nous trahit, & découvre nostre foiblesse. Ainsi ce n'est pas assez que les Tropes soient proportionnez à nos idées, mais il faut que ces idées soient justes. Les hommes n'aiment que les grandes choses; c'est pourquoi les Auteurs qui prennent pour fin & pour regle de leur Art la satisfaction de leurs Lecteurs, affectent de n'employer que de grands mots, que de riches Metaphores, que des

Hyperboles hardies ; qui paroiſſent ridicules à ceux qui examinent les choſes, & qui ne produiſent aucun effet dans l'eſprit de ceux qui les eſtiment, qu'une vaine admiration. Les perſonnes raiſonnables ne peuvent ſouffrir qu'un homme regarde d'un même œil les petites & les grandes choſes, que tout lui paroiſſe grand, qu'il eſtime auſſi bien une bagatelle, que la choſe la plus ſerieuſe, & la plus importante, & qu'il parle de tout avec un ſtile égal.

III.

Les Tropes ornent le Diſcours.

LEs tropes ſont une peinture ſenſible de la choſe dont on parle. Quand on appelle un grand Capitaine *un foudre de guerre*; l'image du foudre repreſente ſenſiblement la force avec laquelle ce Capitaine ſubjugue des Provinces entieres, la vîteſſe de ſes conqueſtes, & le bruit de ſa reputation & de ſes armes. Les hommes pour l'ordinaire ne ſont capables de comprendre que les choſes qui entrent dans l'eſprit par les ſens. Pour leur faire concevoir ce qui eſt ſpirituel, il ſe faut ſervir de comparaiſons ſenſibles qui ſont agreables, parce qu'elles ſoulagent l'eſprit, & l'exemtent de l'application qu'il faut avoir pour découvrir ce qui ne tombe pas ſous les ſens. C'eſt pourquoi les expreſſions Metaphori-

que

ques prises des choses sensibles, sont tres-frequentes dans les saintes Ecritures. Lorsque les Prophetes parlent de Dieu, ils se servent continuellement de Metaphores tirées de choses sujettes à nos sens : ils donnent à Dieu des bras, des mains, des yeux ; ils l'arment de traits, de carreaux, de foudres ; pour faire comprendre au peuple la puissance invisible & spirituelle de Dieu par des choses sensibles, & corporelles. * *Sapientia Dei quæ cum infantia nostra parabolis & similitudinibus quodammodo ludere non dedignata est, Prophetas voluit humano more de divinis loqui, ut hebetes hominum animi divina & cœlestia terrestrium similitudine intelligerent.*

Une seule Metaphore dit souvent plus qu'un long discours. Quand on dit que *les sciences ont des recoins & des enfoncemens fort peu utiles :* Cette seule Metaphore renferme un sens que plusieurs expressions naturelles ne peuvent faire comprendre d'une maniere aussi sensible. Outre cela par le moyen des Tropes, on peut diversifier le discours. Lorsque l'on parle long-temps sur un même sujet, pour ne pas ennuier par une repetition trop frequente des mêmes mots ; il est bon d'emprunter les noms des choses qui ont de la liaison avec celles qu'on traite, & les signifier ainsi par des Tropes qui fournissent les moyens

 de

* *S. August.*

de dire une même chose en mille manieres differentes.

Chapitre III.

I.

Les passions ont un langage particulier. Les expressions qui sont les caracteres des passions sont appellées Figures.

OUtre les expressions propres, & étrangeres que l'usage & l'art fournissent pour être les signes des mouvemens de nôtre volonté, aussi bien que de nos pensées ; les passions ont des caracteres particuliers avec lesquels elles se peignent elles-mêmes dans le discours. Comme on lit sur le visage d'un homme ce qui se passe en son cœur ; que le feu de ses yeux, les rides de son front, le changement de couleur de son visage sont les marques évidentes des mouvemens extraordinaires de son ame ; les tours particuliers de son discours, les manieres de s'exprimer éloignées de celles que l'on garde dans la tranquillité, sont les signes & les caracteres des agitations dont son esprit est émeu dans le temps qu'il parle.

Les passions font que l'on considere les choses d'une autre maniere que l'on ne fait dans le repos & dans le calme de l'ame : Elles gros-

grossissent les objets, elles y attachent l'esprit, ce qui fait qu'il en est entierement occupé, & que ces objets font presque autant d'impression sur lui que les choses mémes. Les passions produisent souvent des effets contraires; elles emportent l'ame, & la font passer en un instant par des changemens bien differens. Tout d'un coup elles lui font quitter la consideration d'un objet pour en envisager un autre qu'elles luy presentent : elles la précipitent, elles l'interrompent, elles la tournent : en un mot, les passions font dans le cœur de l'homme ce que font les vents sur la mer, qui tantôt poussent ses eaux vers le rivage, tantost les font rentrer dans son sein; & presque dans le même instant l'élévent jusqu'au Ciel, & semblent la faire descendre jusques au centre de la terre.

Ainsi les paroles répondant à nos pensées, le discours d'un homme qui est émû ne peut estre égal. Quelquefois il est diffus, & il fait une peinture exacte des choses qui sont l'objet de sa passion : il dit la même chose en cent façons differentes. Une autrefois son discours est coupé, les expressions en sont tronquées; cent choses y sont dites à la fois : il est entrecoupé d'interrogations, d'exclamations; il est interrompu par de frequentes digressions; il est diversifié par une infinité de tours particuliers, & de manieres de parler

differentes. Ces tours, & ces manieres de parler sont aussi faciles à distinguer d'avec les façons de parler ordinaires, que les traits d'un visage irrité d'avec ceux d'un visage doux & tranquille.

Ces tours qui sont les caracteres que les passions tracent dans le discours, sont ces Figures celebres dont parlent les Rheteurs ; & qu'ils définissent *des manieres de parler éloignées de celles qui sont naturelles & ordinaires*; c'est à dire differentes de celles qu'on employe quand on parle sans émotion. Cette definition n'a rien d'obscur, & qui merite une plus longue explication. Nous allons voir l'avantage, & la necessité de l'usage de ces figures.

II.

Les Figures sont utiles, & necessaires.

Trois raisons obligent particulierement à s'en servir. * Premierement, quand on fait parler une personne émuë de quelque passion, si on veut faire une peinture exacte de cette passion, on doit donner à son discours toutes les figures propres, & le tourner en la maniere qu'une personne animée d'un mouvement semblable, figure & tourne son discours. Les habiles Peintres pour exprimer les pensées, & les mouvemens de ceux dont

* *Premiere Raison.*

dont ils ſont le Portrait, donnent à leurs images tous les traits qui ne manquent jamais de ſuivre ces penſées, & ces mouvemens, leſquels par conſequent en ſont les indices.

Les paſſions, comme nous avons dit, ſe peignent elles-mêmes dans les yeux, & dans les paroles. Les expreſſions de la colere & de la gayeté, ne peuvent être ſemblables: ces paſſions ont des caracteres differens. C'eſt donc en vain qu'on les pretend repreſenter, ou par des couleurs, ou par des paroles, ſi on n'exprime dans la Peinture, & dans le diſcours les traits, & les figures par leſquelles elles ſe diſtinguent elles-mêmes les unes des autres.

Lorſque le diſcours eſt animé, & qu'il porte les caracteres des mouvemens de l'eſprit de celui qui parle, il cauſe un plaiſir ſecret & extrémement doux. On ne lit jamais les Vers ſuivans, ſans reſſentir des mouvemens de tendreſſe & de douceur. Virgile fait dans ces Vers la peinture de Niſus, lorſqu'épouvanté du peril de ſon ami Euriale, contre lequel Volcens s'avançoit l'épée à la main pour venger la mort de Tagus, il ſe déclare auteur de cette action, & ſe preſente pour recevoir le coup dont Volcens alloit frapper ſon ami Euriale.

Me me, adſum qui feci, in me convertite ferrum

O Rutuli: mea fraus omnis, nihil iste nec ausus,
Nec potuit: cœlum hoc & conscia sidera testor:
Tantùm infelicem nimiùm dilexit amicum.

* La seconde raison est encore plus forte pour prouver l'avantage, & la necessité de l'usage des figures. On ne peut pas toucher les autres, si on ne paroît touché:

—— — *Si vis me flere, dolendum est,*
Primùm ipsi tibi. ——

Les hommes ne peuvent remarquer que nous sommes touchez, s'ils n'apperçoivent dans nos paroles les marques des émotions de nostre ame. Jamais on ne concevra des sentimens de compassion pour une personne dont le visage est riant: il faut avoir des yeux abbatus ou baignez de larmes pour causer ce sentiment. Il faut pour la même raison que le discours porte les marques des passions que nous ressentons, & que nous voulons communiquer à ceux qui nous écoutent. Les hommes jugent des choses par la passion qu'ils remarquent dans ceux qui en parlent. La pluspart des choses, les personnes mémes, qui ont une estime extraordinaire, sont redevables de cette estime à ceux qui ne parlent d'elles qu'avec des transports d'admiration. On les mépriseroit, si ceux qui en parlent le faisoient avec un certain air de mépris.
* *Non quod res aliæ forent, & ipse homo alius,*

* *Deuxieme Raison.*

* *S. August.*

lius, sed tantummodò affectus alius narrantium.

* Les animaux sçavent se défendre, acquerir & conserver par la force ce qui leur est utile. Ceux qui croyent que ce ne sont que des machines, montrent ingenieusement comment leur corps est tellement organisé, que sans avoir besoin d'un esprit qui les dirige, ils peuvent se défendre, & combatre pour leur conservation. Nous-mêmes nous experimentons que nos membres, sans la participation de l'ame, se disposent en la maniere qui est propre pour éviter les injures. Le corps prend des postures propres à attaquer, & à se défendre : les mains & les pieds s'exposent pour conserver la tête. Les pieds s'affermissent pour soûtenir le corps & le rendre capable de resister aux efforts de leur adversaire : Les bras se roidissent pour frapper avec force : Tout le corps se plie, se courbe, se ramasse, soit pour éviter les coups qu'on lui porte, soit pour se porter lui-même sur son ennemi, & le terrasser. Tout cela se fait naturellement, & presque sans aucune reflexion.

Il ne faut pas s'imaginer que les figures de Rhetorique soient seulement de certains tours que les Rheteurs ont inventez pour orner le discours. Dieu n'a pas refusé à l'ame ce qu'il

* *Troisiéme Raison.*

a accordé au corps : si le corps sçait se tourner, & se disposer adroitement pour repousser les injures ; l'ame peut aussi se défendre : la nature ne l'a pas faite immobile lors qu'on l'attaque. Toutes les figures qu'elle employe dans le discours quand elle est émuë, font le même effet que les postures du corps ; si celles-là sont propres pour se défendre des attaques des choses corporelles, les figures du discours peuvent vaincre ou flechir les esprits. Les paroles sont les armes spirituelles de l'ame, qu'elle emploie pour persuader ou pour dissuader. Je feray voir l'efficacité & la force de ces figures dans ce combat, aprés que j'auray donné la définition de chacune en particulier. L'on ne peut pas marquer toutes les postures que les passions font prendre au corps : Il est aussi impossible de parler de toutes les figures dont un homme dans la passion se sert pour tourner son discours. Je parleray seulement des plus remarquables, qui sont celles dont les Maîtres de l'art traitent ordinairement.

III.

Liste des Figures.

EXCLAMATION.

L'Exclamation doit être placée à mon avis la premiere dans cette Liste des Figures,

res, puiſque les paſſions commencent par elle à ſe faire paroître dans le diſcours. L'exclamation eſt une voix pouſſée avec force. Lorſque l'ame vient à être agitée de quelque violent mouvement, les eſprits animaux courans par toutes les parties du corps entrent en abondance dans les muſcles qui ſe trouvent vers les conduits de la voix, & les font enfler; ainſi ces conduits étant rétrecis, la voix ſort avec plus de vîteſſe & d'impetuoſité au coup de la paſſion dont celuy qui parle eſt frappé. Chaque flot qui s'éleve dans l'ame eſt ſuivi d'une exclamation : Le diſcours d'une perſonne paſſionnée eſt plein d'exclamations ſemblables: *Helas* ! *ah* ! *mon Dieu* ! *ô Ciel*, *ô terre* !

DOUTE.

LEs mouvemens des paſſions ne ſont pas moins changeans & inconſtans que les flots d'une mer agitée: ainſi ceux qui s'abandonnent à la violence de leurs paſſions ſont dans une perpetuelle inquietude. Tantôt ils veulent, tantôt ils ne veulent pas. Ils prennent un deſſein, & puis ils le quittent; ils l'approuvent, & ils le rejettent preſqu'en même temps. En un mot l'inconſtance des mouvemens de leur paſſion pouſſe leurs eſprits de differens côtez: Elles les tient ſuſpendus dans une irreſolution continuelle, & ſe jouë d'eux

comme les vents se jouënt des vagues de la mer. La figure qui représente dans ce discours ces irresolutions, est appellée Doute, dont vous avez un bel exemple dans la peinture que fait Virgile des inquietudes de Didon sur ce qu'elle devoit faire, quand elle se vit abandonnée par Enée:

Helas ! s'écria-t-elle, au fort de sa misere,
Quel projet desormais me reste-t-il à faire ?
Chez les Rois mes voisins, mon cœur humble & confus
Ira-t-il s'exposer au hazard d'un refus ;
Eux dont j'ay tant de fois avec tant d'insolence
Méprisé la recherche, & bravé la puissance ?
Iray-je en suppliant à la honte des miens
Implorer la pitié des superbes Troyens ?
Trop aveugle Didon, puis-je aprés cette injure
Ne pas connoître encor cette race parjure ?
Et comment mes soûpirs pourroient-ils retenir
Ceux de qui mes bien-faits n'ont pû rien obtenir ?
Ou bien iray-je enfin jusqu'au bout de la terre
Avec tous mes sujets leur declarer la guerre ?
Mais comment voudroient-ils à travers les dangers
Poursuivre ma vangeance en des bords étrangers,
Eux que leur interest, & que leur propre vie
Ont à peine arrachez du sein de leur patrie ?
Mourons donc, puis qu'enfin en l'état où je suis
La mort est l'espoir seul qui reste à mes ennuis.

EPA-

EPANORTHOSE.

UN homme irrité ne se contente jamais de ce qu'il a dit, & de ce qu'il a fait, l'ardeur de son mouvement le pousse toûjours plus loin: ainsi les mots qu'il employe ne luy semblant point assez dire ce qu'il souhaite; il condamne ses premieres expressions, comme étans trop foibles, & corrige son discours, y ajoûtant des termes plus forts.

Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déesse,
Tu suças en naissant le lait d'une tygresse:
Et le Caucase affreux t'engendrant en courroux
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ses caillous.

Le nom de cette figure est Grec & signifie *Correction.*

ELLIPSE.

UNe passion violente ne permet jamais de dire tout ce que l'on voudroit dire. La langue est trop lente pour suivre la vîtesse de ses mouvemens; ainsi l'on ne trouve dans le discours d'un homme que la colere anime qu'autant de mots que la langue en a pû prononcer dans la promtitude de la passion. Quand le mouvement de cette passion est interrompu, ou tourné d'un autre côté, la langue qui le suit, profere d'autres paroles qui n'ont plus de liaison avec celles qui precedent. Ce pere lequel dans Terence, est si irrité contre son fils, ne lui dit que cette parole *omnium*, que

le Traducteur François de ce Poëte a rendu si heureusement par ce mot *le plus*. Car la colère de ce pere est si forte qu'il n'acheve pas ce qu'il vouloit dire, que son fils étoit le plus méchant de tous les hommes. *Omnium hominum pessimus. Ellipse* dit la même chose qu'*Omission*.

APOSIOPESE.

Aposiopese est une espece d'Ellipse ou d'omission. Elle se fait lorsque venant tout d'un coup à changer de passion, ou à la quitter entierement, on couppe tellement son discours, qu'à peine ceux qui écoutent peuvent-ils deviner ce que l'on vouloit dire. Cette figure est fort ordinaire dans les menaces. *Si je vous*, &c. *Mais*, &c.

Quos ego. Sed motos præstat componere fluctus.

PARALIPSE.

Cette figure n'est qu'une feinte que l'on fait de vouloir omettre ce que l'on dit, mais une feinte qui est naturelle. Quand on est animé, les raisons se presentent en foule à l'esprit. Il desireroit se servir de toutes, mais il craint d'ennuier, outre que l'activité de ses agitations empêche qu'il ne s'arrête à toutes: ainsi il produit des raisons en foule qu'il propose, en témoignant qu'il ne pretend pas en parler; c'est à dire s'y arrêter autant de temps qu'elles le demanderoient. *Je ne veux pas parler*,

ler, Messieurs, du tort que m'a fait mon ennemi. J'oublie volontiers les injures que j'ay reçûës de lui. Je ferme les yeux à tout ce qu'il machine contre moi. Paralipse est un mot Grec qui signifie *omission.*

REPETITION.

LA Repetition est une figure fort ordinaire dans le discours de ceux qui parlent avec chaleur, & qui desirent avec passion qu'on conçoive les choses qu'ils veulent faire concevoir. Quand on est aux prises avec son ennemi, on ne se contente pas de lui faire une seule blessure, on lui porte plusieurs coups, & de crainte qu'un seul ne fasse pas l'effet qu'on attend, on lui en donne plusieurs. Aussi en parlant, si l'on craint que les premieres paroles n'ayent pas été entenduës, on les repete, ou bien on dit les mêmes choses en differentes manieres. La passion occupe l'esprit de ceux dont elle s'est renduë Maîtresse. Elle imprime fortement les choses qui l'ont fait naître dans l'ame; ainsi il ne faut pas s'étonner qu'en étant rempli, on en parle avec émotion. La repetition se fait en deux manieres, ou en repetant les mêmes mots, ou en repetant les mêmes choses en differens termes. Ces Vers de David dans lesquels il parle de l'assurance qu'il a sur les promesses que Dieu lui a faites de le secourir, serviront.

ront d'exemple de la premiere espece de repetition.

Les loix de son amour sont des loix eternelles :
Toûjours dans mon malheur je l'auray pour appuy :
Toûjours son bras puissant vengera mes querelles ;
Il me sera toûjours ce qu'il m'est aujourd'huy.

Pour exemple de la seconde espece, j'ay choisi ces beaux Vers de Saint Prosper, dans lesquels il exprime en differentes manieres cette seule verité : que nous ne faisons aucun bien que par le secours de la Grace divine.

Grand Dieu, quoyque t'oppose une erreur temeraire,
Si l'homme fait le bien, Toy seul le luy fais faire:
Ton Esprit penetrant dans les replis du cœur
Pousse la volonté vers son divin Moteur.
Ta bonté nous donnant ce que tu nous commandes,
Pour accomplir nos vœux forme encor nos demandes ;
Tu conserves tes dons par ton puissant secours,
Tu fais nôtre merite, & l'augmentes toûjours ;
Et dans ce dernier prix qui tout autre surpasse
Couronnant nos travaux tu couronnes ta Grace.

En repetant les mémes paroles, on les peut disposer avec tant d'art que se répondant les unes aux autres, elles fassent une cadence agreable aux oreilles. Je reserve à parler dans le

le livre ſuivant de ces repetitions, qu'on peut nommer des repetitions harmonieuſes.

PLEONASME.

PLeonaſme, c'eſt quand on dit plus qu'il n'eſtoit neceſſaire, comme quand on dit : *Je l'ay entendu de mes oreilles.* Ce mot vient d'un verbe Grec qui ſignifie *ſurabonder*.

SYNONYME.

SYnonyme, c'eſt quand on exprime une même choſe par pluſieurs paroles, qui n'ont qu'une même ſignification : ce qui arrive quand la bouche ne ſuffiſant pas au cœur, on ſe ſert de tous les noms qu'on ſçait pour exprimer ce que l'on penſe. *Abiit, evaſit, erupit : Il s'en eſt allé, il s'eſt échappé, il a pris la fuite.*

HYPOTYPOSE.

LEs objets de nos paſſions ſont preſque toûjours preſens à l'eſprit. Nous croyons voir & entendre ceux qui ont fait une forte impreſſion ſur nos ſens :

——Illum abſens abſentem auditque videtque.
Je les vois, je les vois s'apprêter au carnage,
Comme des lions rugiſſans, &c.

C'eſt pourquoi toutes les deſcriptions que l'on fait de ces objets ſont vives & exactes. Elles ſont appellées hypotypoſes, parce qu'elles figurent les choſes, & en forment une image

ge qui tient lieu des choſes mêmes ; c'eſt ce que ſignifie ce nom Grec *Hypotypoſe*. David, parlant du ſecours que Dieu lui devoit donner contre ſes ennemis, & que ſa foy & ſon eſperance lui rendoient preſent ; il s'explique, comme ſi ſes ennemis étoient déja abattus à ſes pieds.

Tu m'entens, les voilà qu'ils tombent
Ces hommes pleins d'iniquité ;
Tu confons leur temerité,
Et malgré leur orgueil ſous ta main ils ſuccombent.

DISTRIBUTION.

LA Diſtribution eſt une eſpece d'Hypotypoſe, l'on s'en ſert lorſque l'on fait un dénombrement des parties de l'objet de ſa paſſion. David nous en fournit encore un exemple, lorſque dans le mouvement de ſon indignation contre les pecheurs, il fait une vive peinture de leur iniquité. *Leur goſier eſt comme un ſepulcre ouvert, ils ſe ſont ſervis de leur langue pour tromper avec adreſſe, ils ont ſur leurs lévres un venin d'aſpic, leur bouche eſt remplie de malediction & d'aigreur ; leurs pieds ſont vites & legers pour répandre le ſang.*

ANTITHESES ou OPPOSITIONS.

LEs Antitheſes ou Oppoſitions, les Comparaiſons, les ſimilitudes, qui ſont des Figures propres à repreſenter les choſes avec clar-

clarté, sont les effets de cette forte impression que fait sur nous l'objet de la passion qui nous anime; & dont par consequent il est facile de parler clairement & exactement, l'ayant present devant les yeux de l'ame. On sçait que les choses opposées se font appercevoir les unes les autres: la blancheur éclate auprés de la noirceur. Voicy un exemple d'une Antithese que je tire de saint Prosper, qui dit en parlant de ceux qui agissent sans étre poussez par le Saint Esprit.

Leur ame en cet état recule en s'avançant,
En voulant monter tombe, & perd en amassant:
Comme elle suit l'attrait d'une lueur trompeuse,
Sa lumiere l'offusque, & la rend tenebreuse.

SIMILITUDE.

POur la Similitude, je ne puis choisir un plus bel exemple, que celui que je rencontre dans la Paraphrase de Monsieur Godeau du premier des Pseaumes de David, où il est parlé du bonheur des Justes.

Comme sur le bord des ruisseaux
Un grand arbre planté des mains de la nature
Malgré le chaud brûlant conserve sa verdure,
Et de fruit tous les ans enrichit ses rameaux.
Ainsi cet homme heureux fleurira dans le monde
Il ne trouvera rien qui trouble ses plaisirs;
Et qui constamment ne réponde
A ses nobles projets, à ses justes desirs.

COM-

COMPARAISON.

IL n'y a pas grande difference entre la Similitude, & la Comparaiſon, ſi ce n'eſt que celle-ci eſt plus animée, comme il paroît dans cette Comparaiſon, par laquelle David fait connoître qu'il prefere les loix de Dieu à toutes choſes.

L'or me paroît moins deſirable,
Que ſes divins Commandemens:
Pour moi les riches diamans
N'ont rien qui leur ſoit comparable;
Et le miel le plus doux eſt ſans douceur pour moi
Auprés de ſa divine loy.

REmarquez, je vous prie, deux choſes dans les Comparaiſons; la premiere, que l'on ne doit pas rechercher un rapport exact entre toutes les parties d'une Comparaiſon avec le ſujet dont on parle. On y fait entrer de certaines choſes, qui n'y ſont placées que pour rendre ces Comparaiſons plus vives, comme dans la Comparaiſon que Virgile fait de ce jeune Ligurien vaincu par Camille, avec une Colombe qui eſt entre les ſerres d'un Epervier, aprés avoir dit ce qui eſt le principal, & ſur quoi tombe la Comparaiſon, il ajoûte:

Tum cruor, & vulſa labuntur ab æthere plumæ:

ce qui n'eſt point de la Comparaiſon, & qui ne ſert qu'à faire une peinture ſenſible d'une Colombe qui eſt déchirée par un Epervier.

Je

Je fais la ſeconde remarque en faveur de cet admirable Poëte, pour le défendre contre la Critique de ceux qui condamnent ſes Comparaiſons comme étant baſſes. Mais c'eſt avec bien de l'art que ce grand homme tire dans ſon Eneïde ſes Comparaiſons de choſes baſſes: il veut délaſſer l'eſprit de ſon Lecteur que la grandeur, & la dignité de ſa matiere avoit tenu dans une trop forte application. Et pour reconnoître qu'il a eu ce deſſein ; on n'a qu'à conſiderer les Comparaiſons de ſes Georgiques qui ſont grandes & relevées.

SUSPENSION.

LOrſqu'on commence un diſcours de telle ſorte que l'Auditeur ne ſçait pas ce que doit dire celui qui parle, & que l'attente de quelque choſe de grand le rend attentif, cette Figure eſt appellée Suſpenſion. En voicy une de Brebœuf dans ſes Entretiens Solitaires. Il parle à Dieu :

Les ombres de la nuit à la clarté du jour ;
Les tranſports de la rage aux douceurs de l'amour ;
A l'étroite amitié la diſcorde ou l'envie ;
Le plus bruyant orage au calme le plus doux ;
La douleur aux plaiſirs ; le trépas à la vie ;
Sont bien moins oppoſez, que le pecheur à vous.

PROSOPOPE'E.

QUand une passion est violente, elle rend insensez en quelque façon ceux qu'elle possede ; Pour lors on s'entretient avec les morts, & avec les rochers, comme avec des personnes vivantes : on les fait parler, comme s'ils étoient animez. *Juste Dieu, Protecteur des innocens, permettez que l'ordre de la nature soit troublé pour un moment, & que ce cadavre déliant sa langue reprenne l'usage de la voix. Il me semble que Dieu accorde ce miracle à mes prieres : Ne l'entendez-vous pas, Messieurs, comme il publie mon innocence, & declare les auteurs de sa mort ? Si c'est un juste ressentiment, dit-il, contre celui qui m'a mis dans le tombeau, qui vous anime ; tournez vôtre colere contre ce calomniateur qui triomphe maintenant dans une entiere asseurance, aprés avoir chargé cet innocent du poids de son crime.*

SENTENCE.

LEs Sentences ne sont que des reflexions que l'on fait sur une chose qui surprend, & qui merite d'être considerée. Elle se fait en peu de paroles qui sont energiques, & qui renferment un grand sens ; comme est celle-ci. *Il n'y a point de déguisement qui puisse longtemps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas.* La reflexion que Lucain fait sur l'erreur des anciens Gaulois qui croioient que les ames

ames ne ſortoient d'un corps que pour rentrer dans un autre, ſervira d'exemple d'une eſpece de Sentence qui eſt plus étenduë.

Officieux menſonge! agreable impoſture!
La frayeur de la mort, des frayeurs la plus dure,
N'a jamais fait pâlir ces fieres nations
Qui trouvent leur repos dans leurs illuſions.
De-là naît dans leur cœur cette boüillante envie
D'affronter une mort qui donne une autre vie,
De braver les perils, de chercher les combats,
Où l'on ſe voit renaître au milieu du trépas.

EPIPHONEME.

Epiphonéme eſt une exclamation qui contient quelque Sentence, ou quelque grand ſens que l'on place à la fin d'un diſcours: c'eſt comme le dernier coup dont on veut frapper les auditeurs, & une reflexion vive & preſſante ſur le ſujet dont on parle. Cet Hemiſtiche de Virgile, eſt un Epiphonéme.

—— *Tantæne animis cœleſtibus iræ?*

Lucain finit par une eſpece d'Epiphonéme, cette plainte qu'il fait faire aux habitans de Rimini contre la ſituation de leur ville, qui étoit expoſée aux premiers mouvemens de toutes les guerres civiles, & étrangeres.

Et Rome n'a jamais vû tonner de tempêtes,
Que leur premier éclat n'ait fondu ſur nos têtes.

INTERROGATION.

L'Interrogation regne presque par tout dans un discours figuré. La passion porte continuellement vers ceux que l'on veut persuader [illegible] fait qu'on leur addresse tout ce que l'on di[illegible] Aussi cette Figure est merveilleusement utile pour appliquer les Auditeurs à ce qu'on veut qu'ils entendent. Voici l'exemple d'une Interrogation tres-animée : c'est David qui se plaint à Dieu dans le neuviéme Pseaume, de ce qu'il semble avoir abandonné les innocens affligez :

Quoy ? Seigneur, est-ce ainsi que tu veux t'éloigner
Du Juste en sa misere ?
Est-ce ainsi que tu veux d'un Sauveur & d'un Pere
Les tendres soins luy témoigner ?
Il gemit sous le faix de ses vives douleurs,
Son ennuy le consume ;
Tandis que le méchant, plus fier que de coûtume,
Rit & triomphe de ses pleurs.

APOSTROPHE.

L'Apostrophe se fait lorsqu'un homme étant extraordinairement émû il se tourne de tous côtez, il s'addresse au Ciel, à la terre, aux rochers, aux forêts, aux choses insensibles, aussi bien qu'à celles qui sont sensibles. Il ne fait aucun discernement dans cette émotion

tion ; il cherche du secours de tous côtez. Il s'en prend à toutes choses, comme un enfant qui frappe la terre où il est tombé. C'est ainsi que David au 1. Chap. du 2. Liv. des Rois étant vivement affligé de la mort de Saül, & de Jonatas, fait des imprecations contre les montagnes de Gelboë, qui avoient été le theatre funeste de cet accident.

Et vous montagnes de Gelboë, que jamais la rosée & la pluye ne vous rafraîchissent, que jamais on ne trouve des moissons sur vos funestes côteaux, qui ont vû la fuite de tant de Capitaines d'Israël, & qui ont été teints de leur sang. L'Apostrophe signifie *Conversion.*

PROLEPSE & UPOBOLE.

ON appelle *Prolepse* cette figure que l'on fait lorsque l'on prévient ce que les Adversaires pourroient objecter ; & *Upobole* la maniere de répondre à ces objections que l'on a prévenuës. Je trouve dans saint Paul un exemple de ces deux figures. Ce Saint parlant de la resurrection future s'objecte une difficulté qu'on pouvoit lui proposer ; & il y répond. *Mais quelqu'un me dira, en quelle maniere les morts ressuscitent-ils, & quel sera le corps dans lequel ils reviendront ? Insensez que vous étes, ne voyez-vous pas que ce que vous semez dans la terre ne reprend point de vie, s'il ne meurt auparavant ? & quand vous semez, vous ne*

femez pas le corps de la plante qui doit naître, mais la graine seulement, comme du bled ou quelque autre chose.

COMMUNICATION.

LA Communication se fait lorsqu'on délibere avec ses Auditeurs, on demande quel est leur sentiment. *Que feriez-vous, Messieurs, dans une occasion semblable? quelles mesures prendriez-vous autres que celles que celui que je défens a prises?* C'est une espece de Communication que fait saint Paul, lorsque dans le sixiéme Chapitre de l'Epître aux Romains, aprés leur avoir rapporté les avantages de la Grace, & les miseres qui suivent le peché, il leur demande ——— *Quel fruit tiriez-vous donc alors de ces desordres dont vous rougissez maintenant, puisqu'ils n'avoient pour fin que la mort?*

CONFESSION.

CEtte figure est un aveu de ses fautes qui engage celui à qui on le fait de pardonner la faute que l'esperance de sa douceur donne la hardiesse d'avoüer. C'est une figure fort ordinaire dans les Pseaumes de David. L'exemple suivant est beau; il parle à Dieu dans le vingt-quatriéme Pseaume.

Ne regarde point mes forfais,
Je sçay que du pardon, ils me rendent indigne;
Regarde ta bonté qui ne tarit jamais.

Plus

Plus les pechez sont grands, plus la Grace est insigne :
Pour l'amour de toy seul, non pour mon repentir,
Fais m'en les effets ressentir.

EPITROPHE ou CONSENTEMENT.

QUelquefois on accorde liberalement ce que l'on peut refuser, afin d'obtenir ce que l'on demande. Cette figure est souvent malicieuse, comme celle-cy. C'est un Poëte Satyrique qui répond à ceux qui le reprenoient d'avoir censuré avec trop d'aigreur les Vers d'un honête homme.

Ma Muse en l'attaquant charitable & discrete,
Sçait de l'homme d'honneur distinguer le Poëte :
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité,
Qu'on prise sa candeur, & sa civilité :
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere :
On le veut ; j'y souscris, & suis prêt de me taire.
Mais que pour un modele on montre ses écrits :
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits :
Comme Roy des Auteurs qu'on l'éleve à l'Empire :
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire.

C'est encore par cette figure que l'on invite quelquefois un ennemi à faire tout le mal qu'il peut faire, pour le toucher, & lui donner horreur de sa cruauté. Elle est aussi ordinaire dans les plaintes qui se font aux amis,

comme dans celle que fait Aristée dans Virgile à sa mere Cyrene.

Quin age, & ipsa manu felices erue sylvas,
Fer stabulis inimicum ignem, atque interfice messes,
Ure sata, & validam in vites molire bipennem:
Tanta meæ si te ceperunt tædia laudis.

Je puis donner pour exemple de cette figure le Sonnet suivant, qui est admirable:

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité;
Toûjours tu prens plaisir à nous être propice:
Mais j'ay tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans choquer ta justice.

Ouy, mon Dieu, la grandeur de mon impieté
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice:
Ton interest s'oppose à ma felicité,
Et ta clemence même attand que je perisse.

Contente ton desir, puisqu'il t'est glorieux:
Offense-toy des pleurs qui coulent de mes yeux:
Tonne, frappe, il est temps; rens moy guerre pour guerre:
J'adore en perissant la raison qui t'aigrit.
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnere,
Qui ne soit tout couvert du sang de JESUS-CHRIST?

PERIPHRASE.

LA Periphrase est un détour que l'on prend pour éviter de certains mots qui ont des idées choquantes, & pour ne pas dire de certaines

taines choses qui produiroient de mauvais effets. Ciceron étant obligé d'avoüer que Clodius avoit été tué par Milon, il se sert d'adresse. *Les serviteurs de Milon*, dit-il, *étant empêchez de secourir leur Maître, que Clodius disoit avoir tué, & le croyans; ils firent dans son absence, sans sa participation, & sans son aveu, ce que chacun auroit attendu de ses serviteurs dans une occasion semblable.* Il évite ces noms odieux, de tuer, ou de mettre à mort.

IV.

Le nombre des Figures est infini, & chaque Figure se peut faire en cent manieres differentes.

JE n'ay point rapporté dans cette liste les Hyperboles, les grandes Metaphores, & plusieurs autres Tropes, parce que j'en ay parlé ailleurs: ce sont neanmoins de veritables Figures; & quoique la disette des langues oblige d'employer assez souvent ces expressions Tropiques, lors même que l'on est tranquille; cependant on ne s'en sert ordinairement que durant la passion. C'est elle qui fait que les objets nous paroissent extraordinaires, & que par consequent on ne trouve point de termes dans l'usage ordinaire qui les representent aussi grands, ou aussi petits qu'il

nous paroissent. Outre cela je n'ay pas pretendu parler de toutes les figures ; il faudroit d'aussi gros volumes pour marquer les caracteres des passions dans le discours, que pour marquer ceux que les mêmes passions peignent sur le visage. Les menaces, les plaintes, les reproches, les prieres ont en chaque langue leurs figures. Il n'y a point de meilleur livre que son propre cœur ; & c'est une folie de vouloir aller chercher dans les écrits des autres ce que l'on trouve chez soi. Si on desire sçavoir les figures de la colere, qu'on s'étudie, quand on parle dans le mouvement de cette passion.

Enfin, il ne faut pas s'imaginer que les figures doivent étre toutes semblables aux exemples que j'en ay donné, & que ces exemples soient comme des modeles sur lesquels on doive former toutes les figures que l'on fera. L'Apostrophe, l'Interrogation, l'Antithese se peuvent faire en cent manieres : ce n'est point l'art qui les regle ; ce n'est point l'étude qui les doit trouver, ce sont des effets naturels de la passion, comme nous l'avons déja remarqué : Je vous le feray voir encore plus amplement dans le Chapitre suivant.

Cha-

CHAPITRE IV.

I.

Les Figures ſont les armes de l'ame. Paralelle d'un Soldat qui combat avec un Orateur qui parle.

NOus avons prouvé la neceſſité & l'avantage des Figures par trois raiſons, dont les deux premieres ont été ſuffiſamment expliquées : La troiſiéme qui eſt que les Figures ſont les armes de l'ame, demande encore quelque éclairciſſement ; c'eſt pourquoi pour la mettre en ſon jour, & la rendre capable de frapper vivement les yeux de nôtre eſprit, j'ay voulu faire ici la peinture d'un ſoldat qui combat les armes à la main, & d'un Orateur qui parle en faveur de la cauſe qu'il a entrepris de défendre. Je feray un paralelle de ces deux ſortes de combats. Je conſidere un ſoldat en trois états : le premier eſt lorſqu'il combat avec égales forces, & que ſon ennemi n'a aucun avantage ſur lui : dans le ſecond, il eſt environné de dangers ; & dans le troiſiéme, il eſt obligé de ceder à la force de ſon ennemi, il n'a plus recours qu'à la clemence de ſon vainqueur. Je remarque avec ſoin les poſtures qu'il prend en ces trois états, & je montre qu'il y a dans le diſcours des Figures qui répondent à

toutes ces postures, & qu'elles y ont un rapport tres-naturel.

Dans le premier état ce soldat est appliqué à trouver les moyens de gagner la victoire, tantôt il attaque, tantôt il repousse, tantôt il recule, tantôt il avance: il fait mine de fuir pour retourner avec plus d'impetuosité; il redouble ses coups, il menace, il se rit des efforts de son adversaire. Quelquefois il s'excite luy-même, & combat avec plus d'ardeur. Il prévoit tous les desseins de son ennemi: il s'empare des lieux qu'il juge lui être avantageux; en un mot, il est dans un perpetuel mouvement, toûjours disposé soit à se défendre, soit à attaquer.

Lorsque l'ame combat par les paroles, les passions dont elle est échaufée ne la portent pas avec moins de chaleur à se retourner de tous côtez pour trouver des raisons, & des preuves des veritez qu'elle soûtient. Dans l'ardeur que l'on a de se défendre, & de faire valoir ce que l'on dit, on repete les mêmes choses, on les dit en differentes manieres: On en fait des Descriptions, des Hypotyposes; on se sert de Comparaisons, de Similitudes; on prévient ce que l'adversaire doit objecter, & l'on y répond. Quelquefois pour marque de confiance l'on accorde tout ce qu'on demande, & l'on témoigne que l'on ne veut pas se servir de toutes les raisons que la justice de la cause pourroit fournir.

Un

Un ſoldat tient ſon ennemi en haleine ; les coups qu'il lui porte continuellement, les aſſauts qu'il lui livre de tous côtez, les differenses manieres de combatre dont il uſe contre lui, le tiennent éveillé. Un Orateur entretient l'attention de ſes Auditeurs, il les rappelle à lui lorſque leur eſprit s'en éloigne, par des Apoſtrophes, par des Interrogations qui obligent ceux à qui elles ſont faites de répondre à ce qu'on leur demande. Il les reveille, & les fait revenir de leur aſſoupiſſement par des Exclamations frequentes & reïterées.

Aprés avoir conſideré cette peinture que nous avons formée d'un ſoldat qui combat avec ſuccés ; Repreſentons aux yeux de nôtre eſprit une ſeconde image d'un homme qui ſe voit environné d'ennemis ſans ſecours. La douleur lui tire les larmes des yeux, & les ſoûpirs de la bouche. La colere le porte contre ſes ennemis: la crainte le rappelle auſſi-tôt. Il demeure immobile & plein d'irreſolution ; cependant le deſir d'éviter le peril qui le menace le preſſe, & l'échaufe : il tente enſuite toutes ſortes de voyes, il s'anime, il s'excite ; la paſſion le rend adroit, ingenieux ; elle lui fait trouver des armes, & il employe tout ce qu'il rencontre pour ſa défenſe.

Peut-on étouffer les ſentimens de douleur que l'on reſſent, & ne pas les témoigner par des exclamations, par des plaintes, par des re-

reproches, lorſque l'on apperçoit que la verité que l'on aimoit eſt combatuë & obſcurcie? Dans ces occaſions l'ardeur que l'on a de la guarantir des tenebres dont on veut l'offuſquer, fait que l'on avance preuves ſur preuves. Tantôt on les explique, tantôt aprés les avoir ſeulement propoſées on les abandonne pour répondre aux objections des adverſaires. On demeure quelque temps dans le ſilence, & dans l'irreſolution ſur le choix de ces preuves. On avance quelque choſe, auſſi-tôt on cenſure ce que l'on a avancé, comme n'étant point aſſez fort. Quand les preuves manquent, ou que celles qu'on produit ne ſont pas ſuffiſantes, on apoſtrophe toute la nature, on fait parler les pierres, on fait ſortir des tombeaux les morts, & on oblige le Ciel & la terre, à fortifier par leur témoignage la verité pour l'établiſſement de laquelle on parle avec tant d'ardeur.

II.

Suite du Paralelle que nous faiſons d'un Soldat qui combat avec un Orateur qui parle pour la défenſe de ſa cauſe.

POur achever le Paralelle que j'ay commencé d'un Soldat avec un Orateur, je conſidere ce ſoldat dans le troiſiéme état auquel il eſt reduit lorſqu'il ne diſpute plus la victoire,

ctoire, & qu'il est obligé de ceder à son ennemi. Pour lors il n'employe plus les armes qui lui ont été inutiles, les traits de son visage n'ont plus rien de menaçant, il n'oppose que des larmes, il s'abbaisse encore davantage que son ennemi ne l'a abbaissé; il se jette à ses pieds, & embrasse ses genoux. L'homme est fait pour obeïr à ceux desquels il dépend, & dont il est soûtenu, & pour commander à ses inferieurs qui reconnoissent sa puissance. Il fait l'un & l'autre avec plaisir. Deux personnes se lient fort étroitement ensemble quand l'une a besoin d'être soulagée, & qu'elle le desire, & que l'autre la peut soulager. Dieu ayant fait les hommes pour vivre ensemble, il les a formez avec ces inclinations naturelles. Une personne affligée prend naturellement toutes les postures humiliées qui la font paroître au dessous de ceux à qui elle demande du secours; & nous ne pouvons sans resister aux sentimens de la nature refuser à ceux que nous voyons humiliez le secours qu'ils nous demandent. Nous les secourons avec un plaisir secret, lequel est comme le prix qui nous paie en quelque façon du soulagement que nous leur donnons; Et c'est cette espece de recompense qui entretient un commerce entre les mal-heureux, & ceux qui les soulagent.

Dans le discours il y a des Figures qui ré-

pondent à ces postures d'affliction & d'humilité, ausquelles les Orateurs ont souvent recours. Les hommes étans libres, il dépend d'eux de se laisser persuader : Ils peuvent détourner leur veuë pour ne pas appercevoir la verité qui leur est proposée, ou dissimuler qu'ils la connoissent ; ainsi un Orateur est presque toûjours dans ce troisiéme état où nous considerons ce soldat. Lorsqu'un homme se voit contraint de ceder, & que le desir qu'il a de se conserver l'oblige à s'abaisser, & à gagner par ses prieres ceux qu'il ne peut vaincre par la force de ses raisons ; pour lors il est éloquent à persuader le malheur de l'état auquel il est reduit. Les prieres ordinairement sont pleines de descriptions de la misere de celui qui les fait. Job dit en parlant à Dieu qu'il n'est qu'une feüille dont les vents se joüent, une paille seche. *Contra folium quod vento rapitur ostendis potentiam tuam, & stipulam siccam persequeris.* Et David...

Je soûpire le jour sous les rudes atteintes
De mes longues douleurs :
Le repos de la nuit est troublé par mes plaintes
Et mon lit agité nage presqu'en mes pleurs.

En un mot, comme il y a des Figures pour menacer, pour reprocher, pour épouvanter, il y en a pour prier, pour fléchir, pour flatter.

III.

Les Figures éclairciſſent les veritez obſcures, & rendent l'eſprit attentif.

ON ne peut douter d'une verité connuë. On peut bien la combatre de bouche, mais le cœur lui eſt veritablement aſſujetti. Pour donc triompher de l'opiniâtreté ou de l'ignorance de ceux qui reſiſtent à la verité, il ſuffit d'expoſer à leurs yeux ſa lumiere, & l'approcher de ſi prés que ſa forte impreſſion les réveille, & les oblige d'être attentifs. Les Figures contribuënt merveilleuſement à lever ces deux premiers obſtacles qui empéchent qu'une verité ſoit connuë, l'obſcurité & le défaut d'attention. Elles ſervent à mettre une propoſition dans ſon jour, à la déveloper, & à l'étendre. Elles forcent un Auditeur d'être attentif, elles le réveillent, & le frapent ſi vivement, qu'elles ne lui permettent pas de dormir, & de tenir les yeux de ſon eſprit fermez aux veritez qu'on lui propoſe.

Comme je n'ay deſſein de rapporter dans la Liſte que j'ay donnée des Figures, que celles que les Rheteurs y placent ordinairement; je n'y ay pas voulu parler des Syllogiſmes, des Enthymêmes, des Dilemmes, & des autres eſpeces de raiſonnemens que l'on traite dans la Logique; cependant il eſt manifeſte

que ce ſont de veritables Figures, puiſque ce ſont des manieres de raiſonner extraordinaires qu'on n'employe jamais que dans la paſſion ou dans l'ardeur que l'on a de perſuader, ou de diſſuader ceux à qui on parle. Ces Raiſonnemens ou Figures ont une force merveilleuſe qui conſiſte en ce que joignant une propoſition claire & inconteſtable, avec une autre qui n'eſt pas ſi claire & qui eſt conteſtée, la clarté de l'une diſſipe les tenebres de l'autre: & comme ces deux propoſitions ſont étroitement liées; ſi ce raiſonnement eſt bon, on ne peut conſentir que l'une ſoit veritable; que l'on ne demeure d'accord, que l'autre l'eſt auſſi.

Un raiſonnement ſolide accable & déſarme les plus opiniâtres: les autres Figures n'ont pas à la verité tant de force, mais elles ne ſont pas inutiles. Les Repetitions, & le Synonymes éclairciſſent une verité: ſi on ne l'a pas compriſe par une premiere expreſſion, la ſeconde la fait concevoir. Les Synonymes qu'on ajoûte, ſont comme autant de ſeconds coups de pinceau, qui font paroître les traits qui ne ſont pas aſſez formez.

Quand l'ardeur que l'on a de ſe faire entendre donne un juſte ſujet de craindre qu'on ne ſe ſoit pas aſſez expliqué, on étend les choſes encore davantage. Si l'Auditeur n'a pas été attentif, on lui repete une ſeconde fois

ce.

ce qu'on lui avoit déja dit. Quelles tenebres peuvent obscurcir la verité d'une chose qu'une personne éloquente explique, dont il fait de riches descriptions, des dénombremens qui nous menent, s'il est permis de parler de la sorte, par tous les recoins, & enfoncemens d'une affaire, des Hypotyposes qui nous transportent sur les lieux, & qui par un enchantement agreable font que nous croyons voir les choses mêmes ? Les Antitheses ne sont pas de vains ornemens, les oppositions des choses contraires contribuënt à l'éclaircissement d'une verité ; les ombres relevent l'éclat des couleurs.

Nôtre esprit n'est pas également ouvert à toutes les veritez. Nous comprenons bien plus facilement les choses qui se presentent à nous tous les jours, & qui sont dans l'usage commun des hommes, que celles qui en sont éloignées, & dont nous n'entendons parler que tres-rarement. C'est pourquoi les Comparaisons, & les Similitudes que l'on tire ordinairement des choses sensibles, font entrer facilement dans l'intelligence des veritez les plus abstraites. Il n'y a rien de si relevé, & de si subtil qu'on ne puisse faire comprendre aux esprits les plus petits, pourveu qu'entre les choses qu'ils connoissent, ou qu'ils peuvent connoître, on en trouve adroitement de semblables à celles qu'on veut leur expliquer.

Nous

Nous trouvons un Exemple merveilleux de cette adresse dans un discours que fit Monsieur Paschal à un jeune Seigneur, pour le faire entrer dans la veritable connoissance de sa condition. Il luy propose cette Parabole.

Un homme est jetté par la tempête dans une Isle inconnuë, dont les habitans étoient en peine de trouver leur Roy qui s'étoit perdu ; & ayant beaucoup de ressemblance de corps & de visage avec ce Roy ; il est pris pour lui, & reconnu en cette qualité par tout ce peuple. D'abord il ne sçavoit quel parti prendre, mais il se resolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il reçût tous les respects qu'on lui voulut rendre, & il se laissa traiter de Roy.

Mais comme il ne pouvoit oublier sa condition naturelle, il songeoit, en même temps qu'il recevoit ces respects, qu'il n'étoit pas ce Roy que ce peuple cherchoit, & que ce Royaume ne lui appartenoit pas. Ainsi il avoit une double pensée ; l'une par laquelle il agissoit en Roy ; l'autre par laquelle il reconnoissoit son état veritable, & que ce n'étoit que le hazard qui l'avoit mis en la place où il étoit. Il cachoit cette derniere pensée, & découvroit l'autre. C'étoit par la premiere qu'il traitoit avec le peuple, & par la derniere qu'il traitoit avec soi-même.

Dans cette image Monsieur Paschal fait voir, & considerer à ce jeune Seigneur, que c'est

c'est le hazard de la naissance qui l'a fait grand: Que c'est l'imagination des hommes qui a attaché à la qualité de Duc une idée de grandeur, & qu'en effet il n'est pas plus grand que les autres; lui apprenant de la sorte quels sentimens il doit avoir de sa condition, & lui faisant comprendre des veritez qui eussent été au dessus de son âge, s'il ne les avoit, pour ainsi dire, fait descendre jusqu'à l'intelligence de celui qu'il vouloit instruire.

Si les hommes aimoient la verité, il suffiroit de la leur proposer d'une maniere vive & sensible pour les persuader; mais ils la haïssent; parce qu'elle ne s'accorde que rarement à leurs interests, & qu'elle n'éclate que pour faire paroître leurs crimes; ils fuyent son éclat, & ferment les yeux de crainte de l'appercevoir. Ils étoufent cet amour naturel que nous avons pour elle, & ils s'endurcissent contre les blessures salutaires que font les traits dont elle frappe la conscience: ils ferment toutes les portes des sens, afin qu'elle n'entre pas dans leur esprit, ou ils la reçoivent avec tant d'indifference qu'ils l'oublient aussi-tôt qu'ils l'ont apprise.

L'éloquence ne seroit donc pas la maîtresse des cœurs, & elle y trouveroit une forte resistance, si elle ne les attaquoit par d'autres armes que celle de la verité. Les passions sont les ressorts de l'ame: ce sont elles qui la font agir.

agir. C'eſt ou l'amour, ou la haine, ou la crainte, ou l'eſperance qui conſeillent les hommes, qui les déterminent ; ils ſuivent ce qu'ils aiment, ils s'éloignent de ce qu'ils haïſſent ; celui qui tient le reſſort d'une machine n'eſt pas tant le maître de tous les effets de cette machine, que celui-là l'eſt d'une perſonne dont il connoît les inclinations, & à qui il ſçait inſpirer la haine ou l'amour, ſelon qu'il faut le faire avancer vers un objet, ou l'en éloigner.

Or les paſſions ſont excitées par la preſence de leur objet : le bien preſent donne de l'amour, & de la joye. Lorſqu'on ne le poſſede pas encore, mais qu'on le peut poſſeder, il brûle l'ame de deſirs dont il entretient le feu par l'eſperance. Le mal qui eſt preſent cauſe de la haine ou de la triſteſſe ; s'il eſt abſent, l'ame eſt tourmentée par des craintes, & par des terreurs qui ſe changent en déſeſpoir lorſqu'on n'apperçoit point le moyen de l'éviter. Pour donc allumer ces paſſions dans le cœur de l'homme, il faut lui en preſenter les objets, & c'eſt à quoi ſervent merveilleuſement les Figures.

Nous avons vû comme les Figures impriment fortement une verité, comme elles la dévelopent, comme elles l'expliquent : Il faut les employer en la même maniere pour découvrir l'objet de la paſſion que l'on deſire inſpirer,

rer, & pour faire une vive peinture qui exprime tous les traits de cet objet. Si on parle contre un scelerat qui merite la haine de tous les Juges, on ne doit point épargner les paroles, ni éviter les repetitions, & les synonymes pour frapper vivement les esprits de l'image de ses crimes. Les Antitheses sont necessaires qui feront concevoir l'énormité de sa vie par l'opposition de l'innocence de ceux qu'il aura persecutez. On peut le comparer aux scelerats qui l'ont precedé, & faire voir que sa cruauté est plus grande que celle des tigres & des lions. C'est dans la description de cette cruauté, & des autres mauvaises qualitez de ce scelerat que triomphe l'éloquence. Ce sont particulierement les Hypotiposes, ou vives descriptions qui produisent l'effet que l'on attend de son discours, qui font élever dans l'ame les flots de la passion dont on se sert pour faire aller les Juges où l'on veut les mener. Les exclamations frequentes témoignent la douleur que cause la vuë de ces crimes si énormes, & font ressentir aux autres les mêmes sentimens de douleur & d'aversion. Par les Apostrophes, par les Prosopopées on fait qu'il semble que toute la nature demande avec nous la condemnation de ce criminel.

IV. Re-

IV.

Reflexions sur le bon usage des Figures.

Les Figures étans comme nous avons vû les caracteres des passions, quand ces passions sont dereglées, les Figures ne servent qu'à peindre leurs dereglemens. Elles sont les instrumens dont on se sert pour ébranler l'ame de ceux à qui on parle. Si ces instrumens sont maniez par un esprit animé de quelque passion injuste, ces Figures sont dans sa bouche, ce qu'est une épée dans la main d'un furieux. Il ne faut pas s'imaginer qu'il soit permis de noircir par de fausses accusations ceux contre qui on parle, & que pour parler éloquemment il soit necessaire d'employer contre eux les mêmes Figures dont on se serviroit pour porter des Juges à condamner le plus criminel, & le plus abominable de tous les hommes. Les Declamateurs à qui ce défaut est ordinaire ne trompent jamais deux fois : On s'accoûtume à entendre leurs exclamations, & il leur arrive la même chose qu'à ceux qui ont coûtume de feindre qu'ils sont malades : Quand ils le sont effectivement, on ne les croit pas.

Quare peregrinum, vicinia rauca reclamat.

Ce défaut dans les uns est une marque de malice, & dans les autres de legereté & d'extravagance. Lorsqu'on prend plaisir à combatre

batre la verité, que l'on ne desire pas éclairer l'esprit de ses Auditeurs, mais le troubler par les nuages de quelque injuste passion qui leur dérobe la vûë de la verité, on peut appeller les Figures dont on se sert, des Figures malicieuses. On ne doit pas toûjours accuser les Declamateurs de cette malice: souvent ils ne prenent pas garde aux impressions que peuvent faire leurs Figures, leur dessein n'est pas de persuader, mais seulement de paroître éloquens. Pour cela ils s'échaufent, & ils emploient toutes les plus fortes Figures de la Rhetorique, quoiqu'ils n'ayent point d'ennemis à combatre; semblables à un phrenetique, qui se sert de son épée pour combatre un ennemi phantastique, que son imagination troublée lui fait voir en l'air. Ces Declamateurs entrent dans des Enthousiasmes, qui leur font perdre l'usage de la raison, & voir les choses tout d'une autre maniere qu'elles ne sont.

Et solem geminum & duplices se ostendere Thebas.

Ce défaut est le caractere d'un enfant qui se fâche sans sujet: neanmoins les Ecrivains les plus élevez y tombent, parce qu'on ne croiroit pas pouvoir passer pour éloquent, si on ne faisoit des figures. Il faut pour cela parler avec chaleur sur toutes les matieres, se corrompre l'esprit, & appercevoir toutes les cho-

choses autres qu'elles ne sont. Il faut faire des reflexions sur tout ce qui se presente, & ne parler que par sentences. Mais ce qui est de plus ridicule, c'est que dans toutes ces Figures, ces mauvais Orateurs ne tâchent qu'à plaire sans se mettre en peine de combatre, & de terrasser leur ennemi par la force de leurs paroles. On peut dire qu'en cela ils sont semblables à un insensé, qui dans un combat ne se soucieroit pas de frapper son adversaire, & d'en être frappé, pourvû qu'il attirât sur lui les yeux de ses spectateurs, qu'il combatît avec grace, avec un air galand & agreable.

Fur es, ait Pedio : Pedius, quid ? crimina rasis
Librat in Antithetis, doctas posuisse Figuras
Laudatur....

Ils affectent de mesurer toutes leurs paroles, de leur donner une cadence juste qui flatte les oreilles. Ils proportionent toutes leurs expressions : En un mot ils figurent leur discours, mais de ces figures qui sont au regard des Figures fortes & persuasives, ce que sont les postures que l'on fait dans un ballet, au regard de celles qui se font dans un combat.

L'étude & l'art qui paroissent dans un discours peigné, ne sont pas le caractere d'un esprit qui est vivement touché des choses dont il parle ; mais plûtôt d'un homme qui est dégagé de toute affaire & qui se jouë. Aussi on appelle ces Figures mesurées qui ont une cadence

dence agreable aux oreilles des Figures de theatres, *Theatrales figuræ.* Ce sont des armes pour la montre, qui ne sont pas d'assez bonne trempe pour le combat. Les Figures propres pour persuader ne doivent point être recherchées : c'est la chaleur dont on est animé pour la défense de la verité qui les produit, & qui les trace elle-même dans le discours, de telle sorte que l'éloquence n'est que l'effet de ce zele. C'est ce que dit saint Augustin du stile éloquent de saint Paul : *Quid sic indignatur Apostolus in epistolis suis, sic corripit, sic exprobrat, sic increpat, sic minatur ? quid est quod animi sui affectum tam crebrâ & tam asperâ vocis mutatione testetur ? Nullus dixerit more Sophistarum pueriliter & consultò figurasse orationem suam. Tamen multis figuris distincta est. Quapropter sicut Apostolum præcepta eloquentiæ non secutum esse dicemus ; ita quod ejus sapientiam secuta sit eloquentia non denegamus.*

Mais ce n'est pas seulement dans les grandes occasions que les Figures doivent être employées : Les passions ont plusieurs degrez. Toutes les coleres ne sont pas également grandes : toutes les Figures n'ont pas aussi la méme force. Il y a des Antitheses pour les grands mouvemens, il y en a pour de legeres émotions ; c'est pourquoi on ne doit pas condamner toutes sortes de Figures dans un discours

cours qui est fait sur une matiere qui semble ne donner aucune occasion d'émotions justes & raisonnables. L'ardeur que l'on a de se bien exprimer, & de faire concevoir les choses que l'on enseigne, a ses Figures comme les autres passions. Dans la conversation la plus douce, quoiqu'on ne trouve aucune resistance dans l'esprit de ceux avec qui l'on s'entretient, cela n'empêche pas que pour une plus grande explication, on ne repete quelquefois les mêmes mots, qu'on ne se serve de differentes expressions pour dire la même chose. Il est permis d'en faire des Descriptions exactes, de chercher des Comparaisons, & des Images de ce que l'on dit dans les choses naturelles & sensibles: on peut demander le sentiment de ceux qui écoutent, les interroger pour les rendre plus appliquez & pour retenir leurs esprits dans l'attention necessaire, faire des reflexions sur ce que l'on a dit; ainsi la conversation, comme nous avons dit, a ses Figures aussi bien que les Harangues, & les Declamations.

Le stile de ces Orateurs qui font un mauvais usage des Figures, est appellé froid; parce que quelques efforts qu'ils fassent pour animer leurs Auditeurs, on les écoute avec froideur, laquelle est d'autant plus sensible, que l'on n'est agité d'aucune de ces émotions qu'ils avoient voulu exciter.

L I-

LIVRE TROISIE'ME.

DE L'ART DE PARLER.

CHAPITRE PREMIER.

I.

Des Sons, & des Lettres dont les mots sont composez.

LES regles que nous avons données jusques à present de l'Art de Parler, ne regardent que la maniere d'exprimer ses pensées, qui sont l'ame du discours: les Lettres qui composent les mots par leur assemblage en sont le corps, comme nous l'avons remarqué: Nous devons travailler à former ce corps; c'est à dire à arranger les mots, de sorte que la prononciation en soit facile, & agreable en même temps. Pour traiter cette matiere avec une entiere exactitude, il faudroit s'appliquer à considerer les mouvemens particuliers des organes de la Voix pour déterminer comme se forme chaque Son qui fait une Lettre; mais ou-

tre que cette exactitude seroit ennuyeuse ; chacun peut apprendre ces choses sans le secours d'un maître, en faisant un peu d'attention à ce que font les organes dont il se sert pour parler. Je n'expliqueray donc ces choses que d'une maniere generale.

On sçait déja comment se fait la voix. L'air qui sort des poûmons excite un Son en passant avec contrainte par le Larynx, ou l'ouverture du canal de la trachée-artere qui répond au gozier. Cette ouverture se fait plus grande ou plus petite par le moyen des muscles qui l'environnent, selon qu'il est besoin de grossir la voix ou de la diminuer. Ce Son est reçû du gozier dans la bouche, où il est modifié en differentes manieres par les differentes dispositions du lieu qui le reçoit, & par le mouvement de la langue qui le pousse contre les parties de la bouche. Chaque Son a été marqué par une lettre. Les lettres composent les mots ; de telle sorte que l'on pourroit faire parler une machine, si ayant remarqué la disposition particuliere des organes de la Voix, qui est necessaire pour former chaque lettre, on faisoit autant de canaux qu'il y a de lettres, & que l'on leur donnast ces dispositions. On pourroit même faire parler un muet, en representant à ses yeux la disposition que prennent les organes de la Voix pour faire sonner chaque lettre, dont on luy feroit voir

voir dans le même temps les caracteres, & en reïterant souvent la prononciation; afin qu'il pût remarquer les mouvemens de la langue, l'ouverture de la bouche, comment les dents coupent les Sons, comment les lévres battent l'une contre l'autre; pour faire ensuite ce qu'il verroit faire. Ordinairement les muets ne sont muets, que parce qu'ils n'entendent pas; ainsi ils ne peuvent pas apprendre à prononcer le Son de chaque lettre, autrement que par cet artifice, qui leur fait voir en quelque maniere, ce qu'ils ne peuvent entendre. Monsieur de Monconys rapporte dans son voyage d'Angleterre qu'un excellent Mathematicien d'Oxfort, fit lire en sa presence un muet, & que c'étoit le second qu'il avoit fait parler par cette addresse: Il est vray qu'il ne faisoit qu'appeller les lettres, & qu'il ne pouvoit lier leurs Sons.

Les lettres sont distinguées en Voyelles, & en Consones: Quelques-uns remarquent que le Son des voyelles se fait par le seul mouvement de la racine de la langue: D'autres pretendent que ce Son est formé par les differentes ouvertures de la bouche. Ces voyelles sont A, E, I, O, U. En les prononçant on peut s'arrester quelque temps à les faire sonner, afin qu'elles soient entenduës; selon la mesure, ou quantité de ce temps elles sont appellées ou longues, ou breves, ou tres-longues, ou

tres-breves, & reçoivent differens noms. Comme il dépend de celui qui parle de s'arrêter plus ou moins de temps sur les voyelles, & ainsi de mettre entre elles de la difference, cela fait que leur nombre n'est pas le même dans toutes les langues. Les Hebreux en comptent jusques à treze: les Grecs en ont sept; les François prononcent les voyelles dans des temps égaux: ainsi dans nôtre langue elles ne reçoivent point cette difference que les differentes mesures du temps peuvent mettre entre-elles: mais nous les distinguons d'une autre maniere. Lorsqu'on ouvre la bouche davantage, le Son en est plus fort & plus clair; quand on l'ouvre moins, le Son est plus foible & moins clair: ces differens degrez de force causent cette difference qui est entre un E ouvert, & un E fermé; entre un I, & un V. Lorsqu'on lie les Sons de deux voyelles, & qu'il s'en fait un troisiéme: ce Son est ce qu'on appelle une diphtongue, c'est à dire une lettre qui a deux sons.

Les lettres consones ne peuvent se prononcer sans faire entendre le Son d'une voyelle, ce qui leur fait donner le nom de consone. Ces lettres se forment par le mouvement de la langue qui pousse la Voix contre le gozier; qui la porte contre le palais. Selon que la langue en se repliant arrête cet air qui forme la voix, ou qu'elle le laisse couler en s'étendant, qu'el-

le

le frappe les dents, & que les lévres battent l'une contre l'autre, l'on entend ſonner differentes conſones ; d'où vient que dans les Grammaires Hebraïques on diſtingue les conſones en lettres des lévres, des dents, du palais, du gozier. Voilà les ſimples conſones qui ſont douze en nombre, comme je le penſe, B, C, D, F, G, L, M, N, P, R, S. T. On pourroit neanmoins ajoûter à ces Sons I, & V, lorſqu'on prononce ces deux lettres, comme des conſones.

Ce qui fait que dans les Alphabets des langues, on trouve un plus grand nombre de conſones, c'eſt premierement parce que certains peuples allient le Son de differentes conſones, de telle ſorte que l'on n'entend que le Son d'une ſeule, que l'on nomme double pour cette raiſon, comme Z, & X. La lettre Z, vaut un D, avec S. La lettre X, vaut C, avec S. Cet alliage augmente les Alphabets d'un tres-grand nombre de differentes conſones. Toutes les langues n'ont pas un nombre égal de ces lettres doubles : dans ces lettres l'on ne prononce que foiblement une des conſones, ce qui fait que le Son de l'une & de l'autre ſe confond dans un ſeul ſon.

En ſecond lieu, lorſque l'on prononce les conſones avec aſpiration, on change leur Son, & ce changement forme des lettres toutes differentes : Or l'aſpiration ſe fait quand on

pousse la voix contre le gozier avec quelque force. Nous marquons en François cette aspiration avec un H. Cette aspiration jointe avec les lettres fait celles qu'on nomme aspirées. L'aspiration jointe avec le Π des Grecs, fait leur Φ, qui est nôtre *ph*; jointe avec leur K, elle fait leur Χ, qui est nôtre *ch*. Cette remarque fait comprendre pourquoi en certaines langues une lettre a tant de differentes especes, si l'on peut parler de la sorte: pourquoi, par exemple, les Hebreux ont quatre sortes de S: l'aspiration peut se faire avec differens degrez: partant pour marquer par des caracteres particuliers les differences de la prononciation, il faut employer autant de caracteres differens.

Lorsque la voix monte jusques au nez, elle reçoit quelque difference: ainsi s'il étoit question de trouver toutes les lettres que l'on pourroit imaginer, comme il y a des lettres du gozier, il faudroit établir des lettres du nez. L'usage exerce son empire sur les lettres, aussibien que sur tout le corps du discours dont les lettres sont les membres: il dépendoit des hommes de choisir entre les Sons de la voix qui peuvent être infinis en nombre, ceux qui leur plaisoient davantage, & qui leur paroissoient plus commodes; c'est pourquoi il y a des lettres qui sont en usage dans une langue, dont les autres langues ne se servent point.

Il

Il y a des peuples qui expriment par une ſeule lettre pluſieurs Sons. Les autres aucontraire, marquent un même Son par de differentes marques, & ont pluſieurs lettres, dont ils ſe pourroient paſſer, comme chez les Latins le K, & le Q, ainſi que le remarque Marius Victorinus, qui a traité de cette matiere à fond. C'eſt ce qui met tant de difference entre les Alphabets des langues, ſoit mortes, ſoit vivantes. Il n'eſt pas neceſſaire que je remarque que les tons de la voix, & les diverſes inflexions avec leſquelles on peut prononcer les mêmes lettres, peuvent changer leur prononciation ; qu'il y a des lettres dont le Son n'eſt point diſtinct, ſi on n'a le ſoin de les joindre à celles avec qui elles ont de la ſympathie : Je paſſe vîte par deſſus toutes ces choſes, que l'on regarde communément comme des minuties. Cependant ces connoiſſances, quoique leur objet ſoit petit, ſont en quelque façon neceſſaires : l'ordre m'a obligé de rapporter ce que j'en ay dit.

II.

Ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots.

C'Eſt un effet de la Sageſſe de Dieu qui avoit creé l'homme pour être heureux, que tout ce qui eſt utile à ſa conſervation, lui eſt agreable. Le plaiſir qui eſt attaché à tou-

tes les actions qui peuvent lui conserver la vie, fait qu'il s'y porte volontairement. Nous n'avons pas de peine à manger, le goût que nous trouvons dans les viandes nous faisant trouver la necessité de manger agreable. Et ce qui autorise cette remarque, que Dieu a joint l'utilité avec le plaisir ; c'est que toutes les viandes qui servent d'alimens ont du goût : les autres choses qui ne peuvent être changées en nôtre substance, sont insipides.

Cet assaisonnement de l'utile avec le délectable se rencontre dans l'usage de la parole : il y a une sympathie merveilleuse entre la voix de ceux qui parlent, & les oreilles de ceux qui entendent. Les mots qui se prononcent avec peine, choquent ceux qui les écoutent : les organes de l'oüye sont disposées de telle sorte, qu'ils sont blessez par un discours dont la prononciation blesse les organes de la voix. Le discours ne peut être agreable à celui qui écoute, s'il n'est facile à celui qui le prononce, & il ne se peut prononcer facilement sans qu'il soit écouté avec plaisir.

On mange plus volontiers des viandes délicates qui conservent la santé, & qui sont agreables au goût : On prête aussi plus facilement les oreilles à un discours dont la douceur diminuë le travail de l'attention. Il en est des sciences comme des viandes : il faut tâcher de rendre agreable ce qui est utile. *Quoniam non-*

nul-

nullam inter se habent similitudinem vescentes atque discentes, propter fastidia plurimorum, etiam ipsa sine quibus vivi non potest alimenta condienda sunt. Le plaisir attire aprés lui tous les hommes, c'est lui qui est le principe de tous leurs mouvemens, qui les fait agir : la prudence demande qu'on se serve de ce penchant pour les conduire où on les veut faire aller ; qu'on gagne les oreilles qui sont comme les portieres de l'esprit ; afin que nos paroles reçoivent un favorable accueil. Outre que le plaisir que nous donnons en parlant est precedé de nôtre propre utilité ; puisque le soulagement de celui qui parle fait le contentement de celui qui écoute. Tâchons donc premierement de découvrir ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots : quelles fautes on y peut commettre : ce qui rend la prononciation difficile. Le premier pas qu'on doit faire pour arriver à la Sagesse, est de s'éloigner du vice : *Sapientia prima stultitiâ caruisse.* Outre cela dans ce qui regarde les sens, tout ce qui ne choque pas est agreable : * *Id omne delectat quod non offendit.*

Entre les lettres, les unes se prononcent avec plus de facilité, les autres avec peine : celles dont la prononciation est facile, ont un Son agreable : celles qui se prononcent avec diffi-

* *S. August.*

difficulté écorchent les oreilles. Les consones se prononcent avec plus de difficulté que les voyelles ; aussi leur Son est moins doux, & moins coulant. Il est bon de temperer la rudesse des unes par la douceur des autres, plaçant des voyelles entre les consones, afin qu'elles ne se trouvent pas plusieurs ensemble. La rudesse du concours des consones est sensible dans les langues du Nort: l'Alemand, l'Anglois sont insupportables à ceux qui n'ont point encore endurci leurs oreilles à la rudesse de ces langues.

La coûtume fait qu'on ne s'apperçoit pas de ce que les mots ont de rude : neanmoins on remarque que selon les differens dégrez d'inclination que les peuples ont eu pour la délicatesse, ils ont composé leurs mots de lettres ou plus ou moins douces, ils ont eu moins d'égard à suivre la raison qu'à flater les oreilles ; c'est pour cette douceur de la prononciation que les Latins ont dit *aufero* pour *abfero*, *colloco* pour *cumloco*, comme l'analogie les obligeoit de parler. On a obtenu de l'analogie qu'elle relachât de ses droits en faveur de la douceur de la prononciation : *Impetratum est à consuetudine ut suavitatis causa peccare liceret.*

Lorsque les consones sont aspirées, ou qu'elles se prononcent d'une maniere toute contraire, on doit particulierement en éviter

ter le concours. Il y a des consones qui se prononcent la bouche fermée, comme est le P. Il faut pour prononcer les autres ouvrir la bouche : le C, est de ce nombre. Ces consones ne peuvent marcher de compagnie ; elles ne s'accordent pas, & on ne peut les prononcer immediatement les unes aprés les autres sans quelque difficulté ; parce qu'on est obligé de disposer presqu'en même temps les organes de la prononciation en plusieurs façons differentes.

Le second vice dans lequel tombent ceux qui arrangent leur discours avec negligence, est le concours de deux ou de plusieurs voyelles. Le concours des voyelles est desagreable pour une raison toute contraire à celle que nous avons donnée de la rudesse du concours des consones : les consones se prononcent avec peine, les voyelles avec facilité ; mais cette grande facilité qui est accompagnée d'une grande vîtesse, fait que l'on ne distingue pas assez nettement leur Son, & que l'une de ces voyelles ne s'entend pas ; ainsi il se fait un vuide dans la prononciation, & une confusion qui est desagreable. En prononçant plusieurs voyelles de suite, il arrive presque la même chose que lorsque l'on marche sur du marbre poli, la trop grande facilité donne de la peine, on glisse, & il est difficile de se retenir. En prononçant ces deux mots, *hardi*

Ecuyer, ni intersistat, & laboret animus, si l'on ne fait quelque effort pour s'arrêter un temps considerable sur la derniere lettre du premier mot *hardi*, le Son de cette voyelle I, se confond avec la voyelle E, par où commence le mot suivant, *Ecuyer*, ce qui empêche que les oreilles ne soient satisfaites, ne pouvant distinguer assez clairement ces deux differens Sons.

Pour empêcher ce concours, ou l'on retranche une des voyelles qui se trouvent ensemble; ou bien l'on insere une consone pour remplir le vuide qui se feroit sans cet artifice; c'est pour cette raison que nous disons en nôtre langue, *qu'il fit* pour *que il fit*: *a-t-il fait* pour *a il fait*: *fera-t-il* pour *fera il*. Quand l'une des deux voyelles a un Son assez fort pour se faire distinguer, cet artifice est inutile. Ce soin d'arranger ses mots doit être sans inquietude: on ne doit pas considerer comme des fautes considerables les manquemens qui se font dans cette partie de l'Art de Parler: *Non id ut crimen ingens expavescendum est, ac nescio an negligentia in hoc, an sollicitudo sit pejor.* Je ne sçay ce que l'on doit éviter davantage de l'inquietude, ou de la negligence. La negligence a cet avantage qu'elle fait juger qu'on s'applique plus aux choses qu'aux paroles: *Indicium est hominis de re magis quàm de verbis laborantis.*

III. En

III.

En parlant la Voix se repose de temps en temps : On peut commettre trois fautes en plaçant mal les repos de la Voix.

LA neceſſité de reprendre haleine oblige d'interrompre le cours de la prononciation, & le deſir de s'expliquer diſtinctement fait qu'on choiſit pour les repos de la voix la fin de chaque ſens; pour diſtinguer par ces intervalles les differentes choſes dont on parle. L'on peut commettre deux fautes en diſtribuant mal ces intervalles. Si les expreſſions de chaque ſens ſont trop courtes, & par conſequent que la prononciation ſoit ſouvent interrompuë; cette interruption diminuant la force de la voix, & la faiſant tomber; l'eſprit du Lecteur, qu'on devoit tenir en haleine ſe relâche, l'ardeur qu'il a ſe refroidit: il n'y a rien qui faſſe plus rallentir le feu d'une action que de la diſcontinuer, & de la faire à trop de repriſes. Le travail rend l'ame vigoureuſe, attentive; l'oiſiveté la plonge dans le ſommeil, & dans l'aſſoupiſſement : * *Fit attentior ex difficultate.*

Lorſque les ſens ne ſont point trop coupez, & qu'il faut que l'eſprit du Lecteur attende quelque temps pour concevoir; ce re-

* *S. Auguſt.*

tardement le tient en haleine: ce qui fait qu'étant plus attentif, il conçoit mieux le ſens du diſcours. Nous avons dit dans le premier Livre, que les Latins rejettoient pour ce ſujet à la fin de la ſentence quelque mot, duquel dépend l'intelligence des premiers termes. Mais ſans cette tranſpoſition, & ce renverſement de l'ordre naturel, il ſuffit pour empêcher que la prononciation ne ſoit ſouvent interrompuë, de choiſir des expreſſions un peu étenduës, qui contiennent un aſſez grand nombre de mots: ou bien il faut que les choſes qu'on exprime ſoient liées ſi étroitement, que les premieres excitent le deſir d'entendre les dernieres, & que la voix ſe repoſe aprés chaque ſens de telle ſorte, que l'on connoiſſe qu'elle doit aller plus loin.

Lorſqu'une penſée eſt exprimée par un trop grand nombre de paroles, on tombe dans un autre excez. Ordinairement on continuë l'action qu'on a commencée; ainſi la voix ne ſe repoſant qu'à la fin du ſens dont elle a commencé de prononcer l'expreſſion, ſi ce ſens comprend beaucoup de choſes, cette longue ſuite de paroles auſquelles il eſt enchaîné, échaufe les poûmons, & épuiſe les eſprits: La prononciation en eſt incommode,& à ceux qui parlent, & à ceux qui écoutent.

Une des plus grandes difficultez de l'éloquence, eſt de ſçavoir tenir un milieu, & de

s'é-

s'éloigner de ces deux défauts. Ceux qui parlent ſans art, & qui n'ont qu'un foible genie, tombent ordinairement dans le premier défaut ; à peine peuvent-ils dire quatre mots qui ſoient liez : chaque ſens finit auſſi-tôt qu'il commence. L'on n'entend que, *car*, *enfin*, *aprés cela*, *ce dit-il*, & autres ſemblables expreſſions dont ils ſe ſervent pour coudre leurs paroles détachées. Il n'y a point de défaut dans le langage, ſi mépriſable & ſi inſupportable que celui-là. Ceux qui veulent s'élever paſſent dans une autre extrémité. Les premiers marchent comme des boiteux ; ceux-cy ne vont que par bonds & par ſaults ; de crainte de s'abaiſſer, ils montent toûjours : ils n'employent que de grands mots, *ſeſquipedalia verba :* Ils ne ſe ſervent que de longues phraſes capables de mettre hors d'haleine les plus forts.

Il eſt facile d'abreger, ou d'alonger le corps d'une ſentence : on peut lier deux ou pluſieurs ſens, n'en faire qu'un, & ainſi ſoûtenir le diſcours par une longue ſuite de mots qui ne faſſe qu'un ſeul ſens : il n'eſt pas beſoin pour cela d'avoir recours à des phraſes creuſes & vuides, & d'enfler ſon diſcours de paroles vaines : aucontraire ſi une ſentence contient trop de choſes qui demandent un trop grand nombre de paroles, il eſt facile de couper les ſens de cette ſentence, les ſeparer, & les

les signifier par des expressions détachées qui soient par conséquent plus courtes que celle qui exprimoit tout le corps de cette sentence.

On peut encore commettre une troisiéme faute contre la juste distribution des repos de la voix. En commençant une sentence on éleve la voix insensiblement, ce que les Grecs appellent τάσις. & à la fin du sens, on la rabaisse, les Grecs appellent ce rabaissement θέσις: les oreilles jugent de la longueur d'une phrase par l'élevement de la voix, un grand élevement de voix leur fait attendre plusieurs paroles; si ces paroles attenduës ne suivent pas, ce manquement qui les trompe leur fait de la peine aussi bien qu'à celui qui parle. Il est difficile de s'arrêter au milieu d'une course: quand la nuit on est arrivé au plus haut degré d'un escalier sans s'en appercevoir, & que l'on croit pouvoir monter encore; le premier pas qu'on fait aprés on chancele, & on ressent la même peine, que si le plancher sur lequel on est, se déroboit de dessous les pieds. Toutes les particules expletives comme sont nôtre *pas*, nôtre *point*, & les autres ont été trouvées pour tenir la place des mots que l'oreille attendoit. Les Grecs ont un tres-grand nombre de ces particules, qui n'ont point d'autres usages que d'alonger le discours, & d'empêcher qu'il ne tombe trop tôt. Si les oreil-

oreilles sont choquées d'un discours qui va trop loin, tous les mots qu'elles n'attendoient pas sont importuns. **Aures quid plenum, quid inane sit judicant ; & nos admonent complere verbis quæ proposuerimus, ut nihil desiderent, nihil amplius expectent. Cùm vox ad sententiam expromendam attollitur, remissa donec concludatur arrectæ sunt, quo perfecto completoque ambitu gaudent : & curta sentiunt, nec amant redundantia. Idcirco ne mutilæ sint & quasi decurtatæ sententiæ, hoc est non ante tempus cadant cavendum, ne quasi promissis aures fraudentur, aut productioribus aut immoderatiùs excurrentibus lædantur.*

IV.

La repetition trop frequente des mêmes sons, des mêmes lettres, & des mêmes mots, est ennuyeuse. Moyen de rendre la prononciation du discours égale.

ENtre les défauts de l'arrangement des mots, on compte la Similitude ; c'est à dire une Repetition trop frequente d'une même lettre d'une même terminaison, d'un même son, & d'une même cadence. La diversité plaît ; les meilleures choses ennuyent lorsqu'elles sont trop communes. Ce défaut est d'au-

* *Ciceron.*

d'autant plus considerable qu'il se corrige facilement; il ne faut que repasser les yeux par dessus son ouvrage, changer les mots, les syllabes, les terminaisons qui reviennent trop souvent. On peut exprimer les mêmes choses en cent manieres; l'usage fournissant des expressions differentes pour exprimer une même pensée.

On évite la pluspart des défauts dont nous avons parlé, pour rendre le discours égal & coulant: On marche avec peine par un chemin raboteux; on ne peut manier un corps plein d'inegalité sans souffrir quelque douleur: une prononciation est incommode & importune, lorsque sans aucune proportion, il faut tantôt élever la voix, tantôt la rabaisser, allant d'une extrémité à l'autre. Les mots, les syllabes qui entrent dans la composition du discours, ont des sons differens; le Son des uns est clair, le Son des autres est obscur: les uns remplissent la bouche, les autres se prononcent avec un ton foible. Tous ne demandent pas une même disposition des organes de la voix, cette difference fait l'inégalité de la prononciation. Pour soûtenir le discours & le rendre égal, il faut relever la cadence d'un mot trop foible par celle de celui qui aura une forte prononciation, temperer la trop grande force des uns par la douceur des autres, faire que la prononciation des mots precedens dispose la voix pour prononcer les suivans,

& que

& que dans les ſuivans la voix ſe rabaiſſe par degrez.

Je pourrois donner quelques autres preceptes, mais ce que j'ay dit ſuffit pour faire faire reflexion à ceux qui veulent écrire avec ſoin ſur ce qu'il eſt neceſſaire de conſiderer dans l'arrangement des mots. La principale utilité, & preſque la ſeule qu'on retire des preceptes, c'eſt qu'ils nous font prendre garde à de certaines choſes, auſquelles on ne penſe pas. Pour vous perſuader encore davantage de l'utilité des conſiderations que nous venons de faire ſur l'arrangement des mots, remarquez, je vous prie, que les anomalies ou irregularitez qui ſe ſont gliſſées dans les langues, y ſont ſouffertes pour éviter les défauts que nous venons de cenſurer. Pourquoy dans l'Hebreu cette multitude de points qui tiennent lieu de voyelles dans cette langue? Pourquoy cette difference de points longs, de points tres-brefs, qui ſe changent ſelon les differentes inflexions des verbes, & la diſpoſition des notes qui marquent les élevations, les rabaiſſemens, & les repos de la voix? Pourquoy enfin un *Scheva*, qui eſt un point qui tantôt ſe prononce, & tantôt ne ſe prononce point? ſi ce n'eſt pour égaler la prononciation, la fortifier par des points longs, quand il en eſt beſoin, & diminuer ſa force par la brieveté des points dont on ſe

ſert

ſert, quand l'égalité de la prononciation la demande.

La délicateſſe des Grecs eſt connuë de tout le monde. Je ne veux pas ici perdre le temps à vous faire voir comment pour éviter le concours trop rude de deux conſones aſpirées, ils changent la premiere dans une tenuë qui lui répond, diſant par exemple πέφαγκα pour φέφαγκα : comment pour remplir ce vuide qui ſe rencontre entre deux voyelles, de deux mots ils n'en font qu'un ; par exemple de καὶ ἐγὼ faiſans κἀγὼ ; ou ils inſerent une conſone δέδωκεν αὐτῷ pour δέδωκε αὐτῷ. comme ils ne ſe ſervent point de cet artifice lorſque l'une de ces voyelles eſt longue, & qu'elle a un ſon aſſez fort pour ſe faire diſtinguer comme dans τιμὴ αὐτοῦ. Vous ſçavez que pour fortifier la prononciation, lorſque le mot ſuivant commence par une voyelle aſpirée, ils changent les tenuës en aſpirées dans la fin du mot qui precede comme dans cet exemple νύχθ' ὅλην pour νύκτ' ὅλην, cet ὅλην ayant un eſprit rude, il demande une forte prononciation, qu'il ſeroit difficile de faire aprés avoir prononcé les tenuës κ & τ dont le ſon eſt foible. Les Grammairiens remarquent que les Grecs diſent δέδοικα au preterit du medion pour δέδοιδα, afin d'éviter la triple repetition de la même conſone, δ.

Chacun peut faire les mêmes reflexions ſur

sur la langue Latine, & generalement sur toutes les langues qui lui sont connuës. Cette grande multitude des termes de chaque langue qui sont si diversifiées dans leurs terminaisons, & dans le nombre de leurs syllabes : cette abondance d'expressions dont les unes sont courtes, les autres longues, n'ont été inventées que pour égaler le discours, & donner le moien de choisir dans cette varieté les paroles, & les phrases les plus commodes, rejettant celles qui ne pourroient pas s'allier avec les autres, *in compositione rixantes*, & mettant en leur place celles qui sont plus accommodantes.

CHAPITRE II.

I.

Les mots sont des Sons. Conditions necessaires aux sons pour être agreables. Premiere condition, un son violent est desagreable, un son moderé plaît.

NOus avons vû dans le Chapitre precedent ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots pour ne pas choquer les oreilles, voyons dans celui-ci ce qu'il faut faire, afin que les sons qui composent les mots soient agreables. Tout sentiment lors qu'il est moderé cause quelque plaisir : les viandes qui

qui remuënt doucement les nerfs de la langue font ressentir à l'ame le plaisir de la douceur : celles qui la coupent, & qui l'agitent avec violence sont aigres, piquantes, & ameres. L'ardeur du feu cause de la douleur, la rigueur du froid est insupportable ; une chaleur moderée est utile à la santé, la fraîcheur est agreable. Dieu a voulu pour rendre à l'esprit de l'homme la prison du corps agreable, & la lui faire aimer, que tout ce qui arrive au corps, & qui n'en trouble point la bonne disposition luy donnât du contentement. On prend plaisir à voir, à sentir, à toucher, à goûter : il n'y a point de sens dont la privation ne soit fâcheuse : le sentiment d'un son doit donc être agreable, & plaire aux oreilles, lorsque ce son les frappe avec moderation. Les sons doux sont ceux qui frappent avec cette moderation les organes de l'ouïe, ceux qui les blessent sont rudes & desagreables.

II.

Seconde condition. Un son doit estre distinct, par consequent assez fort pour être entendu.

MAis aussi un son doit avoir assez de force pour se faire entendre : les viandes qui sont insipides sont plus capables de faire perdre l'appetit que de l'exciter. L'on est obligé

gé de les assaisonner, & d'en relever le goût avec du sel, & du vinaigre. Il en est des sensations, comme des connoissances qui ne dépendent point du corps : une connoissance imparfaite ne fait que mortifier la curiosité, elle fait connoître seulement qu'on ignore quelque chose, on ressent une espece de chagrin quand on apperçoit obscurément un objet : la vuë d'une campagne que le Soleil éclaire, est agreable. Tout ce qu'on apperçoit avec clarté, soit par les sens, soit par l'esprit, donne du plaisir. Voilà donc deux conditions necessaires aux sons, afin qu'ils puissent être agreables. La premiere qu'ils ne soient pas si violens, qu'ils blessent les oreilles ; la seconde, qu'ils soient clairement, & distinctement entendus.

III.

L'égalité des Sons contribuë à les rendre distincts ; c'est la troisiéme condition.

CE n'est pas toûjours le manque de force qui rend les sens confus, mais leur inégalité. Les sons inégaux qui frappent les organes fortement & foiblement, avec vîtesse & avec lenteur, sans aucune proportion, troublent l'ame, comme la diversité des affaires trouble un homme, qui ne peut pas s'appli-

quer

quer à toutes en même temps; la vüe d'une multitude de differens objets diſpoſez ſans ordre eſt confuſe. Voyez dans un cabinet enrichi de bijoux, orné de Tableaux; de Bronzes, d'Eſtampes, de Medailles, de Coquilles, la vüe de toutes ces richeſſes n'eſt point agreable, ſi elles ne ſont diſpoſées avec ordre. Pourquoi eſt-ce que les arbres plantez en échiquier plaiſent davantage que lorſqu'ils ſe trouvent rangez ſans art, comme la nature les a fait naître? Pourquoi une armée rangée en bataille plaît-elle à la vüe en même temps qu'elle l'épouvente? On peut aſſigner pluſieurs cauſes de ce plaiſir, pour moy je croy que la principale eſt l'égalité, & l'ordre qui rendent une ſenſation plus diſtincte: cette clarté avec laquelle l'ame apperçoit les choſes entre leſquelles il y a de l'égalité & de l'ordre, lui donne une ſecrete ſatisfaction, elle joüit pleinement de ce qu'elle deſire. S'il n'y a quelque ordre entre les impreſſions des ſons, elles ne peuvent être diſtinguées par l'ame: dans une aſſemblée de pluſieurs perſonnes qui parlent tous à la fois, on ne peut diſcerner aucune parole: Dans un concert reglé & composé de pluſieurs voix, & de differens inſtrumens, on entend ſans confuſion & ſans peine le ſon de chaque inſtrument, & le chant de chaque Muſicien, & c'eſt cette diſtinction qui plaît aux oreilles.

IV. *Qua-*

IV.

Quatriéme condition : La diversité est aussi necessaire que l'égalité pour rendre les sons agreables.

Ciceron dit agreablement que les oreilles sont difficiles à contenter : *Fastidiosissimæ sunt aures*, souvent on leur déplaît en pensant leur plaire. L'égalité est necessaire, & sans elle aucun sentiment n'est distinct, l'on n'apperçoit rien que confusément, & avec un chagrin semblable à celui que l'on reçoit lorsqu'on ne jouït pas pleinement des choses que l'on aime, & que l'on desire ; cependant cette égalité devient insupportable, lorsqu'elle continuë trop long-temps. Les oreilles sont inconstantes, comme tous les autres sens : *Omnis voluptas habet finitimum fastidium.* Les plus grands plaisirs sont suivis de prés de quelque dégoût : ceux qui sçavent l'art de plaire préviennent ces dégoûts, & font goûter successivement de differens plaisirs, surmontant par la varieté cette humeur difficile des hommes qui s'ennuyent de toutes ces choses. Ce n'est pas le seul caprice qui rend la varieté necessaire : la nature demande le changement. Un son lasse les parties de l'organe de l'oüye qu'il frappe trop long-temps. Dans toutes les actions, la diversité est necessaire ;

 parce

parce que le travail étant partagé, chaque partie d'un organe en est moins fatiguée.

V.

Cinquiéme condition. Il faut allier les conditions precedentes.

IL semble que les deux dernieres conditions soient incompatibles, & que l'une détruise l'autre; mais elles s'accordent fort-bien, & l'on peut allier l'égalité avec la varieté, sans aucune confusion de ces deux qualitez. Il n'y a rien de plus diversifié qu'un parterre de fleurs: l'on y voit des œillets, des tulippes, des violettes, des roses: les compartimens en sont fort differens, il y en a de circulaires, d'ovales, de quarrez, de triangulaires; cependant si ce parterre a été tracé par un habile homme, l'égalité s'y rencontre avec la varieté, étant partagé en des pieces proportionnées entre elles, & qui sont ornées de figures semblables.

Nous ferons voir comment l'on peut allier l'égalité & la varieté dans les sons: c'est cette alliance qui fait la beauté & l'agrément des concerts de Musique; car, comme dit saint Augustin, les oreilles ne peuvent recevoir un contentement plus grand que celui qu'elles ressentent, lorsqu'elles sont charmées par la diversité des sons, & que cependant elles ne sont

ſont pas privées du plaiſir que donne l'égalité: *Quid enim auribus jucundius poteſt eſſe quàm cùm & varietate mulcentur, nec æqualitate fraudantur?*

VI.

Sixiéme condition: Cette alliance de l'égalité, & de la diverſité doit être ſenſible: ce qu'il faut obſerver pour cela.

CEtte alliance de l'égalité avec la varieté doit être ſenſible; il faut que les oreilles apperçoivent ce temperament: c'eſt pourquoi tous les ſons dans leſquels elle ſe trouve, doivent être liez enſemble, & il eſt neceſſaire que les oreilles les entendent ſans aucune interruption notable. La ſymmetrie d'un bâtiment ne peut être remarquée lorſque l'on ne découvre qu'une petite partie de ce bâtiment: les habiles Architectes ramaſſent pour ce ſujet leur ouvrage de maniere qu'il puiſſe être conſideré d'une ſeule vûë: afin que les oreilles apperçoivent l'ordre & la proportion de pluſieurs ſons, il faut qu'elles les comparent. Or toute comparaiſon ſuppoſe que les termes de la comparaiſon ſoient preſens, & joints les uns avec les autres: il faut donc unir ces ſons; & c'eſt cette union qui fait la beauté, & le plaiſir de l'harmonie. * *Plus de le-*

* *S. August.*

lectant omnia quàm singula, si possint sentiri omnia.

VII.

Ce que les oreilles distinguent dans le son des paroles, & ce qu'elles y peuvent appercevoir avec plaisir.

CEs conditions sont necessaires à tous les sons pour être agreables, soit aux sons de la voix, soit aux sons des instrumens : cependant je n'ay pretendu parler que des sons de la voix humaine: encore je distingue deux sortes de voix, une que j'appelle contrainte, l'autre que je nomme simple, & facile. La voix contrainte est celle dont on se sert en chantant, lorsque l'air qui fait le son sort avec violence des poûmons. La voix simple est celle que l'on forme en parlant, qui se fait avec facilité, & qui ne lasse point les organes, comme la premiere. Ce que je diray dans la suite de ce traité ne regarde que le son de la voix simple : il faut voir maintenant comment on peut faire que les sons, ou les mots ayent les conditions qui les doivent rendre agreables aux oreilles.

L'on peut facilement arranger son discours de telle maniere, que la prononciation n'en soit point ni violente, ni trop foible, qu'elle soit moderée, & distincte, & que ce discours

cours ait par consequent les deux premieres conditions. Le premier Chapitre a été employé tout entier à nous instruire de ce que l'on doit faire, ou éviter, afin que le discours n'écorche point les oreilles, & qu'il puisse être entendu. L'on a fait voir avec quel soin il faut éviter la rencontre des consones rudes, comment il faut remplir les vuides qui se rencontrent entre les mots ou le cours de la prononciation seroit arrêté : Avec quelle prudence on doit moderer la rudesse de certaines syllabes par la douceur de celles qui sont plus douces; en un mot, comment l'on peut égaler la prononciation, & soûtenir le son des lettres foibles en les faisant accompagner de lettres plus fortes.

Les quatre autres conditions se peuvent trouver en differentes manieres dans le discours : les oreilles apperçoivent plusieurs choses dans la prononciation, outre le son des lettres. Premierement elles jugent de la mesure du temps dans lequel on prononce chaque lettre, chaque syllabe, chaque mot, chaque expression. En second lieu, elles apperçoivent les élevemens, & rabaissemens de voix, par lesquels on distingue en parlant chaque mot, chaque expression; En troisiéme lieu les oreilles remarquent le silence, ou le repos de la voix à la fin des mots & du sens, quand on lie deux mots, ou qu'on les separe,

si on mange quelque voyelle, & plusieurs autres choses qui sont comprises sous le nom d'accens, dont la connoissance est absolument necessaire pour la prononciation. Ces accens peuvent être en tres-grand nombre. L'on en compte plus de trente dans les Grammaires Hebraïques. Il y en a huit chez les Latins selon Servius Honoratus; sçavoir *l'aigu* figuré ainsi (ʹ) qui montre quand il faut hausser la voix: *le grave* (ˋ) quand il la faut abaisser: *le circumflexe*, composé de l'aigu, & du grave (^ ou ˜): *l'accent long* figuré ainsi (-) qui avertit que la voix doit s'arrêter sur la voyelle qui a cette marque: *le bref* (˘) que le temps de la prononciation doit être court. *Hyphen*, ou conjonction, (‿) qu'il faut joindre deux mots ensemble, comme ces deux *male sanus*. *Diastole* ou division, qu'il faut les separer. *L'Apostrophe* montre qu'on a rejetté une voyelle. La Diastole & l'Apostrophe ont une même marque (') mais dans l'Apostrophe, elle se met au haut de la lettre, *ad caput litteræ*, dans la Diastole au bas, *ad pedem*.

Or l'on peut faire que les oreilles apperçoivent toutes ces choses avec plaisir, y faisant trouver les quatre conditions que j'ay proposées cy-dessus, disposant par exemple les mots avec cet artifice, que les mesures du temps de la prononciation soient égales, que les pauses de la voix, ou les intervalles de la respiration se ré-

répondent, que la voix s'éleve, & se rabaisse par des degrez égaux. On y peut allier l'égalité avec la varieté faisant que plusieurs mesures liées ensemble soient égales, quoique les parties dont elles seront composées soient inégales, & que les oreilles apperçoivent ce temperament avec plaisir: mais cela demande une plus longue explication.

CHAPITRE III.

I.

L'art dont nous parlons de rendre la prononciation agreable, veut être employé avec prudence.

AVant que de faire voir l'utilité des observations que nous avons faites dans le precedent Chapitre: maintenant que nous parlons de l'art de plaire, & que nous sommes tout occupez à chercher dans le discours ce qui peut divertir les oreilles, il est bon de faire quelque reflexion sur cette maxime de l'art de plaire, que les choses les plus agreables sont desagreables dans certaines rencontres. Le divertissement n'est pas toûjours de saison, le travail, & les jeux ne s'accommodent pas ensemble: personne ne marche en cadence pour aller à ses affaires: Lorsqu'il s'agit de découvrir sim-

ſimplement ſa penſée, qu'il eſt utile de faire connoître aux autres ce que l'on a dans l'eſprit, un homme de bon ſens ne s'amuſera jamais à compaſſer ſes paroles, à meſurer ſes mots, & à placer avec juſteſſe les pauſes de la prononciation. Le plaiſir n'eſt plaiſir que lorſqu'on le ſouhaite, s'il vient à contre-temps, il déplaît, parce qu'il détourne, & divertit de l'application ſerieuſe où l'on étoit.

Il faut donc diſtinguer le diſcours en deux eſpeces, en diſcours naturel, & en diſcours artificiel: Le naturel eſt celui dont on doit ſe ſervir dans la converſation pour s'exprimer, pour inſtruire, & pour faire connoître les mouvemens de ſa volonté, & les penſées de ſon eſprit: l'artificiel eſt celui que l'on employe pour plaire, & dans lequel s'éloignant de l'uſage ordinaire & naturel, on ſe ſert de tout l'artifice poſſible pour charmer ceux qui l'entendront prononcer. Dans le diſcours naturel, il ſuffit d'obſerver avec exactitude ce qui a été preſcrit dans le premier Chapitre de ce Livre: ce n'eſt pas que l'on ne puiſſe appeller quelquefois l'art à ſon ſecours: les matieres du diſcours naturel ne ſont pas toûjours ſi auſtéres qu'elles ne permettent quelque petit divertiſſement.

Perſonne n'ignore la difference qui eſt entre la Proſe, & les Vers; elle eſt trop ſenſible: le diſcours qui eſt lié par les regles étroites de

la

la versification est entierement éloigné du discours libre, qui est celui que l'on employe lorsque l'on parle naturellement, & sans art, c'est pour cette raison que les discours en Vers sont appellez particulierement artificiels. Nous sommes obligez de commencer l'Art que nous traitons, par enseigner, comme l'on peut donner à un discours libre & naturel, c'est à dire à la Prose, les conditions qui rendent les sons agreables, sans que ces conditions lui ôtent la liberté; aprés cela allant par ordre nous viendrons au discours artificiel tel que sont les Vers. Cet art dans la Prose se réduit à deux choses, ou à rendre la Prose periodique, ou à la figurer. Voyons ce que c'est que periode, ce que c'est que figure; comment l'on peut rendre le discours periodique, comment on le peut figurer.

II.

Comment il faut distribuer les intervalles de la respiration, afin que les repos de la voix soient proportionnez.

NOus sommes obligez de prendre haleine de temps en temps; la necessité qu'il y a de se faire entendre fait que l'on s'arrête ordinairement à la fin de chaque expression pour respirer; afin que ces repos de la voix servent en même temps à rendre le discours

plus clair, & à reprendre de nouvelles forces pour parler plus long-temps. La voix ne se repose pas également à la fin de tous les sens : Dans une sentence qui a beaucoup de sens on se repose un peu à la fin de chaque sens ; mais ce repos n'empêche pas qu'on ne s'apperçoive fort-bien qu'on a dessein d'aller plus loin.

La partie d'un sens parfait qui fait partie d'un autre plus grand sens est appellée des Grecs κόμμα, des Latins *incisum.* Quand on entend prononcer la partie d'un sens entier ; l'oreille n'est point contente, parce que la prononciation demeure suspenduë jusques à ce que le sens soit achevé. Par exemple, lorsqu'on commence : *Cùm regium sit bene facere, & audire malè* ; puisque c'est une vertu Royale de faire le bien, lors même qu'on est méprisé : les oreilles sont attentives, & appliquées à entendre la suite. Les Grecs appellent un sens parfait, mais qui fait partie d'un sens plus achevé κῶλον, les Latins *membrum*, membre : les oreilles sont satisfaites aprés avoir entendu le membre d'une sentence : neanmoins elles desirent encore quelque chose de plus parfait : *Si quantum in agris, locisque desertis audacia potest, tantum in foro atque judiciis impudentia valeat :* Si l'effronterie étoit aussi avantageuse à ceux qui parlent dans le barreau devant les juges, que l'est la hardiesse aux voleurs dans les lieux écartez ; Vous pouvez juger par vos o-

reilles que ce ſens parfait contente, mais qu'il n'ôte pas le deſir de quelque choſe de plus accompli, & que l'on deſire entendre le corps de la ſentence aprés avoir entendu ce membre.

La voix ne peut ſe repoſer qu'en ſe rabaiſſant, ny recommencer ſa courſe qu'en s'élevant; c'eſt pourquoi dans chaque membre il y a deux parties, un élevement, & un rabaiſſement de voix, *πάσις*, & *ἀπόθεσις*. La voix ne ſe repoſe entierement qu'à la fin de la ſentence, & elle ne ſe rabaiſſe qu'en achevant de prononcer cette ſentence qu'elle avoit commencée. Lorſque les membres qui compoſent le corps d'une ſentence ſont égaux, & que la voix en les prononçant ſe repoſe par des intervalles égaux, & s'éleve, & ſe rabaiſſe avec proportion: l'expreſſion de cette ſentence ſe nomme *Periode*; c'eſt un mot qui vient du Grec, & qui ſignifie *circuit:* Les periodes entourent, & renferment tous les ſens qui ſont les membres du corps de la ſentence qu'elles comprennent. L'artifice de la compoſition des Periodes conſiſte, comme il eſt manifeſte, à égaler les expreſſions de chaque membre d'une ſentence: voyons comment cela ſe peut faire.

III.

Composition des Periodes.

POur composer une Periode, ou ce qui est la même chose pour exprimer une sentence qui est composée de deux, ou de plusieurs sens particuliers, avec assez d'art, afin que les expressions de cette sentence ayent les conditions necessaires pour plaire aux oreilles; il faut premierement que ces expressions ne soient point trop longues, & que toute la Periode soit proportionnée à l'haleine de celui qui la doit prononcer τῷ πνεύματι λέγοντος συμμετρουμένη. Il faut envisager tout ce que contient la sentence que l'on veut comprendre dans une Periode, choisir des expressions serrées ou étenduës, retrancher, ou ajoûter, afin qu'elle ait la juste longueur. Mais on doit prendre garde de ne point inserer des Periodes inutiles & sans force, pour remplir les vuides, & achever la cadence de la Periode, *inania complementa, & ramenta numerorum.*

2. Les expressions des sens particuliers qui font les membres du corps de la sentence doivent être égalées, afin que la voix se repose à la fin de ces membres par des intervalles égaux. Plus cette égalité est exacte, plus le plaisir en est sensible, comme on le peut voir dans cet exemple. *Hac est enim non facta, sed nata*

nata lex ; quam non didicimus, accepimus, legimus ; verùm ex naturâ ipsâ arripuimus, hausimus, expressimus : ad quam non docti, sed facti ; non instituti, sed imbuti sumus.

3. Une Periode doit avoir tout au moins deux membres, & quatre pour le plus : Les Periodes doivent avoir au moins deux membres, puisque leur beauté vient de l'égalité de leurs membres : Or l'égalité suppose pour le moins deux termes. Les Maîtres de l'Art ne veulent pas qu'on fasse entrer dans une Periode plus de quatre membres, parce qu'étant trop longue, la prononciation en seroit forcée ; par consequent elle déplairoit aux oreilles ; puisqu'un discours qui incommode celui qui parle, ne peut être agreable à celui qui l'écoute.

4. Les membres d'une Periode doivent être liez si étroitement, que les oreilles apperçoivent l'égalité des intervalles de la respiration : pour cela les membres d'une Periode doivent être unis par l'unité d'une seule sentence, du corps de laquelle ils sont membres. Cette union est tres-sensible, car la voix ne se repose à la fin de chaque membre, que pour continuër plus loin sa course : elle ne s'arrête entierement qu'à la fin de toute la sentence. On peut dire que la voix roule en prononçant une Periode, qu'elle fait comme un cercle qui renferme tout le sens

de la Periode : ainsi les oreilles sentent facilement la distinction, & l'union de ses membres.

5. La voix s'éleve, & se rabaisse dans chaque membre : les deux parties où se font les inflexions doivent être égales, afin que les degrez d'élevement, & de rabaissement se répondent. En prononçant une Periode entiere on éleve la voix jusqu'à la moitié de la sentence, & elle se rabaisse dans l'autre moitié : Ces deux parties qui sont appellées τάσις & ἀπόδοσις doivent se répondre par leur égalité.

6. Pour la varieté, elle se trouve dans une Periode en deux manieres ; dans le sens, & dans les mots. Premierement les sens de chaque membre de la Periode doivent être differens entre eux. Dans le discours la varieté s'y rencontre d'elle-même : on ne peut exprimer les differentes pensées de son esprit, qu'on ne se serve de differens mots, qui ont des sens differens. Outre cela on peut composer une Periode de deux membres, tantôt de trois, tantôt de quatre membres. Les Periodes égales ne doivent pas se suivre de fort prés, il est bon que le discours coule avec plus de liberté : cette égalité si exacte des intervalles de la respiration pourroit devenir ennuyeuse.

IV. Ex-

IV.

Exemples de quelques Periodes Latines : Les Periodes se prononcent avec facilité.

VOicy quelques passages de Ciceron que j'ay pris pour exemples des Periodes Latines ; parce que la cadence de nos Françoises n'est pas si sensible. Exemple d'une Periode de deux membres. 1. *Antequàm de republicâ, Patres Conscripti, dicam ea quæ dicenda sunt hoc tempore.* 2. *Exponam breviter consilium & profectionis, & reversionis.* La Periode suivante a trois membres. 1. *Nam cum antea per ætatem bujus auctoritatem loci contingere non auderem* ; 2. *Statueremque nihil huc nisi perfectum industria, elaboratum ingenio offerri oportere:* 3. *Meum tempus omne amicorum temporibus transmittendum putavi.* Celle-cy est de quatre membres. 1. *Si quantum in agro, locisque desertis audacia potest.* 2. *Tantum in foro ac in judiciis impudentia valeret.* 3. *Non minùs in causa cederet Aulus Cæcinna Sexti Æbutii impudentiæ.* 4. *Quantum in vi facienda cessit audaciæ.*

Quelquefois l'on termine la fin de chaque membre d'une Periode par des terminaisons presque semblables, ce qui fait qu'il se trouve une égalité dans les chûtes de ces membres, & que

& que l'harmonie de la Periode est plus sensible : comme vous pouvez remarquer dans les exemples que nous venons de rapporter. Toutes les Periodes ne sont pas également étudiées.

Le soin que l'on a de placer à propos les repos de la voix dans les Periodes fait qu'elles se prononcent sans peine ; & l'on a remarqué que les choses les plus aisées à prononcer, sont aussi les plus agreables à l'oreille : *Id auribus nostris gratum est inventum, quod hominum lateribus non solùm tolerabile, sed etiam facile esse potest.* C'est cette raison qui oblige les Orateurs à parler Periodiquement : Les Periodes soûtiennent le discours, elles se prononcent avec une majesté qui donne du poids aux paroles. Mais il est bon de remarquer que cette majesté est hors de saison lorsque l'on suit le mouvement de sa passion dont la precipitation ne souffre aucune maniere reglée d'arranger, & de composer ses mots. Un discours également Periodique ne peut se prononcer qu'avec froideur. La passion ne souffre point de regles : Les Periodes comme j'ay déja dit ne sont bonnes que lorsque l'on veut parler avec majesté ; ou plaire aux oreilles. On ne peut pas courir, & marcher en cadence en même temps.

V. De

V.

De l'arrangement figuré des mots. En quoy consistent ces figures.

NOus avons dit fort au long dans le second Livre, que les figures du discours étoient les caracteres des agitations de l'ame ; que les paroles suivoient ces agitations ; & que lorsque l'on parloit naturellement, la passion qui nous faisoit parler se peignoit elle-même dans nos paroles. Les figures dont nous allons parler sont bien differentes : elles se tracent à loisir par un esprit tranquille. Les premieres se font par saillies, elles sont violentes, elles sont fortes, propres à combatre, & à vaincre un esprit qui s'oppose à la verité : celles dont nous allons parler sont sans force, elles ne sont capables que de donner quelque divertissement. Je parle de celles qui sont étudiées, car il se peut faire que les conditions de ces dernieres figures dont on orne le discours pour le divertissement se trouvent par hazard dans ces figures qu'on employe pour le combat.

Nous avons montré dans le premier Chapitre que la repetition d'un même mot, d'une même lettre, d'un même son étoit desagreable : mais aussi nous avons remarqué dans le second Chapitre, que lorsque cette repeti-

petition se fait avec art, elle ne choque point les oreilles : En effet les sons les plus desagreables, plaisent lorsque l'on les entend par de certains intervalles mesurez. Le bruit des marteaux étourdit ; cependant lorsque les forgerons frappent sur leurs enclumes avec proportion, ils font une espece de concert où les oreilles trouvent quelque agrément. On ne peut repeter un même son, une même lettre, un même mot sans que le discours soit figuré ; or l'artifice de ces figures consiste dans la repetition d'une lettre, d'une même terminaison, d'un même mot, par des temps mesurez, & par des intervalles égaux, tantôt au commencement, tantôt à la fin, tantôt au milieu d'une sentence ; comme vous l'allez voir dans les exemples que je donne de ces figures, que j'ay tirées pour la pluspart de quelques-uns de nos Poëtes ; parce qu'il m'auroit été difficile d'en trouver dans nôtre Prose. Ne faites attention dans ces Vers qu'aux figures dont nous parlons : Je vous feray remarquer ailleurs l'artifice de la Poësie.

Ces figures peuvent être infinies, puisque cette repetition qui les fait se peut faire en une infinité de manieres toutes differentes. On peut repeter simplement le même nom, sans lui faire perdre sa signification, comme dans cet exemple. *Mon Dieu, mon Dieu regardez moy*, ou en changeant la signification de ce nom :

Un

Un pere est toûjours pere, & malgré son courroux,
Quand il nous veut frapper l'amour retient ses coups.

Le mot de pere est pris la seconde fois pour les mouvemens de tendresse que ressentent les peres pour leurs enfans. En voici un autre exemple merveilleux, tiré des Entretiens Solitaires de Monsieur Brebœuf.

L'instinct regle bien mieux les plus vils animaux,
Ils usent mieux que nous, & des biens, & des maux.
Aux noirs dereglemens ils ne sont point en butte,
Et sans autre secours que ce leger appuy,
La brute ne fait rien d'indigne de la brute:
Et tout ce que fait l'homme est indigne de lui.

On repete la même expression au commencement de chaque membre du discours.

Il n'est crimes abominables,
Il n'est brutales actions,
Il n'est infames passions
Dont les mortels ne soient coupables.
En ce siecle maudit à peine un seulement,
A soin de vivre justement.

On place le même mot à la fin, & au commencement d'une sentence.

Vengez-vous dans le temps, de mes fautes passées;
Mais dans l'Eternité ne vous en vengez pas.

On place le même mot à la fin d'un membre, & au commencement du suivant, ou au commencement d'un membre, & à la fin du suivant : comme vous voyez dans les Vers suivans.

Se voyant l'ennemy de son Juge suprême,
L'Esprit plein de son crime, ennemi de soy-même;
A soy-même à toute heure, il devient odieux :
Voyant souvent qu'en lui tout contre lui s'irrite :
En tous lieux il s'évite,
Et se trouve en tous lieux.

AUTRE EXEMPLE.

Bien-tôt, nous disoit-il, je veux suivre vos traces,
Bien-tôt vous me verrez consentir à ces graces
Que vôtre bonté me départ ;
Ce bien-tôt toutefois est arrivé bien-tard.

Cette repetition de mêmes mots se fait dans le milieu des membres d'une sentence.

Le desir des honneurs, des biens, & des délices,
Produit seul ses vertus, comme il produit ses vices;
Et l'aveugle interest qui regne dans son cœur,
Va d'objet en objet, & d'erreur en erreur :
Le nombre de ses maux s'accroit par leur remede,
Au mal qui se guerit, un autre mal succede.
Augré de ce tyran dont l'empire est caché,
Un peché se détruit par un autre peché.

On repete le même mot dans toutes les parties du discours, comme il paroît dans la description suivante de l'inconstance d'un homme

me qui quitte l'unique & le veritable bien, pour s'abandonner à la poursuite des faux biens qui ne peuvent le contenter.

Il veut, il ne veut pas; il accorde, il refuse
Il écoute la haine, il consulte l'amour:
Il asseure, il retracte, il condamne, il excuse,
Et le même objet plaît, & déplaît à son tour.

On met dans le même membre les mêmes mots au commencement, & puis changeant cet ordre, on les place à la fin:

Ainsi l'homme insensé sans tréve & sans relâche,
Va du remords au crime, & du crime au remords;
Il peche, il s'en repent; il s'emporte, il s'en fâche:
Mais ces vaines douleurs n'ont que de vains efforts.

AUTRE EXEMPLE.

Dieu punit en pere qui veut guerir ses enfans; qui les aime, lors même qu'il les châtie; puisqu'il ne les châtie, que parce qu'il les aime.

AUTRE EXEMPLE.

Dieu n'a que deux voyes pour sauver le riche; ou de briser & de ruiner son cœur dans ses biens, ou de ruiner ses biens dans son cœur. La main de Dieu n'est pas moins adorable lorsqu'elle tuë que lorsqu'elle ressuscite, puisqu'elle ne tuë ses Elûs que pour les ressusciter; & que comme ce qui paroît vie dans les méchans est une veritable mort, ainsi ce qui paroît mort dans les justes est une veritable vie.

Il

Il y a une espece de repetition qui se fait en changeant un peu le mot que l'on repete.

Les traverses qu'il endure,
Contre leur propre nature,
Luy sont un don precieux;
Et quoique vous puissiez faire,
Rien ne déplaît à ses yeux,
Que ce qui peut vous déplaire.

AUTRE EXEMPLE.

Le temps d'un insensible cours
Nous porte à la fin de nos jours:
C'est à nôtre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le menageant comme il faut.

Enfin l'on peut en même temps faire toutes les sortes de repetitions, comme dans ce bel exemple pris de la traduction du Poëme de S. Prosper.

Nul ne prévient la Grace, & lorsqu'on la desire,
C'est par le saint desir que son feu nous inspire:
Il faut pour la chercher qu'elle guide nos pas,
Ainsi c'est le chemin qui meine au chemin même.
Nul sans un jour du Ciel ne voit ce jour supréme.
Qui tend à Dieu sans Dieu, fait un superbe effort,
Et mort cherchant la vie, il trouvera la mort.

Les Rheteurs donnent à ces differentes Figures

gures qui sont des especes de repetition, des noms particuliers; il n'est pas necessaire de s'en charger la memoire.

VI.

Reflexion sur ces Figures.

JE n'ay pas eu dessein de comprendre toutes les especes possibles de ces Figures, dont nous parlons ; j'ay crû qu'il suffiroit d'en donner quelques exemples: ces expressions qui sont figurées en cette maniere peuvent être estimables à cause du sens qu'elles renferment ; mais il est évident que ces Figures ne meritent par elles-mêmes qu'une mediocre estime. L'artifice qu'on employe pour les produire, est trop sensible, & pour parler franchement, trop grossier : aussi nôtre langue qui est naturelle ne les aime pas, & nos excellens Auteurs les évitent avec plus de soin que quelques écrivains ne les recherchent. A peine les souffrent-ils lorsqu'elles se presentent elles-mêmes, & qu'elles se placent sans qu'ils s'en apperçoivent. Les petits esprits aiment ces Figures ; parce que ce foible artifice est assez proportionné à leur force, & conforme à leur genie. *Puerilibus ingeniis hoc gratius, quo proprius est.* Cependant je ne suis pas si critique, que je condamne toutes ces Figures ; les beaux exemples que j'en ay rapportez s'éleveroient contre moy ; & blâmeroient mon austerité indiscre-

discrete : disons donc aussi quelque chose en leur faveur.

Nous pouvons comparer toutes ces Figures aux figures d'un parterre. Comme celles-là plaisent à la vûë par leur varieté, & par cet ordre avec lequel elles sont disposées ingenieusement ; les sons ou les mots dont un discours est composé étant figurez de la maniere que nous venons de le dire, ils sont agreables aux oreilles. La raison souffre ces Figures lorsqu'elles ne sont point trop affectées, & qu'il semble qu'elles viennent par hazard. On peut aussi les comparer à ces Figures qu'on voit sur les ouvrages de la nature, où il semble qu'elle ait voulu se jouër en prenant plaisir à les diversifier. Un voyageur se délasse quelquefois en considerant une coquille, une fleur : Un lecteur melancolique est réveillé par cet arrangement figuré de mots. Ces Figures renouvellent son attention, & ces petits jeux ne lui sont pas desagreables. J'ay remarqué quelques-unes de ces Figures dans les livres sacrez, particulierement dans le texte original d'Isaïe, qui est le plus éloquent de tous les Prophetes. Les Peres ne les rejettent point, soit pour s'accommoder à leur siecle qui y prenoit plaisir, soit parce que l'on retient mieux une sentence dont l'expression a quelque cadence. Mais c'est un grand défaut d'affecter toûjours ces Figures : Je ne sçay com-

comment on a tant d'estime pour les Auteurs qui sont pleins de ces affectations : je ne puis croire que ce soit la marque d'un genie fort élevé de passer les jours entiers à arranger des mots, avec une basse exactitude. Un discours composé avec cet artifice ne touche point, il ne porte aucun trait d'un esprit animé, mais d'un écrivain qui se jouë avec des mots. Cette critique regarde les Auteurs dont les ouvrages sont vuides de choses, qui ne sont riches qu'en bagatelles, & qui ne sçavent que surprendre la populace par un bruit éclatant : *Canoris nugis.*

CHAPITRE IV.

I.

De la mesure des temps de la Prononciation.

LA voix s'arrête necessairement quelque temps sur chaque syllabe, pour la faire distinguer, & la faire entendre : Nous cherchons maintenant les moyens de mesurer la quantité de ce temps de la prononciation, & de le proportionner, & de lui donner les conditions que doivent avoir les choses que les oreilles apperçoivent dans la prononciation. La maniere de prononcer n'est pas la même chez tous les peuples : la prononciation des

langues vivantes de l'Europe est entierement differente de celles des langues mortes qui nous sont connuës, comme le Latin, le Grec, & l'Hebreu. Dans les langues vivantes, on s'arrête également sur toutes les syllabes, & les temps de la prononciation de toutes les voyelles sont égaux. Dans les langues mortes, les voyelles sont distinguées entre elles par la quantité du temps de leur prononciation. Les unes sont appellées longues parce qu'elles ne se prononcent que dans un espace de temps considerable, les autres sont breves, & se prononcent fort vîte.

Nous ne devons pas nous imaginer que nous prononcions aujourd'huy le Grec, & le Latin, comme les anciens Grecs, & les Latins prononçoient ces langues: ils distinguoient en parlant la quantité de chaque voyelle. Nous autres nous ne marquons en prononçant un mot Latin que la quantité de la penultiéme voyelle de ce mot. On ne prononce pas une finale breve d'une autre maniere que l'on prononce une finale longue: Cependant saint Augustin dit, que celui qui lisant ce Vers de Virgile,

Arma, virumque cano, Trojæ qui primus ab oris,
prononceroit *primis* pour *primus*, *is*, étant long, & *us*, bref, il troubleroit toute l'harmonie de ce Vers. Qui de nous autres a des oreilles assez délicates pour appercevoir cette differen-

rence? *Quis se sentit deformitate soni offensum?* comme les oreilles des Romains du temps de S. Augustin étoient choquées par ce changement.

On nomme mesure un certain nombre de syllabes que les oreilles distinguent, & entendent separément d'un autre nombre de syllabes. L'union de deux ou plusieurs mesures fait un Vers. Ce mot qui vient du Latin, *versus*, signifie proprement rangée; & on donne ce nom aux mots, parce que dans l'écriture, ils sont distinguez de la Prose qu'on n'écrit point par rangs, mais tout de suite, d'où elle est appellée *Prosa Oratio, quasi prorsa oratio*. Marius Victorinus pretend que ce mot Latin *versus*, vient *à versuris, id est, à repetitâ scripturâ ea ex parte in quam desinit*. Les anciens Latins écrivoient par sillons, ayant commencé par écrire de la gauche à la droite, ils écrivoient le second vers, commençant de la droite à la gauche, comme les bœufs font en sillonnant la terre; c'estpourquoi comme remarque le même Auteur cette maniere d'écrire est nommée *Bustrophe, à boum versatione*.

II.

De la structure des Vers.

L'Egalité des mesures du temps de la prononciation ne peut être agreable, comme nous avons dit, si elle n'est sensible. Pour

 cela

cela il faut que les oreilles distinguent ces mesures, & qu'en même temps qu'elles sont entenduës separément, elles soient liées ensemble, de sorte que les oreilles les comparant les unes avec les autres, elles apperçoivent leur égalité qui suppose tout au moins deux termes, & quelque distinction entre ces termes: car l'on ne dit pas de deux grandeurs qu'elles sont égales, si elles ne sont toutes deux presentes à l'esprit. Outre cela l'égalité des mesures doit être alliée avec la varieté, comme nous l'avons fait voir avec étenduë dans le second Chapitre ; d'où nous apprenons que l'artifice de la Structure des Vers consiste dans l'observation de ces quatre choses.

1. Chaque mesure doit être entenduë distinctement, & separément de toute autre mesure.

2. Ces mesures doivent être égales.

3. Ces mesures ne doivent pas être les mêmes, il faut qu'il y ait quelque difference entre elles, afin que la varieté, & l'égalité soient alliées l'une avec l'autre dans ces mesures.

4. Cette alliance de l'égalité avec la varieté ne peut être sensible dans ses mesures, si elles ne sont liées les unes avec les autres: il faut que les oreilles les entendent toutes ensemble ; qu'elles les comparent, & que dans cette comparaison elles apperçoivent l'é-

l'égalité qu'elles ont dans leur difference.

La prononciation des langues étant differente, la ſtructure des Vers ne peut être la même dans toutes les langues. Toute cette difference neanmoins ſe reduit à deux chefs ; car la Poëſie Latine, & la Poëſie Grecque ne different de la Poëſie Françoiſe, Italienne, & Eſpagnole, que parce que dans ces dernieres langues on prononce toutes les ſyllabes également, & qu'elles n'ont point cette diſtinction de voyelles breves, & de voyelles longues ; c'eſt pourquoi je ne ſeray pas obligé de parler en particulier de la ſtructure des Vers de chaque langue, il ſuffira pour mon deſſein de découvrir les fondemens des régles de la Poëſie Latine, & de celles de la Poëſie Françoiſe.

III.

Comment les Latins diſtinguent leurs meſures. Combien de ſortes de meſures entrent dans la ſtructure des Vers.

CHaque meſure dans la Poëſie Latine eſt entenduë ſeparément, & diſtinctement par un élevement de voix qui ſe fait au commencement, & par un rabaiſſement de voix qui ſe fait à la fin. Ces mémes meſures ſont appellées pieds ; parce qu'il ſemble que les

Vers marchent en cadence par le moyen de leur mesure. Ainsi les pieds d'un Vers Latin se forment comme le remarque ce sçavant Rheteur que j'ay déja cité cy-dessus, Marius Victorinus, par un élevement, & par un rabaissement de voix *ἄρσει & θέσει, id est, alterna syllabarum sublatione, & positione pedes nituntur & formantur.* Les Romains battoient la mesure en recitant leurs Vers : *Plaudendo recitabant. Pedis pulsus ponebatur, tollebaturque* ; d'où vient cette maniere de parler, *percutere pedes versûs*, pour dire distinguer les pieds ou les mesures d'un Vers.

Pour déterminer combien il peut y avoir de differentes mesures, ou de differens pieds dans la Poësie Latine, il faut faire attention aux regles suivantes qui sont fondées sur cette necessité qu'il y a de rendre les mesures nettes & distinctes.

PREMIERE REGLE.

Il est constant qu'un pied doit être composé tout au moins de deux syllabes, sur la premiere desquelles la voix s'éleve, & s'abaisse sur la seconde, afin de la faire remarquer.

SECONDE REGLE.

Les deux syllabes d'un pied ne peuvent pas être toutes deux breves, parce qu'elles passeroient trop vîtes, & que l'oreille n'auroit pas le

le temps de diſtinguer deux differens degrez dans la voix qui les prononce, ſçavoir un élevement, & un abaiſſement.

TROISIE'ME REGLE.

Deux breves dans la prononciation ont la valeur d'une longue; c'eſt à dire le temps de la prononciation d'une longue eſt égal à celui que l'on employe pour prononcer deux voyelles breves.

QUATRIE'ME REGLE.

Un pied ne peut être compoſé de plus de deux ſyllabes longues, ou équivallentes à deux longues; car celles qui ſe trouvent entre les extrémes, ſur leſquelles la voix s'éleve, & ſe rabaiſſe troublent l'harmonie, & empêchent l'égalité des meſures, comme nous dirons: Je ne parle à preſent que des pieds ſimples qui peuvent former une harmonie parfaite. On appelle *pieds compoſez*, ceux qui ſont faits de deux pieds ſimples.

CINQUIE'ME REGLE.

Un pied ne peut être compoſé de plus de trois ſyllabes: il ne peut l'être de quatre ſyllabes; car ces ſyllabes ſeront ou toutes breves, ou quelques-unes d'elles ſeront longues: ſi elles ſont toutes breves, la prononciation en ſera trop gliſſante, & par conſequent vicieuſe, une meſure de quatre breves ne pou-

vant être entenduë distinctement. Si dans une mesure de quatre syllabes il y a une longue, & trois breves, ces trois breves valent plus d'une longue: cette mesure peche contre la quatriéme Regle.

SIXIE'ME REGLE.

Les oreilles rapportent toûjours les mesures composées aux plus simples, parce que les choses simples s'entendent plus facilement, & plus distinctement. Ainsi d'une mesure composée de quatre syllabes longues, les oreilles veulent qu'on en fasse deux.

Ces Regles nous font connoître que tous les pieds simples sont ou de deux syllabes, ou de trois syllabes. Voyons de combien de sortes il peut y avoir de pieds de deux syllabes, de combien de trois syllabes.

Dans un pied de deux syllabes, ou ces syllabes sont deux longues, & ce pied s'appelle *Spondée.*

Ou ces deux syllabes sont deux breves, & ce pied est nommé *Pyrrique.*

Ou la premiere de ces deux syllabes est longue, & la seconde breve, ce qui fait le pied qu'on nomme *Trochée.*

Ou la premiere est une breve, & la derniere une longue: ce pied est appellé *Iambe.*

Dans un pied de trois syllabes, ou ces trois syllabes sont longues, & ce pied est nommé *Molosse.*

Ou

Ou ces trois syllabes sont breves, ce qui fait le pied qu'on nomme *Tribraque*.

Ou la premiere est longue, & les deux autres breves : ce pied est un *Dactyle*.

Ou la derniere est longue, & les deux premieres breves : ce pied est nommé *Anapeste*.

Ou la premiere est breve, & les deux dernieres longues : ce pied est nommé *Bachique*.

Ou les deux premieres sont longues, & la derniere est breve : ce pied est appellé *Antibachique*,

Ou les deux extremes étans longues, elles renferment une breve : on appelle ce pied *Amphimacre*.

Ou les deux extremes étans breves, elles renferment une longue ; lequel pied se nomme *Amphibraque*.

Or tous ces pieds ne peuvent pas entrer dans la composition des Vers, parce qu'ils n'ont pas les conditions qui doivent se trouver dans leurs mesures. Plusieurs sont exclus de la Poësie par les regles precedentes. Le Pyrrique par la seconde regle ; le Molosse par la quatriéme. Le Bachique, & l'Antibachique par la même regle. L'Amphimacre, & l'Amphibraque par la sixiéme. Outre cela nous ferons voir que l'égalité ne peut être gardée dans ces deux dernieres mesures ; si bien qu'il n'y a que six pieds ; sçavoir le Spondée, le Trochée, l'Iambe, le Tribraque, le Dactyle, & l'Ana-

 peste.

peste. On compte plusieurs autres pieds; mais ils se rapportent naturellement à ces six sortes de pieds, dont nous venons de parler.

IV.
De l'égalité des Mesures.

LOrsque deux syllabes se prononcent en temps égaux, on dit que la quantité ou le temps de ces deux syllabes est égal. Cette égalité se trouve entre deux syllabes, & une troisiéme, lorsque dans le temps qu'on prononce une de ces syllabes, on a le loisir de prononcer les deux autres. On dit que le temps d'une syllabe est ou le double, ou le triple du temps d'une seconde syllabe, si dans le temps qu'on prononce l'une, l'autre se peut prononcer dans le même espace de temps ou deux fois, ou trois fois. Ainsi le temps d'une longue est le double du temps d'une breve. Lors que les temps de la prononciation de deux syllabes peuvent être mesurez par une mesure précise, & que le temps de l'une est le double de celui de l'autre; cette proportion empêche la confusion, & fait que les oreilles apperçoivent distinctement la quantité de ces syllabes; c'est pourquoi elle doit plaire, puisque l'égalité, comme nous avons vû, n'est agreable, que parce qu'elle rend les sons distincts, & ôte la confusion. Il y a dans une mesure ou pied, comme il a été dit, un éle-

ve-

vement, & un rabaissement: *Pes habet elationem, & positionem.* Afin donc que l'égalité y soit gardée, le temps de l'élevement doit être égal à celui du rabaissement. Dans un Spondée les temps de l'abaissement, & de l'élevement sont parfaitement égaux, puisque ce pied est composé de deux longues. La même chose arrive dans le Dactyle, & dans l'Anapeste, le temps de deux breves étant égal à celui d'une longue. Pour le Trochée, & l'Iambe cette égalité n'est pas si parfaite: mais aussi la difference d'une longue, & d'une breve n'est pas si sensible que les oreilles en puissent étre choquées.

Il faut bien remarquer qu'un silence notable tient lieu tout au moins d'une breve, ainsi un Trochée a la valeur d'un Spondée, ou d'un Dactyle, si aprés ce pied la voix se repose & s'arrête; & pour lors le temps du rabaissement est égal à celui de l'élevement; c'est ce qu'il est important de considerer, pour répondre à une objection qu'on pourroit proposer contre ce que nous avons dit, qu'une mesure demande necessairement deux syllabes. Il se trouve dans les Odes des mesures qui ne sont que d'une seule longue; mais le repos de la voix, *distinctionis mora*, ou le silence qui suit cette longue tenant lieu d'une breve, il fait avec cette longue un Trochée, qui est une mesure de deux syllabes.

On peut encore icy reconnoître le fonde-

ment de ce que nous avons dit cy-dessus, qu'un pied ne peut être composé de plus de deux syllabes longues, car si l'élevement, ou le rabaissement comprend la syllabe moyenne; l'égalité ne sera plus entre ces deux parties. Si cette syllabe n'est comprise dans aucune des deux parties d'une mesure, elle demeure inutile pour l'harmonie; & par consequent elle ne sert qu'à la troubler. C'est pour cette raison que les pieds qu'on appelle Amphimacre, & Amphibraque ne peuvent entrer dans la structure d'aucun Vers, car dans ces pieds ou une breve se trouve entre deux longues, ou une longue entre deux breves; ainsi cette moyenne syllabe ne pouvant se joindre avec une des extrémitez sans troubler l'égalité; elle demeure inutile, & trouble l'harmonie. Ces pieds neanmoins peuvent entrer dans une structure harmonieuse, les temps de l'élevement & du rabaissement de ces pieds étans proportionnels: Dans un pied de trois syllabes longues que nous avons appellé Molosse, le temps du rabaissement qui se fait sur les deux dernieres longues est double du temps de l'élevement qui se fait sur la premiere syllabe longue; ainsi ces temps sont proportionnels, & par consequent ils peuvent être agreables à l'oreille, comme nous avons vû: aussi un discours qui est composé du mélange de ces pieds est harmonieux. Mais pour les Vers ils en

sont

ſont exclus, parce que l'harmonie des Vers doit être fort ſenſible, ce qui ne peut être, ſi l'égalité des meſures n'eſt gardée exactement. Dans un Iambe, & dans un Trochée cette égalité ne s'y trouve pas, mais la difference qui eſt entre une breve, & une longue n'eſt pas fort ſenſible; parce qu'une breve ſe prononce vîte. L'inégalité au contraire qui eſt entre les parties d'une meſure de trois longues eſt tres-ſenſible, & trois fois plus grande; car deux longues valant quatre breves v v v v, une longue eſt à deux longues comme eſt à v v v v, & une longue eſt a une breve, comme eſt à v. Selon Marius Victorinus, une breve eſt un temps; c'eſt pourquoy, comme le remarque Servius Honoratius un Spondée a quatre temps.

Une meſure eſt égale à une autre meſure lorſque les temps de leur prononciation ſont égaux: ainſi le Spondée, le Dactyle, & l'Anapeſte ſont des meſures égales. *Tempora elationis, & poſitionis æqualia ſunt.* Le Trochée, l'Iambe, & le Tribraque ſont auſſi des meſures égales; car deux breves des trois d'un Tribraque ayant la valeur d'une longue, ce pied eſt égal à un Trochée, ou à un Iambe. L'égalité n'eſt pas entiere entre un Spondée, & un Iambe; mais comme nous avons dit, la difference n'eſt pas grande, ainſi on peut fort-bien compoſer des Vers des ſix ſortes de pieds

dont nous avons parlé : puisqu'ils sont ou égaux, ou presque égaux. Nous parlerons plus-bas de l'arrangement de ces pieds.

V.

De la varieté des mesures, & de l'alliance de l'égalité avec cette varieté.

La varieté est si necessaire pour prévenir le dégoût que l'on prend des choses les plus agreables, que les Musiciens qui étudient avec tant de soin la proportion & la consonance des sons affectent de temps en temps quelque dissonance dans leurs concerts ; c'est à dire qu'ils negligent d'unir par un parfait accord leurs voix, afin que la rudesse par laquelle ils piquent pour lors les oreilles, soit comme un sel qui réveille l'appetit. Quand donc les Poëtes se dispenseroient des regles dont nous avons parlé, on ne devroit pas ni les reprendre, ni blâmer ces regles, puisque à celles-là nous ajoûtons celle-cy qu'il faut relever la douceur de l'égalité par le sel, s'il m'est permis de parler de la sorte, de la varieté.

La varieté se trouve en plusieurs manieres dans les Vers des Latins. Je ne parle point de celle qui consiste dans la difference du sens, & dans la diversité des mots. Premierement, il

est

est constant que dans le Dactyle, l'Anapeste, le Trochée, l'Iambe, le Tribraque, l'élevement est fort different du rabaissement : & quoyque le temps de deux voyelles breves soit égal à celui d'une longue ; cependant les oreilles apperçoivent sensiblement la difference qui est entre une longue, & deux syllabes breves : quoyqu'aussi les temps d'un Spondée, d'un Dactyle, d'un Anapeste soient égaux ; cependant leur difference est tres-sensible. *In Dactylo tollitur una longa, ponuntur duæ breves : in Anapæsto tolluntur duæ breves, ponitur una longa : in Spondeo tollitur & ponitur una longa.*

On ne compose pas ordinairement les Vers d'une seule sorte de pieds ; les Vers hexametres sont composez de Spondées, & de Dactyles ; les Vers pentametres de Spondées, de Dactyles, & d'Anapestes ; l'Iambe reçoit plusieurs pieds ; les Vers Lyriques sont encore plus diversifiez que les autres ; parce que non seulement ils reçoivent differens pieds ; mais encore le nombre de ces pieds est inégal, tantôt plus grand, tantôt moindre.

Un Vers composé tout entier de Spondées, ou de Dactyles ne plairoit pas, il faut temperer la vîtesse des Dactyles par la lenteur & par la gravité des Spondées : les Vers Iambes peuvent être composez de purs Iambes, parce que ce Vers passant extrémement vîte, quoy-

quoyqu'il ſoit composé de ſix meſures, il ſemble qu'il n'en ait que trois, partant la trop grande égalité de ces meſures dans un ſi petit nombre ne peut être ennuyeuſe, comme il eſt évident en celuy-cy,

Suis & ipſa Roma viribus ruit.

Les meſures de l'Hexametre ſont grandes, & fort ſenſibles; ainſi, ſi leur égalité ne ſe trouve accompagnée de la varieté, ce Vers eſt deſagreable.

Les Vers lyriques ſont composez ordinairement de pluſieurs ſortes de pieds; parce que ces Vers étans faits pour être chantez en Muſique, le chant n'en ſeroit pas agreable, ſi la difference des pieds ne donnoit le moyen aux Muſiciens de diverſifier leurs voix.

L'alliance de la varieté avec l'égalité eſt manifeſte dans la Poëſie Latine: il eſt évident par exemple que dans un Dactyle l'égalité & la varieté s'y trouvent; l'égalité, puiſque le temps de deux breves eſt équivalent à une longue: la varieté, puiſque comme nous avons dit, les oreilles apperçoivent bien de la difference entre une ſyllabe longue, & entre deux ſyllabes breves. Quoique les Vers ſoient composez de pieds differens, comme l'Hexametre, & le Pentametre, cependant tous ces pieds differens ſont égaux, en ce que les temps de leur prononciation ſont égaux.

VI. *Com-*

VI.

Comment les Romains rendent sensible l'alliance de l'égalité & de la varieté de leurs Vers.

LEs Latins lient les mesures d'un Vers par la cesure qui est un retranchement de quelques syllabes du mot precedent pour en faire un pied, avec celles qui sont au commencement du mot suivant, comme dans cet exemple,

Ille meas errare boves, &c.

La syllabe, *as*, dans *meas*, est une cesure; cette syllabe, *as*, avec la syllabe, *er*, du mot suivant *errare* faisant un Spondée: c'est cette cesure qui fait un corps des mesures qui les presente toutes ensemble aux oreilles; car la voix n'ayant pas coûtume de s'arrêter au milieu d'un mot, & de le diviser, elle acheve vîte de le prononcer; aprés ayant commencé le suivant, elle acheve de le prononcer: or la cesure fait que les pieds finissent, & commencent au milieu des mots; ainsi la voix qui ne se repose point dans ces lieux, & qui lie les syllabes de chaque mot, lie en même temps les pieds, & les enchaîne les uns dans les autres. Cette observation se peut rendre sensible aux yeux en coupant les deux Vers suivans par leurs cesures.

Ille

Ille me|as er|rare bo|ves ut|cernis, &|ipsum
Ludere|qua vel|lem cala|mo per|misit a|gresti.

La voix distingue chacune de ces mesures, comme nous avons dit, par un élevement au commencement, & par un rabaissement à la fin; or elle lie aussi ces mesures par la cesure. Quand la voix a prononcé la syllabe, *me*, dans *meas*, elle prononce de suite *as*, qui fait partie de la mesure suivante; ainsi elle lie, & la premiere, & la mesure suivante. Cette seconde mesure est liée avec la troisiéme: car la voix ne se reposant point au milieu du mot, *errare*, elle poursuit sans interruption aprés avoir dit, *er*, la prononciation de la fin, *rare*: ainsi les oreilles les entendent unies & jointes ensemble. La troisiéme mesure est liée de la même maniere avec la quatriéme. Les Vers sans cesure ne paroissent pas Vers; parce que, comme nous avons dit, l'égalité des mesures qui fait la beauté des Vers ne peut être sensible, si elles ne sont liées, & si les oreilles n'apperçoivent leur liaison. On liroit le Vers suivant sans prendre garde que c'est un Vers; parce qu'il n'a point de cesure.

Urbem|fortem|cepit|nuper|fortior|hostis.

Il ne me reste plus qu'à parler du nombre des mesures qui doivent composer les Vers. Il est évident qu'un Vers demande tout au moins deux mesures. Nous venons de dire que c'est l'égalité de ces mesures qui plaît aux oreil-

reilles, lorsque ces mesures leur étans presentées, elles en apperçoivent l'égalité en les comparant les unes avec les autres : Or comme nous avons dit souvent, toute comparaison suppose tout au moins deux termes. Si le nombre de ces mesures étoit trop grand, il est évident que les oreilles qui les doivent considerer toutes ensemble seroient accablées de ce grand nombre ; c'est pourquoy on ne compose jamais les Vers de plus de six grandes mesures, telles que sont les Spondées, & les Dactyles. Les Vers Iambes reçoivent jusqu'à huit pieds, parce que comme nous avons dit, le pied qui donne le nom à ce Vers passe fort vîte ; & huit de ces mesures ne font que quatre grandes mesures.

VII.

De la Poësie Françoise.

LEs François distinguent les mesures de leurs Vers d'une autre maniere que les Latins. Nous n'élevons la voix qu'au commencement du sens, & nous ne la rabaissons qu'à la fin du sens. C'est pourquoy si une mesure dans nôtre Poësie commençoit au milieu d'un mot, & finissoit au milieu d'un autre mot, la voix ne pourroit distinguer par aucune inflexion cette mesure comme elle le fait en Latin. Afin donc de mettre de la distinction entre les mesures, & que les oreilles apperçoivent

vent cette distinction par un élevement de voix au commencement, & un rabaissement à la fin, chaque mesure doit contenir un sens parfait : ce qui fait qu'une mesure doit être grande, & que chacun de nos Vers n'est composé que de deux mesures, qui le partagent en deux parties égales dont la premiere est appellée *Hemistiche.* Les mesures de nos Vers se distinguent ainsi d'une maniere fort naturelle, puisque naturellement & sans art on éleve la voix en commençant l'expression d'un sens parfait, & on la rabaisse sur la fin de cette expression. L'égalité de ces mesures dépend d'un nombre égal de voyelles : Toutes les voyelles se prononçant avec un égal temps dans nôtre langue, il est évident que si deux expressions ont un égal nombre de voyelles, les temps de leur prononciation sont égaux.

L'égalité des deux mesures dont chaque vers est composé ne peut donner qu'un plaisir mediocre : Aussi on lie tout au moins deux Vers ensemble qui font quatre mesures. Cette liaison se fait par l'union d'un même sens. Pour rendre encore cette liaison plus sensible, on fait que les Vers qui renferment un même sens, riment ensemble ; c'est à dire qu'ils se terminent de la même maniere. Il n'y a rien que les oreilles apperçoivent plus sensiblement que le son des mots : ainsi la rime qui n'est

n'eſt que la repetition d'un même ſon eſt tres-propre pour faire diſtinguer ſenſiblement les meſures des Vers. Lorſque ſur le declin de l'Empire on commença à donner une même quantité à toutes les voyelles, pour lors les Poëtes ne ſe mirent plus en peine que de la rime, & d'égaler les expreſſions qu'ils terminoient par ces rimes. Cette maniere de faire des Vers eſt tres-ſimple, auſſi elle ennuye bientôt, ſi l'on n'a ſoin d'occuper l'eſprit des Lecteurs par la richeſſe & par la varieté des penſées, afin qu'ils ne s'apperçoivent point de ſa ſimplicité.

Voilà en peu de mots les fondemens de nôtre Poëſie pour rendre plus ſenſible ce que j'en ay dit, j'en feray l'application aux deux Vers ſuivans :

Je chante cette guerre | en cruauté feconde,
Où Pharſale jugea | de l'Empire du monde.

L'oreille n'apperçoit que deux meſures dans chacun de ces Vers, & elle les diſtingue parce que la voix s'éleve au commencement, & ſe rabaiſſe à la fin de chacune de ces meſures, qui contiennent des ſens parfaits. Les quatre meſures de ces deux Vers ſont liées enſemble par l'union d'un même ſens dont elles ſont les membres, & par la rime. Outre l'égalité du temps, nous pouvons remarquer que l'égalité des repos de la voix, qui ſe repoſe en prononçant nos Vers par des intervalles égaux, con-

contribuë fort à leur beauté : je ne parle point des differens ouvrages en Vers, des Vers Alexandrins, des Sonnets, des Stances, &c. Ces Vers ne sont differens entre eux que par le nombre de leurs syllabes. Les uns sont composez de plus grandes, ou de plus courtes mesures ; dans les uns les rimes sont entremêlées. Comme chez les Latins on compose des ouvrages de differentes sortes de Vers, en François on lie de petits Vers avec de grands Vers. L'artifice qu'on employe dans ces ouvrages n'a aucune difficulté qui merite que nous nous arrêtions à l'expliquer.

Ce n'est pas assez pour donner à un Vers la juste mesure, d'avoir égard à la quantité du temps de chaque voyelle, ou au nombre des mêmes voyelles leur concours, & celui des consones avec qui elles se trouvent, augmente ou diminuë leurs mesures. Entre les mots qui ont même quantité, ou qui contiennent un égal nombre de voyelles, les uns sont rudes, les autres sont doux, les autres coulans, les autres languissans ; c'est pourquoy pour rendre les mesures d'un Vers égales, soit en Latin, soit en François, on doit avoir presque autant égard aux consones qu'aux voyelles.

CHA-

CHAPITRE V.

I.

Il y a une ſympathie merveilleuſe entre nôtre ame, & les nombres : Ce que c'eſt que nombres.

NOus avons vû qu'un diſcours eſt agreable lorſque les temps de la prononciation des ſyllabes qui le compoſent peuvent être meſurez par des meſures exactes ; que le temps par exemple d'une ſyllabe eſt exactement ou le double, ou le triple de celui d'une autre ſyllabe. Les meſures exactes ſont celles qui s'expriment par des nombres, dans la Geometrie toutes les raiſons exactes ſont nommées, raiſons de *nombre à nombre* : c'eſt pourquoy les maîtres de l'Art de Parler ont appellé nombre, *numeros*, tout ce que les oreilles apperçoivent de proportionné dans la prononciation du diſcours, ſoit la proportion des meſures du temps, ſoit une juſte diſtribution des intervalles de la reſpiration.* *Numeroſa oratio*, en Latin eſt ce que nous nommons en François, diſcours harmonieux. On appelle auſſi nombre la cadence du diſcours lorſqu'elle eſt étudiée. S. Auguſtin remarque qu'il y a une mer-

* Ciceron de Orat. lib. 3. *Numeroſum eſt id in omnibus ſonis atque vocibus quod habet quaſdam impreſſiones, & quod metiri poſſumus intervallis æqualibus.*

merveilleuſe alliance de nôtre eſprit avec ces nombres, & que les differens mouvemens de l'ame répondent à certains tons de la voix avec qui elle a je ne ſçay quelle eſpece d'habitude : *Mira animi noſtri cum numeris cognatio. Omnes affectus ſpiritûs noſtri pro ſui diverſitate habent proprios modos in voce ; quorum neſcio quâ occultâ familiaritate connectantur.* Longin, cet excellent Critique, dit que ces nombres ſont des inſtrumens merveilleuſement propres à remuer & faire agir les paſſions, θαυμάσιον πάθους ὄργανον.

Pour penetrer dans les cauſes de cette merveilleuſe ſympathie des nombres avec nôtre eſprit, & de leur puiſſance ſur nos paſſions, il faut ſçavoir que les mouvemens de l'ame ſuivent ceux des eſprits animaux. Selon que ces eſprits ſont plus lents, ou plus vîtes, plus tranquilles, ou plus violens, l'ame ſe ſent émeuë de differentes paſſions : la plus petite force eſt capable d'arrêter ou d'exciter ces eſprits animaux : ils reſiſtent peu, & leur legereté fait que le moindre mouvement étranger les determine, le mouvement d'un ſon peut les ébranler. Nôtre corps eſt tellement diſpoſé, qu'un ſon rude & violent les fait couler dans les muſcles qui le diſpoſent à la fuite, de la même maniere que fait la vûë d'un objet affreux, comme nous l'experimentons tous les jours : au contraire un ſon doux & moderé

a la

a la force d'attirer. En parlant rudement à un animal, il s'enfuit : on l'apprivoise, en lui parlant doucement ; d'où l'on apprend que la diversité des sons produit des mouvemens differens dans les esprits animaux.

Chaque mouvement qui se fait dans les organes des sens, & qui est communiqué aux esprits animaux ayant été lié par l'Auteur de la nature à un certain mouvement de l'ame, les sons peuvent exciter les passions ; & l'on peut dire que chacune répond à un certain son qui est celui qui excite dans les esprits animaux le mouvement avec lequel elle est liée. C'est cette liaison qui est la cause de la sympathie que nous avons avec les nombres, qui fait que naturellement selon le ton de celui qui parle, on ressent differens mouvemens ; qu'un ton languissant inspire la tristesse, qu'un ton élevé donne du courage, qu'entre les airs les uns sont gais, & les autres sont melancoliques.

Pour découvrir toutes les causes particulieres de cette sympathie, & expliquer comment entre les nombres, les uns causent plûtôt la tristesse que la joye, il faudroit examiner quel est le mouvement des esprits animaux dans chaque passion. On conçoit facilement que si l'impression d'un tel son dans les organes de l'oüie est suivi d'un mouvement dans les esprits animaux semblable à celui qu'ils

ont dans la colere, si par exemple ce son les agite violemment & avec inégalité, qu'il pourra exciter la colere, & l'entretenir : au contraire qu'il sera languissant & melancolique, si l'émotion qu'il cause dans les esprits animaux est foible & languissante, telle qu'en celle qui accompagne la melancolie. Ce que je dis ne doit pas surprendre aprés ce que nous rapportent tant d'Auteurs celebres touchant les étranges effets de la Musique. Ils disent qu'il y a eu des Musiciens qui sçavoient joüer sur leurs flûtes des airs propres à guerir toutes les maladies, qui pouvoient donner du plaisir, appaiser les douleurs, & rendre la santé aux malades.

II.

Lorsque les nombres conviennent aux choses qui sont exprimées, ils rendent le discours plus vif, & plus significatif.

On ne peut pas douter que les sons ne soient significatifs, & qu'ils ne puissent renouveller les idées de plusieurs choses : le son de la trompette ne fait-t-il pas penser à la guerre ? c'est pourquoy Ciceron dit de Thucidide, que cet Historien en parlant des combats fait par le nombre élevé de son discours, qu'il semble qu'on soit present à une bataille, & qu'on y entende la trompette : *De bellicis scribens concitatiori numero videtur bellicum canere.*

canere. Quand on entend le bruit de la mer, on se l'imagine facilement, quoyque les yeux ne la découvrent point. Quand on entend parler un homme qui est connu d'ailleurs, on se le represente avant qu'il soit present aux yeux. En un mot les idées des choses sont liées entre elles, elles s'excitent les unes les autres: il est hors de doute que certains sons, certains nombres, & certaines cadences peuvent contribuer à réveiller les images des choses avec lesquelles ils ont quelque rapport & liaison.

Virgile prend un soin qui lui reüssit merveilleusement, de donner une cadence à ses Vers qui peut elle seule exciter les idées des choses qu'il veut signifier. Qui est celui qui en lisant ces paroles: *Et altos conscendit furibunda rogos*, ne conçoit pas par cette cadence precipitée & élevée la precipitation avec laquelle Didon, dont il est parlé en ce lieu, monte en furie sur le bûcher qu'elle avoit preparé pour s'y brûler. Quand je lis cette description du sommeil:

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, & dono divûm gratissima serpit;

il me semble que j'en ressens la douceur; & ce Vers qui glisse me donne l'idée du sommeil qui semble se glisser & couler dans nos membres, sans que nous nous en appercevions. Ce nombre languissant de cette harangue du fourbe Sinon:

Heu! quæ nunc tellus, inquit, quæ me æquora possunt
Accipere, aut quid jam misero mihi denique restat.

Ce nombre, dis-je; n'estoit-il pas capable d'exciter la compassion dans l'esprit des Troyens? Souvent la maniere de dire les choses, la posture, les habits sont plus éloquens que les paroles. Un habit negligé, une mine triste fléchira plûtôt que les prieres & les raisons. Aussi la cadence des paroles fait souvent plus que les paroles mémes. Car enfin on ne peut pas douter le l'efficacité du ton des paroles. Un ton ferme imprime la crainte, un ton languissant porte à la compassion. Un discours perd la moitié de sa force, lorsqu'il n'est plus soûtenu de l'action & de la voix: c'est un instrument qui reçoit sa force de celui qui le manie. Les paroles sur le papier sont comme un corps mort qui est étendu par terre. Dans la bouche de celui qui les profere, elles vivent, elles sont efficaces: sur le papier, elles sont sans vie, incapables de produire les mêmes effets. Une cadence conforme aux choses conserve en quelque maniere la vie au discours, en conservant le ton avec lequel il doit être prononcé.

III. *Moyens*

III.

Moyens de lier son discours par des nombres qui répondent aux choses signifiées.

PLaton pretend que les noms n'ont point été trouvez par hazard, & que la raison a eu plus de part dans l'établissement du langage que le caprice. Pour autoriser cette pensée, il fait voir par plusieurs exemples que les premieres racines d'où sont dérivez les autres mots ont été composez de lettres, dont le son exprimoit en quelque maniere la chose signifiée. Il seroit tres-difficile de justifier la pretention de Platon dans toutes les racines ; mais il est hors de doute que dans toutes les langues, il y a des mots dont le son est significatif, & que la beauté d'un nom consiste dans le rapport qu'il a avec la chose qu'il signifie, soit par la cadence qui lui convient, comme ce mot *Boare*, ou parce qu'il est dérivé d'un autre nom qui signifie une chose semblable.

Celui qui veut lier son discours par des nombres conformes au sens, n'a qu'à consulter ses oreilles, & apprendre d'elles quel est le son de toutes les lettres, des voyelles, des consones, des syllabes, & à quelle chose ce son peut convenir. Il y a des Auteurs qui se

 sont

ſont appliquez à remarquer ces uſages : ils obſervent par exemple, que la conſone F, exprime le vent : *Cùm flamma furentibus auſtris.* La conſone S, un courant ou d'eau, ou de ſang, *& plenos ſanguine rivos* : comme auſſi les tempêtes :

Luctantes ventos, tempeſtateſque ſonoras.

La lettre, L, convient aux choſes douces :

Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ :

——— *eſt mollis flamma medullas.*

Virgile ſe ſert heureuſement de pluſieurs M, pour un bruit ſourd & confus.

——— — *Magno cum murmure montis*
Circum clauſtra fremunt.

Entre les voyelles, les unes ont un ſon clair, & élevé ; les autres un ſon obſcur & foible. On peut faire entrer dans la compoſition de ſon diſcours celles qui ſont propres au deſſein que l'on a pris de faire une cadence plus foible ou plus forte, plus élevée ou plus baſſe.

Il faut avoir particulierement égard aux meſures du temps. Entre les meſures, les Dactyles coulent avec vîteſſe : le Spondée va gravement : l'Iambe marche vîte : le Trochée ſemble courir ; auſſi il prend ſon nom d'un verbe Grec, qui ſignifie courir. L'Anapeſte tout au contraire du Dactyle coule avec vîteſſe dans ſon commencement, & ſur la fin il ſemble qu'il va choquer contre quelque corps qui le repouſſe, & qui l'arrête, d'où il a pris

ſon nom, qui ſignifie repercuſſion. Les effets de ces meſures ſont tous differens : celui qui veut accorder la cadence de ſes paroles avec les choſes qu'il traite, doit choiſir entre ces pieds ceux qui l'accommodent : Virgile ſe ſert de Dactyles pour exprimer la vîteſſe d'une action :

——— —— — *Ille æquore aperto*
Ante Notos, Zephirumque volant: gemit ultima pulſu
Thraca pedum.
Ferte citi ferrum, date tela, ſcandite muros

Au contraire il les évite, & choiſit des Spondées lorſque la gravité convient mieux à l'expreſſion.

——— — *Magnum Jovis Incrementum.*
Tanta molis erat Romanam condere gentem.
Illi inter ſeſe magnâ vi brachia tollunt, &c.

Ciceron rapporte que Pytagore empêcha de jeunes gens d'entrer par force dans une honête maiſon, & qu'il leur fit quitter leur mauvais deſſein, ayant commandé à une femme qui chantoit de faire entrer des Spondées dans ſon chant. *Pytagoras concitatos ad vim pudicæ domûs inferendam juvenes juſsâ mutare in Spondeum modos tibicinâ compeſcuit.* Le Spondée, & le Dactyle ſont les deux plus grandes meſures. C'eſt pourquoy les hexametres ſont les Vers les plus majeſtueux, & le Spondée qui ſe trouve à la fin fait qu'on le pro-

nonce avec un ton ferme, parce qu'il ſoûtient la voix. L'Anapeſte qui eſt à la fin du Pentametre fait tomber la voix: c'eſt pourquoy on employe le Pentametre pour exprimer les plaintes dans leſquelles la voix tombe à tous momens, & ſon cours eſt ſouvent interrompu. On joint le Pentametre avec l'Hexametre, afin que la force de l'un ſoûtienne la foibleſſe de l'autre. L'Iambe eſt ſi vîte que la cadence du Vers qui en eſt compoſé n'eſt pas ſouvent ſenſible. Elle paſſe avec tant de vîteſſe, qu'on a peine à diſtinguer les Vers de la Proſe; c'eſt pourquoy on employe ce pied dans les pieces de Theatre, dont le ſtile doit être fort naturel, & peu different de la Proſe.

Il eſt facile de rendre la cadence du diſcours douce ou rude. Pour la rendre douce, il faut éviter le concours des voyelles qui cauſe des vuides dans le diſcours, & empêche qu'il ne ſoit uni & égal. Ce concours de voyelles, & celui de pluſieurs conſones, particulierement de celles qui ſont aſpirées, ou qui ne s'accordent point, rendent le diſcours raboteux. Un diſcours rude convient aux choſes rudes & deſagreables. * *Rebus atrocibus conveniunt verba auditu aſpera.* Pour décrire de grandes choſes, il faut employer de grands mots dont le ſon ſoit éclatant, & qui rempliſſent la bouche. La cadence du diſcours bas

* *Quintil.*

bas doit être negligée, & languissance; pour ce sujet il est à propos que tous les termes dont on se sert ayent un son foible.

Plus les Periodes sont longues, l'action de la voix est plus forte: lorsqu'il est important de parler avec douleur, les expressions doivent être courtes, & couppées: si l'action est vehemente: s'il est besoin de donner du poids à ses paroles, comme ceux qui se veulent faire craindre font un grand bruit, il faut se servir de longues periodes, lesquelles l'on ne peut prononcer sans prendre un ton plus ferme qu'à l'ordinaire.

Je n'en dis pas davantage: ce seroit abuser du temps que de vouloir donner des regles plus particulieres pour chaque nombre. Cela ne s'aquiert que par une longue habitude; & par une forte application qui fait qu'on s'anime en composant, & que naturellement on choisit des termes rudes, ou doux qui conviennent à ce que l'on veut exprimer. Je ne conseillerois pas à un Auteur de s'opiniâtrer à trouver une cadence significative, avec les mêmes gehennes que l'on cherche une rime: J'avouë franchement que c'est un hazard quand l'on y réussit: souvent c'est tenter l'impossible, & l'on ne doit pas s'engager temerairement dans un travail dont le fruit est sujet à plusieurs accidens.

La pluspart des Poëtes semblent avoir ignoré

ré cet accord des nombres avec les choſes : ils ne cherchent dans leurs Vers qu'une douceur qui devient fade dans la ſuite : chez eux les affligez, & les joyeux, les maîtres, & les valets parlent d'un même ton : un païſan parlera avec autant de délicateſſe qu'un courtiſan; cependant ces Poëtes ont des adorateurs qui croyent fort favoriſer Virgile, quand ils diſent des Vers rudes & negligez, avec leſquels il deſiroit les choſes baſſes, qu'il s'eſt négligé dans ceux là pour faire paroître la douceur des autres. Ils n'eſtiment pas cette cadence admirable de ce Vers où il décrit le foible coup que le vieillard Priam porta à Neoptolemus, parce qu'elle eſt foible & languiſſante, comme elle le doit être.

Sic fatus ſenior, telumque imbelle ſine ictu
Conjecit.

J'ay honte d'employer l'autorité des Maîtres de l'Art pour les convaincre d'une verité qui n'a pas beſoin de preuve. Ciceron & Quintilien donnent de grandes loüanges à ceux qui accordent les nombres avec le ſens. Les Hiſtoriens, les Poëtes, & les Orateurs ont recherché avec ſoin cette beauté. Ulpien dans les Commentaires qu'il a faits ſur les harangues de Demoſthene, remarque que toutes les fois, que ce Prince des Orateurs Grecs parloit des progrez de Philippe, il arrêtoit le cours de la prononciation de ſon diſcours, y

fai-

faisant entrer à cette fin plusieurs particules pour faire voir combien Philippe marchoit lentement dans ses conquestes. *Quoties tardos Philippi progressus voluit ostendere, tardam multis interjectis particulis orationem faciebat.*

Pour Virgile; on peut dire que c'est en cela qu'il est inimitable, & qu'aucun Poëte n'approche de lui. Il ne seroit pas besoin d'en apporter des exemples, parce que chacun les y peut lire: neanmoins pour vous faire remarquer l'excellence des Vers de ce Poëte, je rapporteray quelques-uns des plus beaux endroits qui se presentent à ma memoire. Lorsqu'il fait parler Neptune dans le premier livre de l'Eneïde, il donne à ses paroles une cadence élevée, majestueuse, & qui convient à la majesté de celui qu'il fait parler:

Tantane vos tenuit generis fiducia vestri?
Jam cœlum, terramque meo sine numine, venti
Miscere, & tantas audetis tollere moles.

Remarquez la pompe des Vers suivans, avec lesquels il flatte l'Empereur:

Nascetur pulchra Trojanus origine Cæsar,
Imperium Oceano, famam qui terminet astris.

Personne ne lit les Vers avec lesquels il décrit Polypheme cet horrible & difforme Geant, sans ressentir quelque mouvement d'horreur, & de crainte.

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum:

comme auſſi les ſuivans.

Tela inter media, atque horrentes marte Latinos.

La cadence de ce Vers, *Procumbit humi bos*, qui tombe tout d'un coup, imite la chûte de ce peſant animal. Celle de celui-cy.

Quadrupedante putrem ſonitu quatit ungula campum;

l'allure ou l'ardeur d'un cheval fougueux. Peut-on mieux exprimer la triſteſſe, que par cette cadence interrompuë?

O pater, ô hominum, divûmque æterna poteſtas!
O lux Dardaniæ, ſpes ô fidiſſima Teucrûm!

Les Vers ſuivans ſont pleins de la douleur d'une perſonne affligée, qui regrette la perte de ſon amy:

Te amice nequivi conſpicere, &c.
Implerunt rupes, flerunt Rhodopeïæ arces.

Denys d'Halicarnaſſe Auteur des Antiquitez Romaines, & de pluſieurs traitez de Rhetorique, montre qu'Homere lie ordinairement des nombres propres à ſa matiere. Il cite quantité de vers de ce Poëte, ſur leſquels il fait ſes reflexions avec une élegance dont vous pouvez juger par cet échantillon. Il rapporte ces Vers dans leſquels Homere fait raconter à Ulyſſe les travaux que ſouffre Siſyphe dans les Enfers:

Καὶ μὴν Σίσυφον εἰσεῖδον, κρατέρ' ἄλγε' ἔχοντα,
Λᾶαν βαστάζοντα πελώριον ἀμφοτέρῃσιν.

Ἤτοι

Ἤτοι ὁ μὲν, σκηριπτόμενος χερσίν τε ποσίν τε,
Λᾶαν ἄνω ὤθεσκε ποτὶ λόφον. Odyſſ. l. 11.

Denys d'Halicarnaſſe fait cette reflexion judicieuſe, & élegante :

Ἐνταῦθα ἡ σύνθεσίς ἐστιν ἡ δηλοῦσα τῶν γινομένων ἕκαστον, τὸ βάρος τοῦ πέτρου, τὴν ἐπίπονον ἐκ τῆς γῆς κίνησιν, τὸν διερειδόμενον τοῖς κώλοις, τὸν ἀναβαίνοντα πρὸς τὸν ὄχθον, τὴν μόγις ἀνωθουμένην πέτραν.

Homere, continuë cet habile Rheteur, ſe ſert dans ſes Vers de voyelles qui s'entrechoquent, συγκρουόμεναι, & qui arrêtent le cours de la prononciation ; pour exprimer la longueur du temps que Siſyphe employe dans ce penible travail, il ſe ſert de ſyllabes qui ont des arrêts, στηριγμοὺς καὶ ἐγκαθίσματα ; pour ſignifier la reſiſtance de cette pierre, à cauſe de ſa propre peſanteur, & de la rencontre des autres pierres, τὴν ἀντιτυπίαν καὶ τὸ βαρὺ καὶ τὸ μόγις. Et afin qu'on ne croye pas que ce ſoit par hazard que les nombres répondent aux choſes dans ces Vers, il montre comme la cadence des Vers ſuivans eſt toute differente, dans leſquels il décrit la chûte de la pierre de Siſyphe, & comment elle roule du haut du rocher où il l'avoit portée avec peine : cette cadence eſt extrémement vîte, il ſemble que les mots συνολισθαίνουσι coulent, & roulent avec la même precipitation que cette pierre. Cet Auteur en dit autant de Demoſthene.

On ne doit pas s'imaginer qu'il ſoit neceſſaire en traitant toutes ſortes de matieres de s'étudier à rendre le ſon de ſes paroles expreſſif: cette exactitude n'eſt point neceſſaire par tout ; mais ſeulement dans quelque partie d'un ouvrage qui eſt la plus en vûë, & dans laquelle on veut toucher plus vivement ſes Auditeurs. Outre cela cette cadence doit être naturelle. Il n'eſt pas permis de renverſer l'ordre naturel, de tranſpoſer les mots, de retrancher quelque expreſſion utile, ou d'en inſerer d'inutile, pour faire une juſte cadence. Quelque prix qu'ait un diſcours dont le nombre peut exprimer les choſes autant que les paroles, on doit bien ſe donner de garde de preferer cette beauté à une plus ſolide qui eſt celle de la juſteſſe du raiſonnement, & de la grandeur des penſées: Nôtre eſprit ne peut pas toûjours être attentif à deux differentes choſes à la fois, c'eſt pourquoy il arrive ſouvent que lorſqu'il s'applique à contenter les ſens, il déplaît à la raiſon. La plus noble partie du diſcours eſt le ſens des paroles qui en eſt l'ame: c'eſt cette ame qui merite nos premiers ſoins.

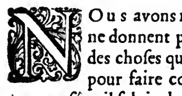
LIVRE QUATRIE'ME. DE L'ART DE PARLER.

CHAPITRE PREMIER.

I.

Il faut prendre un ſtile qui convienne à la matiere qu'on traite.

CE QUE C'EST QUE STILE.



Nous avons remarqué que les mots ne donnent pas tous la même idée des choſes qu'ils ſignifient, & que pour faire connoître la forme de nos penſées il faloit choiſir entre ces termes ceux qui repreſentent leurs traits veritables, & leurs couleurs naturelles; c'eſt à dire qui réveillent dans l'eſprit des autres les mêmes idées, & les mêmes ſentimens que nous avons. Nous ferons connoître dans ce quatriéme Livre, que ſelon la difference de la matiere, il faut employer une maniere d'écrire particuliere; & que comme chaque choſe de-

mande des paroles qui lui conviennent, aussi un sujet entier requiert un stile qui lui soit proportionné. Les regles que nous avons données de l'élocution cy-dessus ne regardent pour ainsi dire que les membres du discours. Ce que nous allons enseigner en regarde tout le corps.

Stile dans sa premiere signification se prend pour une espece de poinçon dont les anciens se servoient pour écrire sur l'écorce, & sur des tablettes couvertes de cire. Pour dire quel est l'auteur d'une telle écriture, nous disons que cette écriture est de la main d'un tel: les anciens disoient, c'est du stile d'un tel. Dans la suite du temps ce mot de stile ne s'est plus appliqué qu'à la maniere de s'exprimer: quand on dit qu'un tel discours est du stile de Ciceron, on entend que Ciceron a coûtume de s'exprimer de cette maniere.

Avant que je détermine avec quel stile il faut traiter les differentes choses qui sont les matieres des discours ordinaires; quel doit être le stile d'un Orateur, d'un Historien, d'un Poëte qui veut plaire, & de celui qui veut instruire: J'ay crû qu'il ne seroit pas inutile de rechercher les causes de la difference qui se remarque dans la maniere de s'exprimer des Auteurs qui parlent la même langue, & qui écrivans sur les mêmes matieres tâchent de prendre le même stile. Les uns sont diffus, & quel-

quelque retenuë qu'ils affectent, on pourroit retrancher la moitié de leurs paroles ſans faire tort au ſens de leurs diſcours. Les autres ſont ſecs, pauvres,ſteriles, quelque effort qu'ils faſſent pour revêtir les choſes, ils les laiſſent demi-nuës. Il y en a dont le ſtile eſt fort, les autres ſont languiſſans: Les uns ſont rudes, les autres ſont doux. Enfin comme les viſages ſont differens ; les manieres d'écrire le ſont auſſi ; c'eſt de cette difference dont nous allons rechercher la cauſe.

II.

Les qualitez du ſtile dépendent de celles de l'imagination, de la memoire & de l'eſprit de ceux qui écrivent.

LOrſque les objets exterieurs frappent nos ſens, le mouvement que ces objets y excitent, ſe communique par le moyen des nerfs jusques au centre du cerveau, dont la ſubſtance molle reçoit par cette impreſſion de certaines traces. L'étroite liaiſon qui eſt entre l'ame & le corps fait que les idées des choſes corporelles ſont liées avec ces traces ; de ſorte que lorſque les traces d'un objet par exemple celles du Soleil ſont imprimées dans le cerveau, l'idée du Soleil ſe preſente à l'ame : & toutes les fois que l'idée du Soleil ſe preſente à l'ame, ces traces que cauſe la preſence de cet

cet aſtre ſe r'ouvrent. Nous pouvons appeller ces traces les images des objets. La puiſſance qu'a l'ame de former ſur le cerveau les images des choſes qu'on a une fois apperceuës s'appelle l'imagination ; & ce mot ſignifie en même temps, & cette puiſſance de l'ame & ces images qu'elle forme.

Les qualitez d'une bonne imagination ſont fort neceſſaires pour bien parler : car enfin le diſcours n'eſt rien qu'une copie du tableau que l'eſprit ſe forme des choſes dont il doit parler. Si ce tableau eſt confus, le diſcours ne peut être que confus : Si l'original n'eſt pas reſſemblant, la copie ne le peut être. La forme, la netteté, le bon ordre de nos idées dépend de la netteté, & de la diſtinction des traces que font les impreſſions des objets ſur le cerveau. Ainſi l'on ne peut douter que la qualité du ſtile ne dépende de la qualité de l'imagination. Tous les hommes n'imaginent pas de la même maniere : la ſubſtance du cerveau n'a pas les mêmes qualitez dans toutes les têtes : c'eſtpourquoy l'on ne doit pas s'étonner, ſi les manieres de parler de chaque Auteur ſont differentes.

Les mots que nous liſons ou que nous entendons, laiſſent auſſi bien leurs traces dans le cerveau que les autres objets. Ainſi comme ordinairement on penſe aux mots & aux choſes en même temps, les traces des mots & des cho-

choſes qui ont été ouvertes de compagnie pluſieurs fois, ſe lient, de ſorte que les choſes ſe repreſentent à l'eſprit avec leurs noms. Lorſque cela arrive, on dit que la memoire eſt heureuſe, & ſon bon-heur ne conſiſte que dans cette facilité, avec laquelle les traces des mots, & celles des choſes avec qui elles ſont liées, s'ouvrent en même temps; c'eſt à dire que le nom de la choſe ſuit la penſée que l'on en a. Lorſque la memoire n'eſt pas fidele à repreſenter les termes propres des choſes qu'on lui avoit confiez, l'on ne peut parler juſte. L'on eſt obligé de ſe taire ou de ſe ſervir des premiers mots qui ſe rencontrent, quoyqu'ils ne ſoient pas faits pour exprimer ce que l'on eſt preſſé de dire. Les expreſſions heureuſes & juſtes ſont l'effet d'une bonne memoire.

Enfin il eſt conſtant que les qualitez de l'eſprit ſont cauſes de cette difference que l'on remarque entre tous les Auteurs. Le diſcours eſt l'image de l'eſprit: on peint ſon humeur, & ſes inclinations dans ſes paroles ſans que l'on y penſe. Les eſprits êtant donc ſi differens, quelle merveille que le ſtile de chaque Auteur ait un caractere qui le diſtingue de tous les autres, quoyque tous prennent leurs termes,& leurs expreſſions dans l'uſage commun d'une même langue.

III.

Avantage d'une bonne imagination.

La bonté de l'imagination contribuë particulierement à la netteté & à la facilité du discours. Il est facile de parler des choses que l'on voit : leur presence guide & regle le discours. Or l'imagination supplée les choses : Un homme qui imagine facilement se represente tout ce qu'il doit dire : il le voit clairement devant les yeux de son esprit ; de sorte qu'exprimant par ses paroles les choses comme elles lui sont presentes, son discours est net & clair : les choses s'arrangent & prennent leur place d'elles-mêmes dans son discours.

Dans l'imagination il y a deux choses ; la premiere est materielle, la seconde est spirituelle : La materielle ce sont ces traces causées par l'impression que font les objets sur les sens ; la spirituelle est la perception ou connoissance que l'ame a de ces traces, & la puissance que nous avons de les renouveller ou ouvrir, quand elles ont esté faites une fois. Il n'est question icy que de la partie materielle ; je ne puis expliquer exactement ces traces sans m'engager dans des discussions Philosophiques dont mon sujet m'éloigne ; je diray seulement que ces traces sont faites par les esprits animaux qui sont la partie du sang la plus pu-

re

re qui monte en forme de vapeur du cœur au cerveau. Ces esprits sont indéterminez dans leur cours : lorsqu'un nerf est tiré ils suivent son mouvement, & c'est par leur cours qu'ils tracent differentes figures sur le cerveau selon que les nerfs sont differemment tirez. De quelque maniere que cela se fasse, il est constant que la netteté de l'imagination dépend du temperament de la substance du cerveau, & de la qualité des esprits animaux.

IV.

Qualitez de la substance du cerveau, & des esprits animaux, necessaires pour faire une bonne imagination.

LEs figures que l'on décrit sur la surface de l'eau n'y laissent aucun vestige ; les traces qu'elles y font étans aussi-tôt remplies. Celles aussi que l'on grave sur le marbre, sont ordinairement imparfaites, à cause de la resistance que trouve le cizeau dans la dureté de cette matiere. Cela nous fait connoître que la substance du cerveau doit avoir de certaines qualitez sans lesquelles elle ne peut recevoir les images exactes des choses que l'ame imagine. Si le cerveau est trop humide, & que les petits filets qui le composent soient trop foibles, ils ne peuvent conserver les plis que les esprits animaux leur donnent : c'estpour-

quoy

quoy les images qui y sont tracées sont confuses, & semblables à celles que l'on tâche de former sur la fange. S'il est trop sec, & que les filets soient trop durs, il est impossible que tous les traits des objets y soient imprimez, ce qui fait que toutes choses paroissent maigres à ceux qui ont ce temperamment. Je ne parle point des autres qualitez du cerveau, de sa chaleur, de sa froideur: quand il est chaud les esprits animaux se remuent plus facilement: sa froideur rallentit le feu de leur cours, elle fait que l'imagination est pesante, & qu'on ne peut rien imaginer qu'avec peine.

Les esprits animaux doivent avoir ces trois qualitez, ils doivent être abondans, chauds & égaux dans leur mouvement. Une tête épuisée d'esprits animaux est vuide d'images, l'abondance des esprits rend l'imagination feconde; les vestiges que tracent ces esprits par leurs cours étant larges pendant que la source qui les produit n'est poit épuisée; on se represente facilement toutes choses, & sous une infinité de faces qui fournissent une ample matiere de parler. Ceux-qui n'ont point cette fecondité que l'abondance des esprits animaux entretient, sont ordinairement secs. Comme les choses ne s'impriment que foiblement sur le siege de leur imagination, elles paroissent maigres, petites, décharnées. Ainsi leur discours qui n'exprime que ce qui

se

ɔaſſe dans leur interieur eſt ſec, maigre & harné. Les premiers ſont grands cauſeurs, ne parlent que par hyperboles, toutes les ɔſes leurs paroiſſent grandes. Le diſcours derniers eſt ſimple & bas; l'imagination premiers groſſit les choſes, celle des derrs les retreſſit.

Lorſque la chaleur ſe trouve avec l'abonce; que les eſprits animaux ſont chauds, mts, & en grande quantité; la langue n'eſt nt aſſez promte pour exprimer tout ce qui repreſenté dans l'imagination; car outre la premiere qualité fait que les images choſes ſont tracées dans toute leur éten-; la ſeconde qualité qui eſt la chaleur rent les eſprits animaux vifs & legers, l'imaɪtion eſt pleine dans un inſtant de differenmages. Ceux qui poſſedent ces deux qua-:, ſans meditation trouvent ſur le champ de choſes ſur un ſujet qu'on leur propoſe, les autres aprés avoir medité long-temps :e même ſujet. Un eſprit froid ne peut re-:r ſon imagination qu'avec des machines. :perience fait connoître que le défaut de eur eſt un grand obſtacle à l'éloquence. s une violente paſſion, lorſque les eſprits ıaux ſont extraordinairement remuez: les ſecs parlent avec facilité, les plus ſteriles ıanquent point de paroles; & cette diver-d'images dans leſquelles le ſiege de l'imagination

nation se metamorphose pour ainsi dire, cause une agreable varieté de figures, & de mouvemens qui suivent ceux de l'imagination.

Afin que l'imagination soit nette & sans confusion, le mouvement des esprits animaux doit être égal. Lorsque leur cours est dereglé, qu'ils sont tantôt lents dans leur mouvement, tantôt vîtes; les images qu'ils tracent sont sans proportion, comme il arrive à ceux qui sont malades, & dont la maladie consiste dans un mouvement dereglé de toute la masse du sang. Ceux qui sont gais, & d'un temperament sanguin s'expriment avec facilité & avec grace. Dans ce temperament les esprits animaux ont un mouvement promt & égal; ainsi leur imagination étant nette, leur discours qui est une copie des images qui y sont tracées est necessairement net & distinct.

V.

Avantage d'une Memoire heureuse.

La bonté de la memoire dépend de la nature & de l'exercice puisqu'elle ne consiste que dans la facilité avec laquelle les traces des objets que l'on a apperceus se renouvellent; elle ne peut par consequent être heureuse, si la substance du cerveau n'est propre à recevoir les traces des choses, & à les conserver; & si ces traces qui ne peuvent pas toûjours

ırs être ouvertes, ne se r'ouvrent facile-
:nt. L'exercice donne de la memoire; cha-
e chose se plie facilement du côté qu'on la
e souvent; aussi les filets du cerveau s'endur-
sent pour ainsi dire; & l'on se rend inca-
ble d'apprendre par memoire, si l'on ne
évient cet endurcissement en les pliant sou-
nt; c'est à dire en repetant souvent ce que
n a appris, & tâchant tous les jours d'ap-
:ndre quelque chose de nouveau. Il faut
nplir sa memoire de termes propres, & faire
e la liaison des images des choses & de leurs
ms soit si étroite, que les images & les ex-
:ssions se presentent de compagnie. Un ex-
lent homme a dit que la memoire étoit
nme une imprimerie: Un Imprimeur qui
que des caracteres Gothiques n'imprime
ı qu'en caracteres Gothiques quelque bel
rage qu'il mette sous la Presse: on peut di-
de même, que ceux qui n'ont la memoire
ine que de mauvais mots, n'ayant dans l'es-
: que des moules Gothiques, leurs pensées
se revêtant d'expressions, prennent toû-
rs un air Gothique.

VI.

Qualitez de l'esprit necessaires pour l'éloquence.

ˀE que nous venons de dire ne regarde
ˀque les organes corporels; les qualitez de
K l'es-

l'esprit sont plus considerables & plus importantes. C'est la raison qui doit regler les avantages de la nature, qui sont plûtôt des défauts que des avantages à ceux qui ne sçavent pas s'en servir. Celuy qui a l'imagination feconde, mais qui ne sçait pas faire le choix de ses richesses, se perd & s'égare dans de longs discours. Parmy la multitude des choses qu'il dit, il y en a quantité de mauvaises; & les bonnes sont étouffées par le grand nombre de celles qui ne valent rien: s'il a de la chaleur avec cette fecondité, & s'il suit le mouvement de sa chaleur, il tombe dans une infinité d'autres défauts, son discours est un tissu perpetuel de figures: Il ne parle jamais sans passion, mais presque toûjours sans raison. Etant promt & chaud, les plus petites choses l'excitent & lui font prendre feu: Sans avoir égard à la bienseance; sans considerer si la chose le merite, il entre en des fureurs; il se laisse emporter à la fougue de son imagination dont ses paroles peignent le déreglement & l'extravagance.

Pour acquerir la perfection souveraine de l'éloquence, il faut que l'esprit soit orné de ces trois qualitez; la premiere est une capacité, ou une étenduë d'esprit qui fait qu'on découvre sur le sujet qui est proposé tout ce qui se peut dire avec abondance. Un esprit borné est incapable de donner à une matiere l'étenduë qui lui est necessaire.

La ſeconde qualité conſiſte dans une certaine délicateſſe, une certaine vivacité qui entre d'abord dans les choſes, qui les approfondit, & en éclaire tous les recoins. Ceux qui ont l'eſprit peſant & groſſier ne penetrent pas dans les replis d'une affaire, ils n'en voyent que le gros; partant ils ne peuvent qu'effleurer la ſurface des choſes.

La troiſiéme qualité eſt la juſteſſe de l'eſprit, c'eſt elle qui régle toutes les autres qualitez, ſoit de l'eſprit, ſoit de l'imagination. Un eſprit juſte choiſit; il ne s'arrête pas à tout ce que ſon imagination lui preſente; il fait le diſcernement de tout ce qui ſe doit dire & de ce qui ſe doit taire; il n'étend pas les choſes ſelon la grandeur de leurs images, il amplifie ou abrege ſon diſcours ſelon que la choſe, & le bon ſens le demandent. Il ne ſe fie pas à ſes premieres idées, il juge ſi les choſes ſont auſſi grandes qu'elles lui paroiſſent, & choiſit des expreſſions qui leur conviennent ſelon la lumiere de la raiſon, & non pas ſelon le rapport de ſon imagination qui ſouvent eſt ſemblable à ces verres qui font paroître les objets plus grands qu'ils ne le ſont. Il l'arrête lorſqu'elles eſt trop legere: il l'excite, il l'échauffe, lorſqu'elle eſt trop froide; en un mot il uſe bien des avantages que la nature lui a donnez, il les perfectionne; & ſi elle ne lui a pas été favorable, il combat ſes défauts, & tâche de les corriger.

Les bonnes qualitez de l'eſprit ne ſe rencontrent pas toûjours avec celles d'une bonne imagination, & celle d'une memoire heureuſe. Ce qui met une difference tres-grande entre parler & écrire. Souvent ceux qui écrivent bien lorſqu'on leur donne du temps pour penſer, parlent mal ſi on les oblige de parler ſans preparation. Pour écrire il n'eſt pas beſoin d'une imagination ſi feconde, ſi chaude & ſi promte: Quand on a un genie qui n'eſt pas entierement mal-heureux, en meditant ſerieuſement on trouve ce que l'on doit & ce que l'on peut dire ſur un ſujet propoſé. Ceux qui parlent avec facilité ſans preparation reçoivent cet avantage d'une imagination abondante & pleine de feu, lequel feu s'éteint & ſe rallentit dans le repos, & dans la froideur avec laquelle on compoſe une piece dans un cabinet.

Les qualitez de l'eſprit ſont preferables à celles du corps: l'éloquence de ceux qui ont ces dernieres qualitez eſt comme un grand feu de poudre à canon qui paſſe en un moment. Cette éloquence fait du bruit d'abord, elle éclatte; mais auſſi-tôt on n'en parle plus. Un ouvrage compoſé avec jugement conſerve ſa beauté, & plus il eſt lû, plus il eſt admiré; c'eſt ce que remarque Tacite au ſujet d'un certain Halerius dont il parle dans le Livre quatriéme de ſes Annales: c'étoit un fameux O-

rateur,

rateur, qui fut celebre pendant sa vie, mais dont les écrits n'eurent pas le même succez que sa personne. Son talent étoit de parler sur le champ, & non pas d'écrire ; ayant plus de feu d'imagination, que de justesse d'esprit. Un ouvrage solide & travaillé, ajoûte Tacite, faisant reflexion sur l'éloquence de cet Halerius, vit dans l'estime des hommes aprés la mort de son Auteur. La douceur & l'éclat de l'éloquence d'Halerius s'éteignit avec lui: *Quintus Halerius...... eloquentiæ quoad vixit celebratæ, monimenta ingenii ejus haud perinde retinentur. Scilicet impetu magis quàm curâ vigebat: utque meditatio aliorum & labor in posterum valescit, sic Halerii canorum illud & profluens cum ipso simul extinctum est.*

VII.

La diversité des inclinations diversifie les stiles. Chaque climat, chaque siecle a son stile.

Le discours est le caractere de l'ame, nôtre humeur se peint dans nos paroles ; & chacun sans y penser suit le stile auquel ses dispositions naturelles le portent. Non seulement on peut connoître l'humeur d'une personne dans son stile; mais encore son païs, chaque climat a son stile. Les Asiatiques qui ont l'imagination chaude & pleine d'images,

ne parlent que par allegories, que par similitudes, que par metaphores. C'est pourquoy leur stile est obscur à ceux qui n'ont pas une imagination aussi vive, & aussi promte. Les Septentrionaux n'ont pas tant de feu, aussi ils parlent plus simplement.

Les anciens Rheteurs distinguent en trois classes les differens stiles que les differentes inclinations des peuples leur font aimer. Le premier est l'Asiatique, élevé, pompeux, magnifique: Les peuples de l'Asie ont été toûjours ambitieux; leur discours exprime leur humeur, ils aiment le luxe, leurs paroles sont accompagnées de plusieurs vains ornemens qu'une humeur severe ne peut souffrir. Le second stile est l'Attique: Les Atheniens étoient plus reglez dans leur maniere de vivre: aussi sont-ils plus exacts, & pour ainsi dire plus modestes dans leur discours. Le troisiéme est le stile Rhodien: Les Rhodiens tenoient de l'humeur ambitieuse, & passionnée pour le luxe des Asiatiques, & de la modestie des Atheniens: leur stile caracterise leur humeur, il garde un milieu entre la liberté du stile Asiatique, & la retenuë du stile Attique.

La diversité des stiles vient encore d'une autre cause; sçavoir des préjugez, ou préoccupations avec lesquelles on parle ou on écrit: Quand on a conçû de l'estime pour quelque maniere d'écrire, on s'en fait un modele au-

quel

quel on tâche de se conformer. Un stile à la mode est suivi de tout le monde ; mais comme on se lasse des modes, & que ceux qui les ont inventées aprés qu'elles sont devenuës communes en inventent de nouvelles pour se distinguer du commun ; il se fait un changement perpetuel, & il arrive que chaque siecle a sa mode particuliere. Les bons critiques reconnoissent le temps auquel un Auteur peut avoir fait un écrit, en observant sa maniere d'écrire. Le stile de chaque siecle fait connoître les inclinations de ceux qui vivoient dans ce siecle : ordinairement le stile est sec, austere, sans ornement dans les siecles où les peuples ont été serieux & reglez. Le luxe s'est introduit pendant le déreglement des republiques dans le langage aussi bien que dans les habits, dans les tables & dans les bâtimens.

CHAPITRE II.

I.

La matiere que l'on traite doit déterminer dans le choix du stile.

C'Est la matiere qui doit déterminer dans le choix du stile. Ces expressions nobles qui rendent le stile magnifique, ces grands mots qui remplissent la bouche representent les choses grandes, & font connoître le juge-

ment avantageux qu'en fait celui qui parle d'elles d'une maniere si relevée. Si donc ces choses ne meritent point cette estime, si elles ne sont grandes que dans l'imagination de l'Auteur, cette magnificence lui fait tort; elle fait remarquer son peu de jugement, en ce qu'il estime des choses qui ne sont dignes que de mépris. Les figures & ces tours éloignez de l'ordre naturel du discours découvrent aussi les mouvemens du cœur: or afin que ces figures soient justes, la passion dont elles sont le caractere doit être raisonnable. Il n'y a rien qui approche plus de la folie que de se laisser aller à des emportemens sans aucun sujet, de se mettre en colere pour une chose qu'on doit traiter avec froideur; chaque mouvement a ses figures. Les figures enrichissent le stile, mais elles ne peuvent meriter de loüanges, si le mouvement qui les cause n'est pas loüable.

Je dis donc encore que c'est la matiere qui regle le stile; lorsque les choses sont grandes, & que l'on ne peut les envisager sans ressentir quelque grand mouvement, le stile qui les décrit doit être necessairement animé, plein de mouvement, enrichi de Figures, de Tropes, & de Metaphores. Si le sujet qu'on traite n'a rien d'extraordinaire, si on le peut considerer sans être touché de passion; le stile doit être simple. L'Art de Parler n'ayant point

point de matieres limitées, & toutes les choses qui peuvent être l'objet de nos pensées pouvant être matieres de parler, il y a une infinité de stiles differens, les especes des choses que l'on peut traiter étant infinies: neanmoins les Maîtres de l'Art ont reduit toutes les matieres d'écrire particulieres sous ces trois genres. La matiere de tout discours est ou extrémement noble, ou extrémement basse, ou elle tient un milieu entre ces deux extrémitez; sçavoir la noblesse & la bassesse. Il y a trois genres de stiles qui répondent à ces trois genres de matieres; sçavoir le sublime, le simple, & le mediocre. L'on appelle quelquefois ces stiles Caracteres, parce qu'ils marquent la qualité de la matiere qui est le sujet du discours. Je r'amasseray dans ce Chapitre les regles qu'il faut garder dans chacun de ces trois Caracteres. Quand on entreprend un ouvrage on se propose toûjours une idée generale: Le dessein par exemple d'un Orateur qui fait le Panegyrique d'un Prince, est de relever l'éclat des actions de son Heros, & de porter sa gloire dans un si haut point qu'on le regarde comme le premier de tous les hommes. Un Avocat qui plaidera la cause d'un pauvre se contentera de persuader à ses Auditeurs que celui dont il a pris la défense, est un bon homme fort innocent, & qui parmi ceux de son ordre s'acquitte de tous les de-

voirs d'un bon Citoyen. Ce que je diray de ces trois Caracteres regarde la prudence avec laquelle on doit conduire un ouvrage, sans perdre de veuë cette idée generale qu'on s'est proposée d'en donner..

II.

Regles pour le stile sublime.

APellés étant obligé de faire le portrait de son ami Antigonus, qui avoit perdu l'œil gauche à l'armée, il le peignit de porfil faisant seulement paroître la partie du visage de ce Prince qui étoit sans difformité: il faut imiter cet artifice. Quelque noble que soit le sujet duquel on a dessein de donner une haute idée, sa noblesse ne paroîtra point, si l'on n'a l'addresse de la faire voir par la plus belle de ses faces. Les plus belles choses ont leurs imperfections; cependant la moindre tache qu'on découvre dans celle qu'on estimoit auparavant est capable de faire perdre toute cette estime qu'on avoit conceuë. Aprés avoir dit mille belles choses, si on donne place entre elles à quelque chose de bas, il se trouvera des esprits assez malins pour ne faire attention qu'à cette bassesse & oublier tout le reste; & on doit prendre garde de ne rien dire dans aucune partie qui démente ce que l'on a dit dans le reste du discours. Nous trouvons un exemple.

ple de ce défaut dans Hesiode, qui dans son Poëme qu'il a intitulé le Bouclier, dit de la Deesse des Tenebres, *une puante humeur lui couloit des narines* : comme remarque Longin, Hesiode ne rend pas cette Deesse terrible qui étoit son dessein, mais odieuse, & dégoûtante.

Il faut encore imiter l'addresse d'un autre Peintre, non moins fameux qu'Apellés, c'est Zeuxis, lequel pour representer Helene aussi belle que les Poëtes Grecs la font dans leurs Vers, étudia les traits naturels des plus belles personnes de la ville où il faisoit cet ouvrage, & donna à son Helene toutes les graces que la nature avoit partagées entre un grand nombre de femmes bien-faites. Lorsqu'un Poëte est Maître de son sujet, qu'il peut ajoûter ou retrancher, s'il entreprend de faire une description, par exemple d'une tempête, il doit considerer tout ce qui arrive dans les tempêtes, & en examiner toutes les circonstances, afin de rapporter celles qui sont les plus extraordinaires & les plus surprenantes.

Comme l'on voit les flots soûlevez par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage ;
Le vent avec fureur dans les voiles fremit,
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gemit :
Le matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Pour les expreſſions elles doivent être nobles, & capables de donner cette haute idée qu'on enviſage comme la fin de tout ce que l'on dit. Quoyque la matiere ne ſoit pas également noble dans toutes ſes parties, neanmoins on doit garder une certaine uniformité de ſtile. Dans un Palais il y a des appartemens auſſi bien pour les derniers officiers, que pour ceux qui approchent de la perſonne du Prince. Il y a des ſales & des écuries : les écuries ne doivent pas être bâties avec autant de magnificence que les ſales ; cependant il y a quelque proportion entre tous les compartimens de cet édifice,& chaque partie pour baſſe qu'elle ſoit, fait aſſez voir de quel tout elle eſt partie. Dans le ſtile ſublime quoyque les expreſſions doivent répondre à la matiere ; il faut neanmoins parler des choſes qui ne ſont que mediocres avec un air qui les releve de leur baſſeſſe, parce qu'ayant deſſein de donner une haute idée de la choſe qu'on traite, il eſt neceſſaire que toute ſa ſuite porte ſes livrées & lui faſſe honneur. Un ouvrage doit faire connoître dans toutes ſes parties la qualité de ſon ſujet.

Les Ecrivains ambitieux pour avoir ſujet de n'employer que ce ſtile ſublime, mêlent avec tout ce qu'ils traitent des choſes grandes & prodigieuſes ſans prendre garde ſi l'invention de ces prodiges eſt fondée ſur la raiſon.

Les Grecs appellent ce vice περιαλογία. Florus qui a fait un petit Abregé de l'Histoire Romaine me fournit un exemple assez remarquable de cette *Teratologie.* Il n'étoit question que de dire, comme fait Sextus Rufus : *Que l'Empire Romain s'étoit étendu jusques à l'Ocean par la conqueste que Decimus Brutus avoit faite de toute l'Espagne. Hispanias per Decimum Brutum obtinuimus, & usque ad Gades & Oceanum pervenimus.* Florus prénant un vol plus élevé dit, *Decimus Brutus aliquanto latius Gallacos, atque omnes Gallaciæ populos, formidatumque militibus flumen oblivionis, peragratoque victor Oceani litore non priùs signa convertit quàm cadentem in maria solem, obrutumque aquis ignem non sine quodam sacrilegii metu & horrore deprehendit.* Il grossit ainsi sa narration de prodiges : il s'imagine que les Romains ayant porté leurs conquêtes jusques aux extrémitez des Espagnes fremirent de peur appercevans l'Ocean, & qu'ils se crûrent coupables d'avoir regardé avec des yeux temeraires le Soleil dans son couchant, lorsqu'il semble éteindre ses feux dans les eaux de l'Ocean.

Ce défaut est aussi appellé Enflure, parce que cette maniere de dire les choses avec un air sublime, qui ne leur convient point, est semblable à ce faux embonpoint des malades qui paroissent gras, lorsque la fluxion les rend

bouffis. Le caractere ſublime eſt difficile, tout le monde ne peut pas s'élever au deſſus du commun, & continuer long temps le même vol. Il eſt facile de s'élever par la grandeur des expreſſions, mais ſi ces expreſſions ne ſont ſoûtenuës par la grandeur du ſujet, & remplies de choſes ſolides, on les compare juſtement à ces grandes échaſſes qui font remarquer la petite taille de ceux qui s'en ſervent en même temps qu'elles les élevent.

On peut bien par la machine d'une phraſe faire monter une bagatelle fort haut ; mais elle retombe bien-tôt dans ſon neant, & cette élevation ne fait que l'expoſer aux yeux de ceux qui ne l'auroient jamais apperceuë ſi elle étoit demeurée dans ſon obſcurité. Cette affectation de donner un air de grandeur à toutes les choſes que l'on propoſe, & de les revêtir de paroles magnifiques fait naître ce ſoupçon aux perſonnes judicieuſes qu'un Auteur a voulu cacher la baſſeſſe de ſes penſées ſous cette vaine montre de grandeur. Auſſi comme dit Quintilien, plus un eſprit eſt rampant & borné, plus il affecte de paroître élevé & fecond.

Les petites gens affectent de ſe faire paroître grands en s'élevant ſur la pointe de leurs pieds. Ceux qui ſont foibles font le plus de rodomontades. Cette enflure du ſtile, ces affectations de mots qui font du bruit, ſont plûtôt

tôt des témoignages de foiblesse que de force. *Quo quisque ingenio minùs valet, hôc se magis attollere & dilatare conatur & staturâ breves in digitos eriguntur, & plura infirmi minantur; nam & tumidos & corruptos & tinnulos, & quocunque alio Cacozeliæ genere peccantes certum habeo non virium, sed infirmitatis vitio laborare.*

III.

Du stile ou caractere simple.

LE caractere simple a ses difficultez. Il est vray que le choix des choses n'y est pas si difficile, puisqu'elles doivent être communes & ordinaires: Mais c'est ce qui le rend difficile; car la grandeur des choses éblouït, & cache les défauts d'un Ecrivain. Quand on parle de choses rares & extraordinaires, on peut employer des Metaphores; parce que l'usage ne donne point d'expressions assez fortes: Le discours peut être enrichi de figures: parce que l'on n'envisage gueres ce qui est grand tranquillement, ny sans ressentir des mouvemens d'admiration, d'amour, ou de haine, de crainte, ou d'esperance. Au contraire, quand nous n'avons pour objet que des choses communes, nous sommes contrains pour lors d'employer les termes propres & ordinaires: il n'est pas permis de figurer nô-

tre

tre discours, ce qui n'est pas sans difficulté : Car enfin ceux qui écrivent ne peuvent ignorer que la liberté de recourir aux figures est souvent comme pour s'exempter de la peine de rechercher des mots propres qui ne se trouvent pas toûjours, & qu'il est plus facile de faire des figures, que de parler naturellement.

Quand j'ay appellé ce caractere simple, je n'ay pas voulu signifier par ce mot une certaine bassesse qui n'est jamais bonne, & qu'il faut éviter. La matiere de ce stile n'a aucune élevation ; mais ce n'est pas à dire qu'elle doive être vile & méprisable. Elle ne demande pas les pompes & les ornemens de l'éloquence, ni d'être revêtuë d'habits magnifiques ; mais aussi elle rejette les façons de parler basses ; elle veut que les habits que l'on lui donne, soient propres & honêtes.

IV.

Du stile mediocre.

JE ne diray rien du caractere mediocre, parce qu'il suffit de sçavoir qu'il consiste dans une mediocrité qui doit participer de la grandeur du caractere sublime, & de la simplicité du caractere simple. Virgile nous a donné l'exemple de ces trois caracteres. Son Eneïde est dans le caractere sublime ; il n'y parle que de combats, que de sieges, que de guerres, que

de Princes, que de Heros. Tout y eſt magnifique, les ſentimens, & les paroles: La grandeur des expreſſions répond à la grandeur du ſujet. On ne lit rien dans ce Poëme qui ſoit ordinaire. Ce Poëte ne ſe ſert point des termes que l'uſage de la lie du peuple ait pour ainſi dire profané. S'il eſt obligé de nommer les choſes communes, il le fera par quelque tour particulier, par quelque Trope, par exemple pour *panis*, du pain, il mettra *Ceres*, qui étoit parmi les Payens la Deeſſe des bleds.

Le caractere des Eclogues eſt ſimple. Ce ſont des Bergers qui parlent, qui s'entretiennent de leurs amours, de leurs troupeaux, de leurs campagnes, d'une maniere ſimple, & qui convient à des Bergers.

Les Georgiques ſont du caractere mediocre. La matiere qu'il y traite n'approche pas de celle de l'Eneïde: Virgile ne parle point dans cet ouvrage de ces grandes guerres, de ces illuſtres combats, & de l'établiſſement de l'Empire Romain, qui font le ſujet de ſon Eneïde: mais auſſi les Georgiques ne ſont pas ravalez juſques à la condition des Bergers. Dans ces livres il penétre dans les cauſes les plus cachées de la nature; il découvre les myſteres de la religion des Romains, il y méle de la Philoſophie, de la Theologie, de l'Hiſtoire: ce qui l'oblige à tenir un milieu entre la ma-
jeſté

jesté de son Eneïde, & la simplicité de ses Bucoliques.

Chapitre III.

I.

Stiles propres à certaines matieres. Qualitez communes à tous ces stiles.

Nous allons parler des stiles particuliers qui sont affectez à certaines matieres, comme sont les stiles des Poëtes, des Orateurs, des Historiens, &c. Mais il est à propos de faire auparavant quelques observations sur les qualitez qui sont communes à tous ces stiles. Entre ceux qui s'exercent dans un même stile, les uns sont plus doux, les autres sont plus forts: Les uns sont gais, les autres sont austeres. Je diray en quoy consistent ces qualitez, & comment on peut les donner à un stile lorsqu'elles conviennent à la qualité du sujet.

La premiere de ces qualitez est la douceur. On dit qu'un stile est doux lorsque les choses y sont dites avec tant de clarté, que l'esprit ne fait aucun effort pour les concevoir; comme nous disons que le penchant d'une montagne est doux, lorsque l'on y monte sans peine. Pour donner cette douceur à un stile, il ne faut rien laisser à deviner au Lecteur. On doit

doit débroüiller tout ce qui paroît l'embarasser ; prévenir ses doutes : En un mot, il faut dire les choses dans l'étenduë qui est necessaire, afin qu'elles soient apperceuës ; ce qui est petit se dérobe à la veuë. J'ay dit dans le Livre precedent de quelle maniere on adoucissoit la cadence, & la prononciation du discours. La douceur du nombre contribuë merveilleusement à la douceur du stile. Cette douceur peut avoir plusieurs degrés. On dit d'un Auteur qui écrit avec une douceur extraordinaire, que son stile est tendre & délicat. Je ne veux pas oublier icy qu'il n'y a rien qui contribuë d'avantage à la douceur du stile, que le soin d'inserer où il faut toutes les particules necessaires pour faire appercevoir la suite, & la liaison des parties d'un discours.

La seconde qualité est la force. Cette qualité est entierement opposée à la precedente : Elle frappe fortement l'esprit, elle l'applique, & le rend extrémement attentif. Aussi elle le fait par des moyens tout contraires. Pour rendre un stile fort, il faut se servir d'expressions courtes qui signifient beaucoup, & qui réveillent plusieurs idées. Les Auteurs Grecs & Latins sont pleins d'expressions fortes, qui sont plus rares dans le François, qui aime que le discours soit naturel, libre & un peu diffus ; c'est pourquoy on ne doit pas s'étonner que

les

les Traductions Françoiſes des Auteurs Grecs & Latins ſoient plus abondantes en paroles que les originaux, puiſque l'on ne peut pas ſe ſervir d'expreſſions ſi courtes & ſi ſerrées, ſelon le genie de nôtre langue, qui veut qu'on développe toutes les idées que le mot Grec ou Latin renferme. S. Paul par exemple dit d'une maniere noble, qu'il eſt prêt de mourir, ſe ſervant de cette expreſſion ἐγὼ γὰρ ἤδη σπένδομαι, que la verſion Latine rend par ces mots : *Ego enim jam delibor*. Pour traduire en François ce paſſage, il faut neceſſairement le faire de cette maniere. *Car pour moy je ſuis comme une victime qui a déja reçû l'aſperſion pour être ſacrifiée.* Toutes ces paroles ne font que développer les idées que donne le mot Grec σπένδομαι, lorſqu'on conſidere ſa force avec toute l'attention neceſſaire.

La troiſiéme qualité rend un ſtile agreable & fleuri. Cette qualité dépend en partie de la premiere, & elle en veut être precedée, l'eſprit ne ſe divertiſſant pas lorſqu'il s'applique trop fortement. Les Tropes, & les Figures ſont les fleurs du ſtile. Les Tropes font concevoir ſenſiblement les penſées les plus abſtraites : Ils font une peinture agreable de ce que l'on vouloit ſignifier. Les Figures réveillent l'attention, elles échauffent, elles animent les Lecteurs, ce qui eſt agreable ; le mouvement étant le principe de la vie & des plai-

plaiſirs, la froideur mortifiant toutes choſes. La derniere qualité eſt auſtere, elle retranche du ſtile tout ce qui n'eſt pas abſolument neceſſaire, elle n'accorde rien au plaiſir, elle ne ſouffre aucun ornement, & comme un juge de l'ancien Areopage, elle ne permet pas que le diſcours ſoit animé; elle en bannit tous les mouvemens capables d'attendrir les cœurs.

L'on doit faire en ſorte que le ſtile ait des qualitez qui ſoient propres au ſujet que l'on traite. Vitruve cet excellent & judicieux Architecte qui vivoit ſous Auguſte remarque que dans la ſtructure des Temples on ſuivoit l'ordre qui exprimoit le caractere de la divinité à qui le Temple étoit dedié. Le Dorique qui eſt le plus ſolide & le plus ſimple étoit employé dans les Temples de Minerve, de Mars, & d'Hercule; les délicateſſes, & les ornemens des autres ordres ne convenant pas à la Deeſſe de la Sageſſe, au Dieu des combats, ny à l'exterminateur des monſtres. Les Temples de Venus, de Flore, de Proſerpine, & des Nymphes étoient bâtis ſelon l'ordre Corinthien qui eſt tendre, délicat, chargé de feſtons, de feüillages, & paré de tous les ornemens de l'Architecture. L'ordre Ionique étoit conſacré à Diane, à Junon, & aux autres Dieux de l'humeur deſquels les regles de cet ordre donnent le caractere, obligeant de tenir un milieu entre la ſolidité de l'ordre Dorique,

rique, & la gentilleſſe du Corinthien. Il en eſt de même du diſcours : les fleurs, & les gentilleſſes de l'éloquence ne ſont pas propres pour un ſujet grave & plein de majeſté. L'auſterité du ſtile eſt importune lorſque la matiere permet de rire : la force des expreſſions eſt inutile quand les eſprits ſe gagnent par la douceur, & qu'il n'eſt pas beſoin de les combattre ni de les forcer.

II.

Quel doit être le ſtile des Orateurs.

Ceux qui juſques à preſent ont traité de l'Art de Parler, ſemblent n'avoir écrit que pour les Orateurs. Leurs preceptes ne regardent que le ſtile Oratoire, & ceux qui étudient cet art regardent l'abondance & la richeſſe des expreſſions que nous admirons dans les diſcours des grands Orateurs, comme le principal & l'unique fruit de leur étude. Il eſt vray que l'éloquence paroît avec éclat dans ce ſtile, ce qui m'oblige de lui donner la premiere place.

Les Orateurs parlent ordinairement pour éclaircir des veritez obſcures ou conteſtées ; ce qui demande un ſtile diffus, puiſque dans cette occaſion il eſt neceſſaire de diſſiper tous les nuages, & toutes les obſcuritez qui cachent ces veritez. Ceux qui entendent parler un

un Orateur ne prennent pas autant d'interest que lui dans la cause qu'il défend: ils ne sont pas toûjours attentifs ; ou n'ayant pas l'esprit assez vif ils ne conçoivent qu'avec peine ce qu'on leur dit. Cet Orateur est donc obligé de redire les mêmes choses en plusieurs manieres , afin que si les premieres paroles n'ont pas porté coup, les secondes fassent l'effet qu'il souhaite.

Mais cette abondance ne consiste pas dans une multitude d'Epithetes, de mots & d'expressions entierement Synonymes. Pour persuader une verité, pour la faire comprendre par les plus grossiers, & la faire appercevoir aux esprits les plus distraits; il faut la representer sous plusieurs faces differentes, avec cet ordre que les dernieres expressions soient plus fortes que les premieres, & ajoûtent quelque chose au discours, de telle sorte que sans être ennuyeux on rende sensible & palpable, ce que l'on vouloit faire connoître. Un habile homme s'accommode à la capacité de son Auditeur, il s'arrête aux veritez qu'il lui propose, & ne les quitte point jusques à ce qu'elles soient entrées dans son esprit, & qu'elles s'y soient certainement établies.

Les veritez qui se démontrent dans les Playdoyers, & dans les Harangues, ne sont pas de la nature des veritez Mathematiques: Ces dernieres ne dépendent que d'un tres-petit

tit nombre de principes certains & infaillibles : Les premieres dépendent d'une multitude de circonstances qui separées n'ont pas de force, & qui ne peuvent convaincre que lorsqu'elles sont ramassées & unies ensemble. On ne peut les amasser sans art, & c'est où paroît l'adresse des Orateurs subtils : Ils ménagent les moindres circonstances, & souvent ils font le fondement de leur preuve d'une particularité qu'un autre auroit rebutée, & n'auroit daigné employer. Pourquoy Ciceron grossit-il ses Oraisons de circonstances qui semblent inutiles & basses ? A quoy bon rapporter que Milon changea de souliers, qu'il prit ses habits de campagne, qu'il partit tard attendant sa femme qui fut long-temps à se preparer selon la coûtume des femmes ? C'est que cette peinture simple & naïve qu'il fait sans oublier le moindre trait de l'action qu'il veut mettre devant les yeux des Juges, persuade efficacement qu'on ne peut rien appercevoir dans la conduite de Milon qui le fasse soupçonner d'avoir prémedité d'assassiner Clodius, comme prétendoient ses ennemis.

Les grands Orateurs n'employent que des expressions riches, capables de faire valoir leurs raisons : Ils tâchent d'ébloüir les yeux & l'esprit, & pour ce sujet ils ne combattent qu'avec des armes brillantes. L'usage ne leur fournissant pas toûjours des mots propres

pour

pour exprimer le jugement qu'ils font des choſes, & pour les faire paroître auſſi grandes qu'elles ſont : ils ont recours aux Tropes, qui leur ſervent encore à donner telle couleur qu'ils deſirent à une action, à la faire paroître petite ou grande, loüable ou mépriſable, juſte ou injuſte, ſelon que les termes Metaphoriques dont ils ſe ſervent la relevent ou l'abbaiſſent. Mais l'abus qu'ils font de cet art les rend ſouvent ridicules, on n'a pas droit de déguiſer une action, de l'habiller comme l'on veut, de donner le nom de crime à une faute excuſable ; & d'en parler comme d'une faute legere, ſi elle eſt criminelle. Les mots de crimes, & de fautes donnent des idées contraires. Si l'on n'applique ces termes avec juſteſſe, on doit paſſer ou pour n'avoir pas de jugement, ou pour avoir peu de bonne foy. Les perſonnes ſages qui écoutent s'attachent aux choſes, & avant que de ſe laiſſer perſuader par les mots, ils examinent s'ils ſont juſtes. J'admire ces Declamateurs qui croient avoir triomphé de leur ennemi, quand ils ſe ſont raillez de ſes raiſons : ils croient l'avoir terraſſé quand ils l'ont chargé d'injures, & qu'ils ont épuiſé toutes les Figures de leur art pour le repreſenter tel qu'ils veulent qu'il paroiſſe.

On ne peut défendre fortement une verité, ſi l'on ne s'intereſſe dans ſa défenſe. Le diſ-

cours est languissant qui ne part pas d'un cœur échauffé & ardent à combattre pour la verité, dont il a pris le parti. Nous avons montré dans le second livre, que comme la nature fait prendre aux membres du corps des postures propres à attaquer & à se défendre dans un combat singulier, cette même nature fait que l'on figure son discours, & que l'on lui donne des tours propres à soûtenir une verité contestée, à l'établir, & à refuter ce qu'on lui oppose: Aussi nous voyons qu'il n'y a rien de plus figuré que le discours d'un grand Orateur qui entre dans tous les sentimens, & se revêt de toutes les affections de celuy dont il plaide la cause.

III.

Quel doit être le stile des Historiens.

APrés les Harangues il n'y a point de sujet où l'éloquence se fasse davantage paroître que dans l'histoire. C'est le métier de l'Orateur d'écrire l'Histoire: * *Historia opus est maximè Oratorium.* C'est par sa bouche que les actions des grands hommes doivent être publiées: c'est par son stile qu'il en doit conserver la memoire à la posterité. Les principales qualitez du stile Historique sont la clarté & la briéveté. Un Historien éloquent fait une vive peinture de l'action qu'il rapporté,

* *Ciceron.*

porte, il n'en oublie aucune notable circonstance. Celui qui est sec ou aride ne represente que la carcasse des choses, il ne les dit qu'à demi: son Histoire est maigre & décharnée. Quand on rapporte un combat qui a été suivi d'une victoire signalée, ce n'est pas être Historien que de dire simplement, que l'on a combattu: il faut rapporter les causes de la guerre, dire comment elle s'est allumée, faire connoître quel étoit le dessein des Princes, quelles étoient leurs forces, il faut faire une description du lieu du combat, particulierement si ce lieu a été cause de quelque accident considerable, découvrir les stratagémes. Mais il faut sur toute chose que l'Histoire soit comme un miroir qui rend les objets tels qu'ils se presentent à lui sans augmentation ni diminution de leur naturelle grandeur.

La briéveté contribuë à la clarté: je ne parle point de celle qui consiste dans les choses, & dans un choix de ce qu'il faut dire, & de ce qu'il faut negliger. Le stile d'un Historien doit être coupé, dégagé de ces longues Phrases, & de ces Periodes qui tiennent l'esprit en suspens: il faut que son cours soit égal, & qu'il ne soit point interrompu par ces figures extraordinaires, par ces grands mouvemens qui sont défendus à un Historien dont le devoir est d'écrire sans passion.

Ce n'eſt pas qu'un Hiſtorien qui eſt bon Orateur ne puiſſe faire uſage de ſon éloquence. L'occaſion s'en preſente aſſez ſouvent. Comme il eſt obligé de rapporter ce qui a été dit, auſſi bien que ce qui a été fait, il y a des Harangues à faire dans l'hiſtoire, où les figures ſont neceſſaires pour peindre la paſſion de ceux qu'on fait parler.

IV.

Quel doit être le ſtile Dogmatique.

LE zele que l'on a pour la défenſe d'une verité conteſtée cauſe dans l'ame des mouvemens qui font qu'elle ſe tourne de tous côtez, qu'elle cherche par tout des armes, & qu'elle employe toutes les forces de l'éloquence pour triompher de ſes adverſaires: dans les matieres Dogmatiques, où l'on a pour Auditeurs des perſonnes dociles qui reçoivent ce que l'on dit comme ils recevroient des Oracles, on n'a point ces ſujets de zele & de chaleur, particulierement dans les traitez de Geometrie; les veritez qu'on y démontre ſont évidentes: Elles n'empruntent point leur clarté des lumieres de l'éloquence, il faut ſeulement les propoſer: ce n'eſt pas comme dans les procez où la verité eſt fâcheuſe aux uns, & avantageuſe aux autres, & où étant reconnuë, elle enrichit l'un & appauvrit l'autre. Qui eſt celui qui prend intereſt à conteſter

tester ou à défendre une proposition de Geometrie ? Les Geometres démontrent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits : Que cela soit vray ou faux, cela ne fait ni bien ni mal, personne ne s'y oppose. C'est pourquoy le stile d'un Geometre doit être simple, sec & dépoüillé de tous les mouvemens que la passion inspire à l'Orateur. Outre que plus les veritez sont claires & conceuës avec plus d'évidence, on est plus determiné à s'exprimer d'une même façon.

En traitant la Physique, & la Morale, on peut prendre une maniere d'écrire moins seche que ce stile des Geometres ; les veritez qu'on y enseigne ne dépendant pas toûjours de principes si simples. Un homme qui s'applique avec contention à resoudre un probléme de Geometrie, trouver une équation d'Algebre, est chagrin, & austere ; il ne peut souffrir ces paroles qui ne sont placées dans le discours que pour l'ornement. La Physique & la Morale ne sont pas des matieres si épineuses, qu'elles rendent de mauvaise humeur les Lecteurs par leur difficulté : Il n'est donc pas necessaire que le stile de ces sciences soit si severe.

Les veritez qui se démontrent dans les sciences profanes sont steriles & peu importantes : Les passions ne sont justes & raisonnables, que lorsqu'elles portent l'ame, & la poussent à chercher un bien solide & à fuir un

mal veritable ; c'eſt donc une choſe aſſez ridicule de ſe paſſionner pour ſoûtenir ces veritez qui ne font ni bien ni mal, d'en parler avec des emportemens, des tranſports, & des figures que le bon ſens veut qu'on reſerve à d'autres occaſions. Je ne puis ſouffrir ceux qui ſe paſſionnent pour défendre la reputation d'Ariſtote, qui diſent des injures à ceux qui n'eſtiment pas aſſez Ciceron, qui font des exclamations & des figures contre ceux qui ſe trompent en parlant des habits des Grecs & des Latins : Mais auſſi je ne puis diſſimuler que c'eſt avec peine que je lis les ouvrages de ces Theologiens qui parlent avec autant de froideur & de ſechereſſe des principales veritez de nôtre Religion, que ſi elles n'étoient importantes à perſonne. C'eſt une eſpece d'irreligion que d'enviſager les choſes de Dieu ſans des mouvemens d'amour, de reſpect & de veneration, qui ſe faſſent paroître aux dehors. On ne peut aſſiſter aux ſaints Myſteres dans une poſture negligeante, ſans quelque eſpece de peché. Ceux qui ſe mêlent de parler de Theologie, qui veulent inſtruire, doivent imiter le Maître des Maîtres JESUS CHRIST : il éclairoit l'eſprit, & touchoit la volonté, il embraſoit le cœur de ſes Diſciples en même temps qu'il les enſeignoit ; & c'étoit à ce feu Divin qu'il allumoit dans leurs eſprits, que ſes Diſciples le reconnoiſſoient. *Nonne cor e-*

rat.

rat ardens in nobis dum nobiscum loqueretur in via? Avec quelle froideur les plus devots lisent-ils les écrits de nos Scholastiques? On n'y trouve rien qui réponde à la majesté des choses qu'ils traitent. Je n'attaque point leurs preuves basses, dont ils avilissent l'autorité des veritez les plus authentiques: Leurs expressions sont rampantes, leur stile languissant, & sans mouvement. Ce n'est pas que je veüille loüer ces digressions mystiques pleines de certaines lumieres qui n'ont point de chaleur. L'Ecriture sainte est majestueuse: Les Ecrits des Peres portent les traits de l'amour dont ils brûloient pour les saintes veritez qu'ils enseignent: Lorsque le cœur est plein de feu, les paroles qui en sortent sont ardentes.

V.

Quel doit être le stile des Poëtes.

ON donne toute liberté aux Poëtes, ils ne s'assujettissent point aux loix de l'usage commun, & ils se font un nouveau langage: Il est facile de justifier cette liberté. Les Poëtes veulent plaire, & surprendre par des choses grandes, merveilleuses, extraordinaires: Ils ne peuvent arriver à ce but qu'ils se proposent, s'ils ne soûtiennent la grandeur des choses par la grandeur des paroles. Tout ce qu'ils disent étant extraordinaire, les expressions qui doivent égaler la dignité de la

matiere, doivent être extraordinaires, & éloignées des expreſſions communes. C'eſt pourquoy on ne parle dans la Poëſie que par Hyperboles, & que par Metaphores, l'uſage ne fourniſſant point de termes aſſez forts. Le tour du diſcours Poëtique eſt figuré. La dignité de la matiere rempliſſant l'ame du Poëte de tranſports, d'eſtime, & d'admiration, le cours de ſes paroles ne peut être égal ; il eſt neceſſairement interrompu par les flots de ces grands mouvemens dont ſon eſprit eſt agité. Auſſi lorſque le ſujet de ſes Vers n'a rien qui puiſſe cauſer ces fougues, & ces tranſports, comme dans les Comedies, dans les Eclogues, & dans quelques autres eſpeces de Vers dont la matiere eſt baſſe, ſon ſtile doit être ſimple & ſans figures. C'eſt la qualité des choſes qui ſont grandes & rares, qui excuſe & autoriſe la maniere de parler des Poëtes ; car ſi ces choſes ſont communes, il ne leur eſt pas plus permis qu'à un Hiſtorien de s'éloigner de l'uſage commun.

On n'aime pas ordinairement les veritez abſtraites qui ne s'apperçoivent que par les yeux de l'eſprit. Nous ſommes tellement accoûtumez à ne concevoir que par les ſens, que nous ſommes incapables de faire uſage de nôtre pur eſprit, & comprendre un raiſonnement, s'il n'eſt établi ſur quelque experience ſenſible : de là vient que les expreſſions abſtraites.

tes sont des Enigmes à la pluspart des gens ; & que celles-là plaisent qui sont sensibles, & qui forment dans l'imagination une peinture de la chose qu'on leur veut faire concevoir. Les Poëtes dont le but principal est de plaire, n'employent que ces dernieres expressions : Et c'est pour cette même raison que les Metaphores qui rendent toutes choses sensibles, comme nous avons vû, sont si frequentes dans leur stile.

Ce desir de frapper vivement les sens, & de se faire entendre sans peine, a porté les anciens Poëtes à user si souvent de fictions, & à faire prendre à chaque chose un corps, une ame, un visage.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre ;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.

Quand un Poëte dit que Bellone Deesse de la guerre porte la terreur & l'épouvanté dans toute une armée, que le Dieu Mars anime l'ardeur des soldats ; ces manieres de dire les choses font bien une autre impression sur les sens que celles-cy, dont on se sert dans l'usage ordinaire : Toute l'armée fut épouvantée : Les soldats étoient animez au combat. Chaque vertu, chaque passion est une divinité dans la Poësie. Minerve est la prudence ; la

crainte, la colere, l'envie sont des furies. Ces noms quand on n'en considere que les idées que l'usage y a jointes, ne font pas grande impression. Mais on ne peut se representer la Deesse de la colere avec ses yeux pleins de fureur, ses mains teintes de sang, ces flames qui sortent de sa bouche, ses serpents, ses torches allumées, sans fremir & sans s'effrayer. Dans les Poësies saintes, & dans celles qui se chantoient devant le Sanctuaire, les Prophetes se servent de manieres de parler à peu prés semblables, pour se rendre intelligibles à la populace. David fait concevoir comme Dieu l'avoit secouru & protegé contre ses ennemis d'un stile qui est aussi vif & aussi hardy que celuy des Poëtes profanes dont nous venons de parler. Il represente Dieu qui descend du Ciel, & vient combattre pour sa défense.

En cette extrémité derniere
J'invoquay le Seigneur, j'eus recours à mon Dieu;
Et voilà que de son haut lieu
Il entendit ma voix, il ouït ma priere.
Pour moy ses forces il assemble:
Ces hauts monts dont l'orgueil s'éleve jusqu'aux Cieux
Agitent leurs fronts glorieux,
Et jusqu'au fondement toute la terre tremble.
De courroux son visage fume,

De

De ses yeux irritez sort un feu dévorant
Qui court comme un affreux torrent,
Et tout ce qu'il rencontre aussi-tôt il l'allume.
Les Cieux pour le laisser descendre
Abbaissent par respect leurs grands cercles voutez,
Et sous ses pas de tous côtez
Les nuages épais commencent de s'étendre.
Les Cherubins qui de sa gloire
Sont avec tant d'ardeur les ministres sçavans,
Tirent sur les aîles des vents,
Son char, où sa puissance attache la victoire.
Il cache sa Majesté sainte
Sous un noir pavillon fait de sombres broüillards;
Qui comme de fermes remparts,
Font autour de son trône une effroyable enceinte.

La prose endort, la Poësie réveille: Les narrations que font les Poëtes sont interrompuës par des exclamations, par des apostrophes, par des digressions, & par mille autres figures qui entretiennent l'attention. Ils ne regardent jamais les choses que par les endroits capables de charmer: Ils n'en apperçoivent que la grandeur, & que la rareté: Ils ne considerent rien de tout ce qui pourroit refroidir la chaleur de leur admiration: Ce qui fait qu'ils sortent pour ainsi dire d'eux mémes, & que se laissant aller au feu de leur imagination, ils deviennent semblables à une Sibille qui étant pleine d'un Esprit extraordi-

naire ne parloit plus le langage ordinaire des hommes.

Sed pectus anhelat,
Et rabie fera corda tument; majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore Dei. ———

CHAPITRE V.

I.

La beauté du discours est l'effet d'une exacte observation des regles de parler.

LA beauté est la fleur de la santé, comme a dit un ancien Auteur, les fleurs sont un effet & une marque du bon état de la plante qui les a produites; les ornemens du discours naissent pareillement de la santé, c'est à dire de la justesse avec laquelle il a été composé. La même chose reçoit differens noms selon les differentes faces par lesquelles on la regarde. Quand on considere la beauté en elle-même; c'est la fleur de la santé; mais quand on la considere par rapport à ceux qui jugent de cette beauté, on peut dire que la veritable beauté est ce qui plaît aux honêtes gens, qui sont ceux qui jugent raisonnablement des choses. Il est difficile de déterminer ce qui plaît, & en quoy consiste le je ne sçay quoy, que

que l'on sent dans la lecture des bons Auteurs. Cependant si on refléchit un peu sur ce sentiment, on trouvera que le plaisir que l'on prend dans un discours bien fait n'est causé que par cette ressemblance, qui se trouve entre l'image que les paroles forment dans l'esprit, & les choses dont elles sont la peinture; de sorte que c'est la verité qui plaît, ou la conformité des paroles avec les choses. Ce qu'on appelle grand & sublime, n'est autre chose que cette conformité, lorsqu'elle est extraordinairement parfaite; comme il paroît par l'exemple d'une expression sublime que nous donne Longin qui a composé le traité fameux du sublime. Il tire cet exemple du commencement de la Genese, où Moïse parle ainsi de la creation de la lumiere. *Dieu dit que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit.* Cette expression donne asseurément une grande idée de la puissance de Dieu sur les creatures, qui est ce que Moïse vouloit faire concevoir.

La grandeur des expressions étant donc établie sur leur force & sur leur clarté, il est facile de déterminer quels sont les veritables ornemens du discours & en quoy ils consistent. Un discours est beau lorsqu'il est composé selon les regles de l'art: Il est grand lorsqu'il est extraordinairement net, qu'il n'y a pas une parole équivoque, qu'il n'y a aucun

ſens ſuſpendu, aucune expreſſion ambiguë, quand il eſt bien tourné, que l'eſprit du Lecteur eſt conduit tout droit au but par le plus court chemin, ſans aucun embaras de paroles ſuperfluës. Une ſi grande netteté eſt comme une vive lumiere qui éclaire le diſcours & le rend brillant. Nous avons vû dans le troiſiéme Livre que lorſqu'on arrange ſes paroles de ſorte que la prononciation en eſt facile & coulante; elles formoient une harmonie qui donnoit du plaiſir à ceux qui l'entendoient. Ainſi il ne faut point d'autres regles pour parler avec ornement que celles que nous avons données pour parler juſte.

Ces ornemens du diſcours ont cela de commun avec ceux de la nature; qu'ils plaiſent, & qu'ils ſont utiles. Tout ce qui eſt beau d'une beauté naturelle eſt utile: la diſpoſition d'un Fruitier où les arbres ſont plantez à la ligne & en échiquier eſt agreable & utile; car elle fait que la terre communique également ſon ſuc à tous ces arbres. *Arbores in ordinem, certaque intervalla redacta placent; quincunce nihil ſpecioſius eſt, ſed id quoque prodeſt, ut ſuccum terræ æqualiter trahant.* Les colomnes ſont le principal ornement des édifices: Leur beauté eſt liée ſi étroitement avec la ſolidité de tout l'ouvrage, qu'on ne peut les renverſer ſans le ruiner entierement. Les ornemens d'un beau diſcours en ſont auſſi inſepa-

rables: Les allusions sur les noms, les jeux de mots, les repetitions figurées de certaines syllabes, & les autres ornemens qui ne sont point essentiels, ne peuvent donner qu'un plaisir mediocre à ceux qui les considerent au jour de la raison. Car enfin il n'y a que la verité qui satisfasse un esprit raisonnable, tous ces ornemens n'ont point de verité, ils font moins concevoir les choses que l'on veut dire qu'un discours simple & naturel.

II.

L'idée fausse que les hommes ont de la grandeur, avec le desir de ne rien dire que de grand, est la cause des mauvais ornemens.

L'On trouve peu de personnes qui examinent avec jugement les choses qui se presentent. On se laisse surprendre par les apparences. Ainsi parce que les grandes choses sont rares & extraordinaires; les hommes se forment une telle idée de la grandeur, que tout ce qui a un air extraordinaire leur paroît grand. Ils n'estiment ensuite que ce qui n'est pas commun; ils méprisent les manieres de parler naturelles, parce qu'elles ne sont pas extraordinaires. Ils aiment les grands mots, les phrases enflées, *Sesquipedalia verba & ampullas*. Pour les ébloüir, il faut seulement

ment revêtir d'un habit étranger & magnifique ce qu'on leur propose. Ils ne rechercheront pas si sous cet habit extraordinaire il y a quelque chose de caché, qui soit effectivement grand & extraordinaire. Ce qui fait remarquer encore plus sensiblement leur sotise; c'est qu'ils admirent ce qu'ils n'entendent pas, *mirantur quæ non intelligunt*; parce que l'obscurité a quelque apparence de grandeur, les choses sublimes & relevées étant ordinairement obscures & difficiles.

Les hommes ayant donc une si fausse idée de la grandeur, il ne faut pas s'étonner si les ornemens dont ils chargent leurs ouvrages sont faux & en si grand nombre; car enfin, comme nous avons dit ailleurs, ils ne veulent rien dire que de grand: Or leur ambition les porte plus loin qu'ils ne peuvent aller, ainsi ils tombent en voulant s'élever, & crevent en voulant s'enfler. La fecondité est une marque de grandeur; l'ardeur qu'ils ont de paroître feconds fait qu'ils étouffent leurs pensées par une trop grande abondance de paroles. Quand quelque chose leur plaît, ils s'y arrêtent, ils la repetent: *Nesciunt quod bene cessit relinquere*: Ils font comme ces jeunes chiens qui ne peuvent quitter leur proye, qui s'en joüent long-temps. Il faut donner à chaque chose son étenduë naturelle: Une statuë dont les parties ne sont pas proportionnées, qui a

de

de grandes jambes & de petits bras, un petit corps & une grosse teste est monstrueuse. Le plus grand secret de l'éloquence est de tenir les esprits attentifs, & d'empécher qu'ils ne perdent de veuë le but où il faut les conduire. Or quand on s'arréte trop long-temps à de certaines parties ; le Lecteur en est si occupé qu'il ne se souvient plus du sujet principal. La fecondité n'est donc pas toûjours bonne : Les repletions, & le jeûne causent des maladies.

Entre les sçavans on estime ceux qui ont plus de lecture ; la difficulté des sciences en releve le prix ; on a de l'estime pour ceux qui sçavent l'Arabe, & le Persan : on n'examine pas si par le moyen de ces langues on acquiert quelque rare connoissance qui ne se puisse trouver dans nos Auteurs : Il suffit que ceux qui ont chargé leur memoire de ces langues sçachent ce qu'il est difficile de sçavoir, & ce qui est sceu d'un tres-petit nombre de personnes. L'ambition qu'on a de paroître sçavant, & de faire remarquer son erudition fait qu'en parlant ou en écrivant, on allegue continuellement les Auteurs, quoyque leur autorité ne soit necessaire que pour faire sçavoir qu'on les a leus, & pour passer pour docte, comme Saint Augustin le reproche à Julien : *Quis hæc audiat, & non ipso nominum sectarumque conglobatarum strepitu terreatur, si est ineru-*

ineruditus qualis est hominum multitudo, & existimet te aliquem magnum qui hæc scire poteris? On entasse du Grec sur le Latin, de l'Hebreu sur de l'Arabe. Une sottise lorsqu'elle est dite en Grec est souvent bien receuë: un mot Italien dans un discours quelque application qu'on en fasse, fait passer son Auteur pour galant & poli. Si cette coûtume n'étoit point ordinaire, nous serions aussi étonnez de cette maniere bizarre de parler, que d'entendre un phrenetique. Ce défaut gâte un stile, & empéche qu'il ne soit net & coulant. Si c'est pour donner du poids à ses paroles qu'on allegue les Auteurs, on ne le doit faire que dans la necessité d'appuyer ce que l'on avance de l'autorité d'un Auteur de reputation. Qu'est-il besoin d'alleguer Euclide pour prouver que le tout est égal à ses parties: de citer les Philosophes pour persuader le monde qu'il fait froid l'hyver. Je ne blâme pas toutes les citations: au contraire, je les approuve, lorsque les paroles sont belles, & qu'il est à propos de réveiller l'esprit du Lecteur par quelque diversité; le seul excez en est blâmable. Ceux qui ont beaucoup de lecture doivent imiter les Abeilles qui digerent ce qu'elles ont recueilli sur les fleurs, & en font une seule liqueur. La nature aime la simplicité, c'est une marque de quelque fâcheuse maladie que d'avoir la peau marquée de taches de differentes couleurs.

Les

Les ſentences trop frequentes troublent auſſi l'uniformité du ſtile. Par ſentences on entend ces penſées relevées & abſtraites qu'on exprime d'une maniere conciſe & en peu de paroles ; ce qui leur fait donner le nom de pointes. Je ne parle point de ces ſentences pueriles & fauſſes, qui ne contiennent rien d'extraordinaire, & qui n'ont rien de particulier qu'un tour forcé & qui n'eſt point naturel. Les plus belles, ſi elles ſont placées trop prés à prés s'étouffent, & rendent le ſtile raboteux : & comme elles ſont détachées du reſte du diſcours, on peut dire que le ſtile qui eſt chargé de ces pointes eſt heriſſé d'épines. Ces penſées détachées ſont comme des pieces couſuës & rapportées, qui étant d'une couleur differente du reſte de l'étoffe font une bizarrerie ridicule. *Curandum eſt ne ſententiæ emineant extra corpus orationis expreſſæ, ſed intexto veſtibus colore niteant.* On aime à parſemer ſes ouvrages de ſentences ; parce qu'elles font honneur à l'eſprit de l'Auteur : *Facie ingenii blandiuntur.*

Le dernier défaut dans lequel tombent ceux qui veulent avoir la gloire d'avoir fait quelque choſe d'achevé, vient des efforts qu'ils font pour perfectionner leur ouvrage. Un homme qui écrit avec contention d'eſprit, eſt incapable de s'appercevoir de l'obſcurité de ſes paroles : les plus obſcures lui ſemblent clai-

claires, il découvre facilement toutes les idées que ses expressions doivent réveiller pour être entenduës, parceque ces idées luy sont presentes: mais il n'en est pas de même de ceux qui lisent ses ouvrages, qui n'ont pas l'imagination si échauffée, & qui ne s'appliquent pas à penetrer le sens de ses paroles avec une aussi grande application que celle avec laquelle il les a composées. Quand un homme a peine à s'exprimer, on travaille avec luy, & on ressent une partie de sa peine: s'il s'exprime d'une maniere si naturelle & si facile, qu'il semble que chaque mot soit venu prendre sa place, sans qu'il ait eu la peine de l'aller chercher, cette facilité plaît. La veuë d'un homme qui se jouë, relâche en quelque maniere l'esprit.

Cette facilité paroît dans un ouvrage lorsque l'on se sert d'expressions naturelles, que l'on évite celles qui semblent recherchées, & qui portent les marques sensibles d'un esprit qui fait les choses avec peine. Ce n'est pas que pour se servir de termes naturels & propres, il ne soit besoin de travail, mais ce travail ne doit pas paroître. *Ludentis speciem dabit & torquebitur.* Autant qu'on le peut & que la matiere qu'on traite le permet, il faut donner à son discours ce tour libre des conversations. Sans doute que lorsqu'une personne dans l'entretien parle avec un air facile & enjoüé,

joüé, cela ne ſert pas peu à faire entrer dans ſes ſentimens ; le plaiſir qu'on prend dans ſa converſation rend les choſes aiſées.

III.

Des ornemens artificiels. Regles touchant ces ornemens.

OUtre cette beauté naturelle qui eſt la fleur de la juſteſſe du diſcours, nous ſommes obligez de reconnoître de certains ornemens que nous pouvons appeller artificiels en les comparant à ceux dont les perſonnes bien faites accompagnent les graces naturelles de leur viſage. Il faut avoüer que dans les ouvrages des Ecrivains les plus judicieux, on trouve de certaines choſes qu'on pourroit retrancher ſans faire tort au ſens de leur diſcours, ſans en troubler la clarté, ſans en diminuer la force. Elles n'y ſont placées que pour l'embelliſſement ; & elles n'ont point d'autre utilité que celle d'arrêter l'eſprit du Lecteur par le plaiſir qu'il reçoit de ſa lecture, & de faire qu'il s'applique plus volontiers. Souvent aprés avoir dit tout le neceſſaire on ajoûte quelque choſe d'agreable : on aime mieux s'exprimer par une Metaphore, par une Hyperbole : quoique l'uſage donne des termes propres pour dire ce que l'on apperçoit, on s'anime, & l'on figure ſon diſcours pour

ne pas être ennuyeux. Aprés que les mots, & les expressions sont assez bien arrangées, & qu'elles se peuvent prononcer commodément: on fait davantage, on les mesure, & on leur donne une cadence agreable aux oreilles. La nature se jouë quelquefois dans ses ouvrages; toutes les plantes ne portent pas des fruits, quelques-unes n'ont que des fleurs. On ne peut donc pas condamner absolument ces ornemens dont nous parlons, qui ne sont inserez dans les ouvrages que pour divertir & délasser les Lecteurs: Ils ont leur prix, mais c'est le bon usage que l'on en fait qui le leur donne. Les regles suivantes ne seront pas inutiles pour bien user de toutes ces richesses du langage, & pour les ménager avec prudence.

La premiere regle que l'on doit suivre dans la distribution des ornemens, c'est de les appliquer en temps & lieu: Les jeux sont importuns quand on est accablé d'affaires. Quand une matiere est difficile, & que sa difficulté rend le Lecteur chagrin, il faut éviter tous les jeux de paroles qui ne feroient qu'augmenter son travail, le détournant de son application serieuse. Si on ne cherche que l'utilité, l'agreable déplaît. Il y a des matieres qui ne souffrent aucun ornement, telles que sont celles qu'on appelle Dogmatiques.

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

Lorsque la matiere du discours est simple, tout

tout doit être simple : Les habits chargez de pierreries, & extraordinairement ornez ne se portent que dans quelque grande fête, & dans quelque ceremonie extraordinaire.

La seconde regle prescrit que les ornemens soient raisonnables, & que les regles de l'art soient exactement gardées. Vous trouvez de petits Esprits qui ne se mettent pas en peine de dire une impertinence, & d'avancer une chose fausse, pourveu que ce qu'ils disent ait l'air d'une sentence ; de parler sans jugement pourveu qu'ils fassent entrer une Metaphore, & une figure dans leur discours. Ils ne font pas de reflexion si ce qu'ils disent est pour ou contre eux : s'ils peuvent faire une Antithese, une repetition, une cadence qui flate les sens, n'importe qu'ils blessent la raison ; ils sont satisfaits de leur esprit. On doit être convaincu qu'il n'y a rien de beau qui ne soit veritable : & si on estime quelquefois ces faux ornemens, c'est qu'on se laisse éblouïr par leur faux brillant, & étourdir par un certain bruit qui ne signifie rien ; ou pour découvrir franchement ce que je pense, c'est qu'on a l'esprit petit. Une Ame élevée aime & cherche dans le discours des choses, & non pas des paroles. * *Bonorum ingeniorum insignis est indoles, in verbis verum amare non verba.* Je ne puis estimer un discours dont le son flate les oreilles,

* *S. August.*

oreilles, lorſque les choſes choquent le bon ſens: * *Nullo modo mihi ſonat diſertè, quod dicitur ineptè.*

La troiſiéme regle que l'on doit garder dans ces ornemens artificiels, eſt de penſer premierement à ce qui eſt utile, de choiſir des termes, & des expreſſions capables d'imprimer dans l'ame de ceux à qui s'addreſſe le diſcours, les penſées, & les mouvemens que l'on ſouhaite leur donner. Aprés, ſi la bienſeance le permet, on peut travailler à rendre agreable ce que l'on a dit utilement. Un ſage Architecte ſonge premierement à élever les murailles, & à faire ſoûtenir le faix de l'édifice par de fortes colomnes. S'il veut rendre ſon ouvrage agreable à la vûë, il orne ces colomnes de Canelures; il enrichit la corniche de Friſes, de Roſes, de Metopes, de Gouttes, de Triglyphes, & des autres embelliſſemens que luy fournit ſon art. Mais remarquez que tous ces ornemens qui pourroient être retranchez ne ſont placez qu'aprés qu'on a travaillé à la ſolidité de l'édifice

La derniere regle demande qu'on garde quelque moderation dans ces ornemens: Ils ne doivent pas être trop frequens: Les grandes douceurs ſont fades: *Omnis voluptas habet finitimum faſtidium.* Il n'y a rien de plus beau que les yeux, mais ſi dans un viſage il y en avoit

* *S. Auguſt.*

avoit plus de deux, au lieu de plaire il feroit peur. La confusion des ornemens empéche qu'un discours soit net: & ce que je vous prie de remarquer comme un des plus importans avis que j'aye donné dans ce traité; c'est que l'excez des ornemens fait que l'esprit des Auditeurs qui en est entierement occupé ne s'applique point aux choses. Cela arrive assez souvent dans les Panegyriques, dans lesquels les Orateurs prodiguent leur éloquence, & jettent à pleines mains toutes les fleurs de l'art. L'Auditeur se retire plein d'admiration pour celui qui a parlé, mais à peine pense-t-il à celui dont on a fait le Panegyrique. On doit toûjours dans chaque chose rechercher sa fin. Quand on veut arriver où l'on s'est proposé d'aller, on choisit un beau chemin, mais qui y conduise. Lorsque les feuïlles couvrent les fruits, & les empêchent de meurir, on les ôte sans avoir égard qu'on dépouïlle l'arbre de ses ornemens.

C'est pour cette raison que le Saint Esprit qui conduisoit la plume des Ecrivains sacrez, n'a pas permis qu'ils employassent cette éloquence pompeuse des Orateurs profanes qui arrête les yeux, & fait que l'on ne considere que les superbes paroles dont les choses sont revêtuës. Les saintes Ecritures ne nous ont pas été données pour entretenir nôtre vanité, mais pour remplir le vuide de nôtre ame.

Ceux qui ne recherchent dans les Livres qu'un divertissement sterile, les méprisent ; mais ceux qui aiment les choses, trouvent dequoy se remplir dans ces Livres divins. Un seul Pseaume de David vaut mieux que toutes les Odes de Pindare, d'Anacreon, & d'Horace : Demosthene, & Ciceron ne meritent pas d'être comparez à Isaïe : Tous les livres de Platon, & d'Aristote n'égalent pas un seul Chapitre de saint Paul. Car enfin les paroles ne sont que des sons : on ne doit pas préferer le plaisir que peut donner l'harmonie de ces sons à celui de la connoissance solide de la verité. Pour moy, je n'estime l'Art de Parler, que parce qu'il contribuë à la faire connoître, qu'il la tire pour ainsi dire du fond de l'esprit, où elle étoit cachée, qu'il la développe, qu'il l'expose aux yeux. C'est ce qui m'a porté à travailler avec soin à cet Art qui m'a paru pour cette raison si utile, & si necessaire.

IV.

L'on refute la Fable qui vient d'être proposée, & l'on déclare quelle est la veritable origine des Langues.

SI ce que Diodore de Sicile a écrit de l'origine des langues étoit veritable, ce que nous avons dit de ces nouveaux hommes qui

se sont formez une langue, ne seroit pas une fable, mais une veritable histoire. Cet Auteur proposant le sentiment des Grecs touchant le commencement du monde, dit qu'aprés que les élemens eurent pris leur place dans l'Univers, & que les eaux se furent écoulées dans la mer; comme la terre qui étoit encore humide fut échaufée par la chaleur du Soleil, elle devint feconde, & produisit les hommes & les autres animaux. Que ces hommes qui étoient dispersez de côté & d'autre, apprirent par experience, qu'il leur étoit avantageux de vivre ensemble pour se défendre les uns les autres contre les bêtes: Que d'abord ils s'étoient servis de paroles confuses & grossieres, lesquelles ils polirent ensuite, & établirent des termes necessaires pour s'expliquer sur toutes les matieres qui se presentoient. Et qu'enfin comme les hommes n'étoient pas nez dans un seul coin de la terre, & que par consequent il s'étoit fait plusieurs societez differentes, dont chacune avoit formé son langage; de là il s'étoit ensuivi que toutes les nations ne parloient pas une même langue.

Ce sont là les conjectures des Grecs qui n'avoient aucune veritable connoissance de l'Antiquité, comme Platon le leur reproche dans l'un de ses Dialogues où il fait dire à Timée, que les Egyptiens avoient coûtume d'appeller les Grecs des enfans, parce qu'ils ne sça-

sçavoient non plus que des petits enfans, d'où ils étoient sortis, & ce qui s'étoit passé avant leur naissance; ainsi nous ne devons pas nous arrêter à leurs contes. Tous les anciens monumens de l'antiquité rendent témoignage à la verité de ce que Moïse raconte dans la Genese de la naissance du Monde, & des premiers hommes. Nous apprenons de ce Livre divin, que Dieu forma Adam le premier de tous les hommes, & qu'il lui donna un langage qui fut le seul dont ses enfans se servirent jusqu'au temps qu'ils voulurent élever la tour de Babel, quelques années aprés le déluge. Leur dessein en bâtissant cette tour étoit de se défendre contre Dieu même, s'il vouloit encore punir le monde par un déluge, qu'ils esperoient ne leur pouvoir plus nuire lorsqu'ils auroient achevé cet ouvrage. Ils parurent si opiniâtres dans leur entreprise, que Dieu voyant qu'ils ne cesseroient point d'y travailler, mit une telle confusion dans leurs langues, & dans leurs paroles qu'il leur étoit impossible de comprendre ce qu'ils s'entredisoient les uns aux autres. Ils furent donc ainsi forcez de laisser imparfait cet ouvrage de leur vanité, & de se separer en divers païs.

L'opinion la plus commune touchant cette confusion, est que Dieu ne confondit pas tellement le langage de ces hommes, qu'il fist autant de differentes langues qu'ils étoient

hom-

d'hommes. L'on croit ſeulement qu'aprés cette confuſion, chaque famille ſe ſervit d'une langue particuliere: ce qui fit que les familles s'étant ſeparées, les hommes furent diſtinguez auſſi bien par la difference de leur langage que par celle des lieux où ils ſe retirerent. Cette confuſion ne conſiſtoit pas ſeulement en de nouveaux mots; mais auſſi dans le changement ou tranſpoſition, dans l'addition ou retranchement de quelques lettres, de celles qui compoſoient les termes qui étoient en uſage avant cette confuſion; c'eſt pourquoy l'on tire facilement de la langue Hebraïque, que l'on pretend avec raiſon avoir été celle d'Adam, & qui s'eſt toûjours conſervée, l'origine des anciens noms des villes, des Provinces, & des peuples qui les ont premierement habitées; comme pluſieurs ſçavans hommes ont tres-bien prouvé; mais particulierement Samuel Bochart dans ſa Geographie ſainte.

Ce n'eſt donc point le hazard qui a fait naître l'uſage de la parole, c'eſt Dieu qui l'a enſeigné; & c'eſt de cette premiere langue qu'il donna à Adam que toutes les langues ſont venuës; celle-là ayant été, pour ainſi dire, diviſée & multipliée, comme nous l'avons vû. Mais cette confuſion que Dieu mit dans les paroles de ceux qui vouloient élever la tour de Babel n'eſt pas la ſeule cauſe de cette grande diverſité &

multiplicité des langues. Celles qui sont en usage aujourd'huy par toute la terre sont bien en plus grand nombre que n'étoient les familles des enfans de Noë lorsqu'elles se separerent, & bien differentes de leur langage. Il se fait dans les langues, aussibien que dans toutes les autres choses, des changemens insensibles, qui font qu'après quelque temps elles paroissent être tout autres qu'elles n'étoient dans leur commencement. Nous ne doutons pas que le François que nous parlons maintenant ne vienne de celui qui étoit en usage il y a cinq cens ans ; cependant à peine pouvons-nous entendre le François qui se parloit il y a deux cens ans. Il ne faut pas s'imaginer que ces changemens n'arrivent que dans nôtre langue. Quintilien dit que la langue Romaine de son temps, étoit si differente de celle des premiers Romains, que les Prêtres n'entendoient presque plus les Hymnes que les premiers Prêtres de Rome avoient composez, pour être chantez devant leurs idoles.

L'inconstance des hommes est une des principales causes de ce changement ; l'amour qu'ils ont pour la nouveauté leur fait établir de nouveaux mots en la place de ceux qu'ils rebutent, & introduire de nouvelles manieres de prononcer qui changent entierement le langage, & en font un nouveau dans la suite.

te.

te des années. Auſſi ceux qui recherchent l'étymologie ou l'origine des nouvelles langues, pour faire comprendre comment elles viennent des anciennes, ont ſoin de rapporter quelles ont été les manieres differentes de prononcer en differens temps, & comment par ces differentes manieres les mots ont été changez de telle ſorte, qu'ils paroiſſent tout differens de ce qu'ils étoient dans leur premiere origine. Par exemple, il n'y a pas grande conformité entre *écrire*, & le mot Latin *ſcribere*, d'où vient le François; entre *établir* & *ſtabilire*: voilà d'où vient cette difference. Nos François avoient coûtume en prononçant cette lettre S, de faire ſonner un E devant, comme l'on le fait encore au delà de la Loire. Ainſi au lieu de *ſcribere*, ils prononçoient *eſcribere* : *eſtabilire*, pour *ſtabilire*. L'on a pris la coûtume enſuite de ne point prononcer la lettre S, aprés E, au commencement des mots : ainſi on a fait *ecribere*, *etabilire* ; & enfin en abregeant ces mots, ſont venus ces mots François, *écrire*, *établir*. Les changemens qui ſe ſont faits de cette maniere dans la prononciation, ont tellement déguiſé les mots Latins qu'il s'en eſt fait une nouvelle langue. Il en eſt de toutes les langues comme de la Françoiſe. Cette langue avec l'Eſpagnole & l'Italienne viennent du Latin. Le Latin vient du Grec. Le Grec vient

de l'Hebreu, comme le Chaldaïque, & le Syriaque. Ce ſont les differentes manieres de prononcer qui ont cauſé cette grande difference qui eſt à preſent entre toutes ces langues. L'on s'étonne d'abord quand on fait venir d'une langue plus ancienne quelque mot d'une nouvelle langue: Par exemple, un mot Latin d'un mot Hebreu, ſi leur difference eſt conſiderable. Cet étonnement vient de ce que l'on ne prend pas garde que ce mot Latin avant que d'avoir la forme qu'il a, a paſſé par pluſieurs Païs, & par pluſieurs Etats qui l'ont défiguré. Ces Etats ſont les differentes manieres avec leſquelles il a été prononcé.

Les peuples ont des inclinations particulieres pour de certaines lettres, pour de certaines terminaiſons, ſoit par caprice ou par raiſon, trouvant que la prononciation de ces lettres & de ces terminaiſons eſt plus facile, & s'accommode mieux avec leurs diſpoſitions naturelles. Cela ſe remarque particulierement dans la langue Grecque; & c'eſt ce qui a introduit dans l'uſage commun de cette langue ces particularitez qu'on nommé Dialectes. Les Attiques par exemple, au lieu de σ, mettent ξῖ, ῥῶ, τοῦ. Ils ajoûtent cette ſyllabe ἷν, à la fin de beaucoup de mots: ils joignent ſouvent ι, à la fin des adverbes: ils abregent les mots au contraire des Ioniens qui les allongent. Les Dores, ou Doriens ſont domi-

dominer l'æ presque par tout. Les Eoliens mettent un β, avant ϱ, de deux μ μ, ils font deux ϖϖ, ils changent le θ, en φ. Il en est de même de la langue Chaldaïque, au regard de la langue Hebraïque. Les Italiens, les François, & les Espagnols ont leurs lettres, & leurs terminaisons particulieres, comme l'on le peut voir dans les Grammaires, & dans les Dictionaires de ces langues. Ces particularitez, comme il est manifeste, changent beaucoup les langues, & mettent de grandes differences entre elles, de sorte que bien qu'elles viennent d'une même mere, s'il m'est permis de parler ainsi, elles ne paroissent point sœurs. Les langues Françoise, Espagnolle, & Italienne semblent être sorties de langues toutes differentes.

Les changemens qui arrivent aux Etats causent aussi des changemens dans le langage. Car dans ces changemens plusieurs peuples se lient ensemble, duquel mélange l'on voit naître necessairement un langage bizare. Ainsi nôtre François ne vient pas seulement du Latin, il est composé de plusieurs mots usitez aux anciens Gaulois, & aux Allemans avec lesquels les Romains se mêlerent dans les Gaules. La langue Angloise a plusieurs mots François, ce qui vient de ce que les Anglois ont long-temps demeuré dans la France dont ils possedoient une partie tres-considerable.

Les Espagnols ont plusieurs mots Arabes; ayant été dominez tres-longtemps par les Maures qui parlent Arabe. Les termes des Arts viennent pour l'ordinaire des lieux où ils ont été cultivez. Ainsi les Grecs ayant travaillé avec plus de soin à perfectionner les sciences, les termes des beaux Arts viennent presque tous du Grec. L'Art de naviger a été fort cultivé dans le Nort, plusieurs de nos termes de marine viennent du Nort.

Les colonies ont fort multiplié les langues. On voit que les Syriens qui trafiquoient autrefois par toute la terre avoient porté leur langage de tous côtez. On parloit à Carthage, colonie des Tyriens, la langue Phenicienne qui est une dialecte de l'Hebreu, comme l'on le peut démontrer par plusieurs argumens; mais particulierement par les Vers écrits en langage Punique ou Carthaginois qui se lisent dans Plaute. Or ces colonies multiplient une langue, comme nous venons de le dire, & d'une, elles en font plusieurs. Car outre que ceux qui vont en ces colonies ne sçavent pas assez exactement la langue de leur païs pour la conserver sans la corrompre. Cette langue recevant dans deux differens païs où l'on la parle, des changemens differens, elle se divise, & se multiplie necessairement. Il n'est pas difficile de trouver la veritable origine.

rigine des langues, pourveu que l'on connoisse un peu l'antiquité; mais mon dessein ne me permet pas de m'arrester plus long-temps sur cette matiere. De ce que nous avons dit, il suit clairement que l'usage change les langues, qu'il les fait ce qu'elles sont, & qu'il exerce sur elles un souverain empire, comme nous le ferons voir plus amplement dans le Chapitre suivant.



DISCOURS.

Dans lequel on donne une idée de l'Art de Persuader.

Chapitre Premier.

I.

Quelles sont les parties de l'Art de Persuader.



Uoyque les Maîtres de Rhetorique comprennent sous un même nom, l'Art de Parler, & l'Art de Persuader, entendant par le mot de Rhetorique l'un & l'autre : l'on ne peut contester neanmoins qu'il n'y ait entre eux une difference tres-considerable. Tous ceux qui parlent bien, ne sçavent pas le secret de gagner les cœurs, & d'attirer à leurs sentimens ceux qui en sont éloignez, ce qu'on nomme persuader. C'est pourquoy étant obligé de traiter de ces deux Arts, j'ay crû que je le devois faire separément. Je ne pretens donner icy qu'une idée de l'Art de Persuader, ne pouvant pas le traiter dans toute son étenduë, parce qu'il emprunte ses armes de plusieurs autres Arts, dont

dont il ne peut être détaché, comme je le feray voir dans la suite de ce discours.

Pour persuader, il faut trouver les moyens de faire tomber dans son sentiment ceux qui sont dans un sentiment contraire. On doit mettre en ordre ce que l'on a trouvé; & aprés avoir disposé en son esprit toutes ces choses, il faut employer les paroles propres pour communiquer les pensées que l'on a eües. Il faut apprendre par memoire ce que l'on a écrit pour le prononcer ensuite. Ainsi l'Art de persuader a cinq parties. La premiere est l'invention des moyens propres pour persuader: la seconde la disposition de ces moyens: la troisiéme l'élocution: la quatriéme la memoire: la cinquiéme la prononciation. Si on conteste une verité de bonne foy, si ce n'est point l'interest, ni la mauvaise humeur, ni la passion qui aveuglent, & qui empéchent qu'on ne se rende; il n'est besoin que de bonnes preuves qui levent toutes les difficultez, & qui dissipent par leur clarté les obscuritez qui cachoient la verité. Mais lorsqu'on a affaire à des gens qui ne l'aiment pas, qu'il s'agit de leur persuader une chose qui choque leur inclination, & dont quelque passion les éloigne, la raison seule ne suffit pas: l'addresse est necessaire. Dans cette occasion il faut faire deux choses: Premierement, il faut étudier leur humeur & leur inclination, pour les ga-

gner. En second lieu, puisque chacun juge selon sa passion, qu'un amy a toûjours raison, qu'un ennemy paroît toûjours coupable, il faut leur inspirer des mouvemens qui les fassent tourner de nôtre côté. Ainsi les Maîtres de l'Art reconnoissent trois moyens de persuader, les argumens ou les preuves ; les mœurs ; & les passions. Ils enseignent que pour Persuader il faut trouver des preuves, il faut parler conformément à l'inclination de ceux que l'on veut gagner, il faut exciter les passions dans leur esprit qui puissent les faire pancher du côté où l'on veut les conduire.

II.

De l'Invention des Preuves.

LA clarté est le caractere de la verité, l'on ne peut douter d'une verité claire ; & lorsque son évidence est dans le dernier degré, les plus opiniâtres sont obligez de quitter les armes, & de s'y soûmettre. Personne n'osera jamais nier que le tout soit plus grand que sa partie : que les parties prises ensemble n'égalent leur tout. Quelquefois on détourne la veuë pour ne pas appercevoir des veritez claires qui blessent : Mais enfin lorsque leur éclat malgré toutes nos fuites vient à frapper nos yeux, il faut se rendre, & la langue ne peut démentir l'esprit. Pour persuader ceux qui nous

con-

conteſtent quelque propoſition parce qu'elle leur ſemble douteuſe & obſcure, il faut ſe ſervir d'une ou de pluſieurs propoſitions qui ne ſouffrent aucune difficulté, & leur faire voir que cette propoſition conteſtée eſt la même que celles qui ſont inconteſtables. Les Juges de Rome doutoient ſi Milon avoit commis un crime en tuant Claudius : Ils ne doutoient point qu'il ne fût permis de repouſſer la force par la force. Ciceron voulant donc prouver l'innocence de l'accuſé, il leur fit voir que ces deux propoſitions ; on peut tuer celuy qui nous veut ôter la vie ; Milon a pû tuer Claudius qui luy vouloit ôter la vie, dont l'une eſt claire, l'autre eſt obſcure, l'une conteſtée, l'autre receuë, ne ſignifient que la même choſe ; & que par conſequent l'une étant inconteſtable, l'autre le doit auſſi être. C'eſt à la premiere partie de la Philoſophie, qu'on appelle *Logique* à donner les regles du raiſonnement ; c'eſt pourquoy vous pouvez commencer à reconnoître dés l'entrée de ce diſcours, que c'eſt avec raiſon que nous avons dit, que pour traiter l'Art de Perſuader dans toute ſon étenduë, il faudroit embraſſer pluſieurs autres Arts, ce qui ne ſe pourroit faire ſans confuſion.

La matiere de l'Art de Perſuader n'eſt point limitée : Cet art ſe fait paroître dans les chaires de nos Egliſes, dans le Barreau, dans tou-

tes les negotiations, dans les converſations; en un mot le but que nous avons dans le commerce de la vie eſt de perſuader ceux avec qui nous traitons, & de les faire tomber dans nos ſentimens. Pour être donc parfait Orateur, & parler utilement ſur toutes les matieres qui ſe preſentent, comme les Rheteurs pretendent que leurs diſciples le peuvent faire, il faudroit poſſeder toutes les connoiſſances & n'ignorer rien; car enfin un homme n'eſt capable de raiſonner que lorſqu'il connoît à fond le ſujet ſur lequel il parle, lorſqu'il a l'eſprit plein de veritez conſtantes, de maximes indubitables dont on peut tirer des conſequences propres à decider la queſtion agitée. Par exemple, un Theologien raiſonne bien & perſuade, lorſque d'abord qu'on s'oppoſe à ſon ſentiment, il tire en même-temps des ſaintes Eſcritures, des Peres, des Conciles, de la Tradition, les témoignages propres pour faire voir que ſon ſentiment a toûjours été celuy de l'Egliſe.

III.

Des lieux Communs.

On ne ſe remplit l'eſprit de veritez certaines ſur les matieres qu'on eſt obligé de traiter, que par de ſerieuſes meditations, & par de longues études dont peu de gens ſont capa-

capables. La ſcience eſt un fruit environné d'épines qui éloigne de lui preſque tous les hommes: Ainſi s'il n'étoit permis de parler que de ce que l'on ſçait ; la plûpart de ceux même qui font métier de Haranguer, ſeroient obligez de ſe taire. Pour remedier à une neceſſité qui leur ſeroit ſi fâcheuſe, ces Déclamateurs ont cherché des moyens courts & faciles pour trouver de la matiere de diſcourir ſur les ſujets mêmes qui leur ſont entierement inconnus. Ils diſtribuent ces moyens en certaines claſſes qu'ils appellent lieux communs ; parce qu'ils ſont expoſez au public, & que chacun y peut prendre librement des preuves pour prouver avec abondance tout ce qui luy ſera conteſté, quoyqu'il ignore d'ailleurs la matiere ſur laquelle il diſpute. Les Logiciens parlent de ces lieux communs dans la partie de la Logique qu'ils appellent la *Topique*. J'expliqueray en peu de paroles l'artifice de ces lieux : Enſuite nous verrons quel jugement on en doit faire.

Les lieux communs ne contiennent proprement que des Avis generaux qui font reſſouvenir ceux qui les conſultent, de toutes les faces, par leſquelles on peut conſiderer un ſujet: ce qui peut être utile, parce qu'enviſageant une matiere de tous côtez, on trouve ſans doute avec plus de facilité ce que l'on peut dire de cette matiere. On peut regarder une

une chose par cent endroits differens ; cependant il a plû aux Auteurs de la Topique de n'établir que seize lieux communs.

Le premier de ces lieux est *le Genre*, c'est à dire qu'il faut considerer dans un sujet ce qu'il a de commun avec tous les autres sujets semblables. Si on parle de faire la guerre contre le Turc : on pourra considerer la guerre en general, & tirer des preuves de cette generalité.

Le second lieu est appellé *Difference*, il faut examiner ce qu'une question a de particulier.

Le troisiéme est *la Definition* : c'est à dire qu'il faut considerer toute la nature du sujet. Le discours qui exprime la nature d'une chose, est la définition de cette chose.

Le quatriéme lieu est *le Dénombrement des parties* que le sujet que l'on traite contient.

Le cinquiéme, *l'Etymologie* du nom du sujet.

Le sixiéme, *les Conjugués*, qui sont les noms qui ont liaison avec le nom du sujet, comme ce nom *amour* a liaison avec tous ces autres noms, *aimer*, *aimant*, *amitié*, *aimable*, *amy*, &c.

On peut considerer que les choses que l'on traite, ont quelque *ressemblance* ou *dissemblance* : Ces deux considerations sont le septiéme, & le huitiéme lieu.

On

On peut faire quelque comparaiſon, & dans cette comparaiſon remarquer toutes les choſes auſquelles le ſujet dont on parle eſt oppoſé: *Cette comparaiſon*, *& cette oppoſition* ſont le neuviéme, & le dixiéme lieu.

L'Onzieme lieu eſt *la Repugnance*: c'eſt à dire qu'en examinant une choſe, il faut prendre garde à celles qui luy repugnent pour découvrir les preuves que cette veuë peut fournir.

Il eſt tres-important de conſiderer toutes les *circonſtances* de la matiere propoſée. Or ces circonſtances ont ou precedé, ou accompagné, ou ſuivi la choſe dont il eſt queſtion: ainſi ces circonſtances ſont diſtribuées en trois lieux, qui ſont le douziéme, le treziéme, le quatorziéme lieu. On comprend ordinairement toutes les circonſtances qui peuvent accompagner une action dans ce Vers:

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

C'eſt à dire qu'il faut examiner quel eſt l'auteur de l'action: quelle eſt cette action: où elle s'eſt faite: par quels moyens; pourquoy; comment: quand.

Le quinziéme lieu eſt *l'Effet*: le ſeiziéme *la Cauſe*: c'eſt à dire qu'il faut avoir égard aux effets dont la choſe que vous traitez peut être la cauſe, & aux choſes dont elle même eſt l'effet.

Ces lieux communs fourniſſent ſans doute une ample matiere de diſcourir : Ces conſiderations differentes font que l'on apperçoit pluſieurs preuves ; & cette methode peut ſans doute rendre feconds les eſprits les plus ſteriles : Je n'examine pas à preſent ſi cette fecondité eſt loüable, où inutile. Selon cette methode, ſi on parle contre un parricide, on s'étend ſur le parricide en general, & on rapporte ce qui eſt commun à l'accuſé, & à tous les autres parricides ; & aprés on deſcend aux circonſtances du parricide : on en repreſente la noirceur d'une maniere étenduë par des définitions, par des deſcriptions, par des dénombremens. Quelquefois l'etymologie du nom de la choſe ſur laquelle on parle, & les autres noms qui ont liaiſon avec celuy-là, donnent ſujet de parler, & font trouver de bonnes preuves. On peut diſcourir long-temps de l'obligation que les Chrêtiens ont de bien vivre, en les faiſant reſſouvenir du nom qu'ils portent.

Les grands diſcours ſont groſſis par les ſimilitudes, les diſſimilitudes, les comparaiſons, qui ſervent à éclaircir une difficulté, & mettre une verité obſcure dans un grand jour : En un mot quand on veut circonſtancier une action, rapporter ce qui eſt devant & aprés, les circonſtances qui l'ont accompagnée, ce qui l'a cauſée, ce qu'elle a produit :

on lasseroit plûtôt ses Auditeurs, que l'on ne manqueroit de matiere.

IV.

Des lieux propres à certains sujets.

CEs lieux dont nous venons de parler sont appellez Communs, & parce qu'ils sont exposez à tout le monde, & parce qu'ils fournissent des preuves pour toutes les causes: il y a d'autres lieux qui sont propres à certains sujets. Avant que de parler de ces lieux, il faut considerer qu'il y a deux sortes de questions: la premiere s'appelle These; la seconde Hypothese. These c'est une question qui n'est point déterminée par aucune circonstance, soit du lieu, soit du temps, soit de la personne: comme, si on doit faire la guerre. Hypothese, c'est une question finie, & circonstanciée, comme est celle-cy, s'il faut faire la guerre avec le Turc en Hongrie cette année, &c. Or toutes ces questions se peuvent rapporter à trois Genres. Car l'on delibere si on doit faire une action, ou l'on examine quel jugement on doit faire de cette action, ou on louë, ou on blâme cette action. Le premier genre s'appelle *Deliberatif:* le second le genre *Judiciaire:* le troisiéme le genre *Démonstratif.* Chacun de ces genres a ses lieux propres, c'est à dire comme nous avons dit pour

pour chacun de ces genres on donne de certains avis : comme pour le Déliberatif, selon qu'on voudra conseiller d'entreprendre une action ou de la quitter, il faut faire voir qu'elle est utile, ou inutile ; necessaire, ou qu'elle ne l'est pas ; qu'elle est possible, ou impossible ; que l'évenement en sera avantageux, ou fâcheux ; que l'entreprise est juste, ou injuste.

Une question dans le genre Judiciaire peut être considerée en l'un de ces trois états. Ou l'on ne connoît pas l'auteur de l'action qui fait le sujet du discours, & pour lors parce que l'on tâche de découvrir cet auteur par des conjectures : cet état est appellé état *de conjectures*. Si l'auteur est connu, on examine quelle est la nature de l'action : par exemple, un voleur a pris dans un Temple les coffres qu'un particulier y avoit mis en dépôt, on examine si cette action doit être appellée un sacrilege, ou un simple vol, on cherche la définition de ce crime : aussi cet état s'appelle l'état *de la définition*. Le troisiéme état est appellé l'état *de la qualité*, parce qu'on examine la qualité de l'action, si elle est juste ou injuste.

Pour le premier état il faut considerer, si celui qu'on soupçonne a voulu faire une telle action, s'il l'a pû ; & si on en a quelque marque. On considere quelle est sa volonté, en considerant s'il avoit quelque interest à commet-

mettre cette action ; sa puissance, par la consideration de sa force, de ses moyens. On reconnoît s'il est effectivement auteur de l'action proposée par les circonstances de cette action, comme s'il a été trouvé seul dans le lieu où elle s'est faite, si avant, ou aprés cette action, il a fait ou dit quelque chose qui le puisse faire soupçonner raisonnablement. Pour le second état il faut simplement considerer la nature de cette action : Tout ce qu'on en peut dire dépend de la connoissance particuliere que l'on en a. Pour le troisiéme état on consulte la raison, les loix, la coûtume, les préjugez, les conventions, l'équité.

Dans le genre Demonstratif pour loüer ou blâmer, il faut rapporter le bien ou le mal. Il y a trois sortes de biens dans l'homme ; les uns regardent le corps, les autres l'esprit, les autres dépendent de la fortune. Les biens du corps sont, une patrie heureuse, une naissance noble, une bonne éducation, la santé, la force, la beauté. Les biens de l'esprit, sont les vertus, la sagesse, la prudence, la science, & les autres qualitez, & les autres vertus. Les biens de la fortune sont, les richesses, les dignitez, les charges, &c. Remarquez que dans ces dénombremens je rapporte les sentimens des autres.

Tous les lieux propres & communs à chacun des trois genres, dont nous avons parlé,

sont

ſont appellez interieurs ou intrinſeques, pour les diſtinguer de ceux qu'on nomme exterieurs ou extrinſeques, qui ſont cinq; ſçavoir les Loix, les témoignages, les tranſactions, les réponſes de ceux que l'on met à la torture. L'Orateur n'a pas beſoin de chercher ces preuves, celui qui donne une cauſe à plaider, met entre les mains de ſon Avocat les pieces, ſes contracts, ſes tranſactions, produit les dépoſitions des témoins, les réponſes de ceux qui ont été appliquez à la torture.

V.

Reflexion ſur cette Methode des Lieux.

VOilà en peu de paroles quel eſt l'art de trouver des argumens ſur toutes ſortes de matieres, que les Rheteurs ont coûtume d'enſeigner, & qui fait la plus grande partie de leur Rhetorique. C'eſt à nous à juger de l'utilité de cette Methode. Le reſpect que j'ay pour les Auteurs qui l'ont loüée m'a obligé d'en faire un abregé, & de vous en faire connoître le fond. On ne peut douter que les avis qu'elle donne n'ayent quelque utilité: ils font prendre garde à pluſieurs choſes dont on peut tirer des argumens; ils montrent comme l'on peut tourner un ſujet de tous côtez, & l'enviſager par toutes ſes faces. Ainſi ceux qui entendent bien la Topique, peuvent trouver beau-

beaucoup de matiere pour groſſir leur diſcours, il n'y a rien de ſterile pour eux, ils peuvent parler ſur tout ce qui ſe preſente autant de temps qu'ils le voudront, comme nous avons dit. Ceux qui mépriſent la Topique, ne conteſtent point ſa fecondité, ils demeurent d'accord qu'elle fournit une infinité de choſes ; mais ils ſoûtiennent que cette fecondité eſt mauvaiſe, que ces choſes ſont triviales, & que par conſequent la Topique ne fournit que ce qu'il ne faudroit pas dire. Si un Orateur, diſent-ils, connoît à fond le ſujet qu'il traite, s'il eſt plein de maximes inconteſtables, par leſquelles il peut reſoudre toutes les difficultez qui s'éleveront ſur ce ſujet ; ſi c'eſt une queſtion de Theologie, & qu'il ſoit Theologien, par la connoiſſance qu'il a des Peres, des Conciles, des ſaintes Ecritures, il appercevra d'abord ſi le dogme qu'on a propoſé eſt Heretique ou Catholique : Il ne ſera pas neceſſaire qu'il conſulte la Topique, qu'il aille de porte en porte frapper à chacun des lieux communs, où il pourroit trouver les connoiſſances neceſſaires pour décider la queſtion preſente. Si un Orateur au contraire ignore le fond de la matiere qu'il traite, il ne peut atteindre que la ſurface des choſes, il ne touchera point le nœud de l'affaire ; de ſorte qu'aprés avoir parlé long-temps, ſon adverſaire aura ſujet de luy dire, finiſſez ces

grands discours qui ne disent rien, dites quelque chose, opposez des raisons à mes raisons, & venant au point de la difficulté, établissez vôtre cause, & tâchez de renverser les fondemens sur lesquels je m'appuye. *Separatis locorum communium nugis, res cum re, ratio cum ratione, causa cum causâ confligat.*

Si on veut dire en faveur des Lieux Communs, qu'à la verité ils n'enseignent pas tout ce qu'il faut dire, mais qu'ils aident à trouver une infinité de raisons qui se fortifient les unes les autres : Ils répondent, & je serois bien de leur avis, que pour persuader il n'est besoin que d'une seule preuve qui soit forte & solide, & que l'éloquence consiste à étendre cette preuve, & à la mettre en son jour, afin qu'elle soit apperceuë. Toutes les preuves foibles qui sont communes aux accusez & à ceux qui accusent, dont on se peut servir pour détruire & pour établir, comme sont celles qui se tirent des lieux Communs, sont de mauvaises herbes qui étouffent la bonne semence.

Cet art est dangereux pour les personnes qui n'ont qu'un petit sçavoir, parce qu'ils se contentent de ces preuves qui se trouvent facilement, & qu'ils ne prennent pas la peine d'en chercher d'autres qui soient plus solides. Un homme d'esprit en parlant de cette Methode que Raimond Lulle a traitée d'une ma-

maniere particuliere, dit que c'eſt un Art qui apprend à diſcourir ſans jugement des choſes qu'on ne ſçait point, ce qui eſt un défaut indigne d'un homme raiſonnable. J'aimerois mieux, dit Ciceron, être ſage & ne pouvoir parler, qu'être parleur, & impertinent. *Mallem indiſertam ſapientiam quàm ſtultitiam loquacem.* Ajoûtez que dans toutes ſortes de diſcours il faut abſolument retrancher tout ce qui ne peut ſervir à la reſolution de la difficulté. Aprés un tel retranchement, je croy qu'il reſteroit peu des choſes que la Topique n'auroit fournies.

CHAPITRE II.

I.

Second Moyen de Perſuader.

SI les hommes aimoient la verité, & s'ils la cherchoient ſincerement, il ne ſeroit beſoin pour la leur faire recevoir que de la leur propoſer ſimplement & ſans art, comme nous avons déja remarqué; mais ils la haïſſent, & parce qu'elle ne s'accommode pas avec leurs intereſts, ils s'aveuglent volontairement pour ne la pas voir. Ils s'aiment trop pour ſe laiſſer perſuader que ce qui leur eſt deſagreable, ſoit vray. Avant que de recevoir une verité ils veulent être aſſeurez qu'elle ne

ſera point incommode. C'eſt en vain qu'on ſe ſert de fortes raiſons, quand on parle à des perſonnes, qui ne veulent pas les entendre, & qui regardant la verité qu'ils perſecutent comme leur ennemie, ne veulent pas enviſager ſon éclat, de crainte de reconnoître leur injuſtice. On eſt donc contraint de traiter la plûpart des hommes qu'on veut guerir de leurs fauſſes opinions, comme on traite les phrenetiques à qui on cache avec artifice les remedes qu'on employe pour les guerir. Il faut propoſer les veritez dont il eſt neceſſaire qu'ils ſoient perſuadez, avec cette addreſſe qu'elles ſoient maîtreſſes de leur cœur avant qu'ils les ayent apperceuës ; & comme s'ils étoient encore enfans, il faut obtenir d'eux par de petites careſſes, qu'ils veüillent bien avaller la medecine qui eſt utile à leur ſanté.

Les Orateurs qui ſont animez d'un veritable zele, doivent étudier toutes les manieres poſſibles de gagner les hommes, pour les gagner à la verité. Une mere pare ſes enfans avec ſoin, & l'amour qu'elle a pour eux la porte à faire que toutes les autres perſonnes les aiment avec la tendreſſe qu'elle reſſent. Si nous aimons donc ſincerement la verité, nous devons travailler à ce qu'elle ſoit aimée. Les ſaints Peres de l'Egliſe ont toûjours tâché d'éviter tout ce qui la pouvoit rendre odieuſe.

Lorſ-

Lorſque JESUS-CHRIST commença à prêcher ſon Evangile devant les Juifs, qui étoient jaloux de la gloire de la loy de Moïſe, pour ne les pas choquer, comme remarque ſaint Jean Chryſoſtome, il témoigna qu'il ne pretendoit pas renverſer cette Loy; mais au contraire qu'il étoit venu pour l'accomplir. Sans cela ils euſſent bouché leurs oreilles pour ne le pas entendre, comme firent ceux que par un juſte jugement il ne daigna pas gagner.

Nous avons dit que les anciens Maîtres font conſiſter l'Art de Perſuader dans la ſcience de faire ces trois choſes, inſtruire, gagner, & émouvoir: *Docere, flectere*, & *movere*. J'ay rapporté les moyens que ces Maîtres ont découvert pour trouver les choſes qui peuvent inſtruire & éclaircir la matiere ſur laquelle on parle. Je feray icy quelques reflexions ſur les moyens de s'inſinuer dans les cœurs de ceux que l'on veut gagner. Dans les Rhetoriques ordinaires, on ne fait point ces reflexions: ainſi quoyque je n'aye pas eu deſſein de traiter l'Art de Parler dans toute ſon étenduë, j'en diray plus que ceux qui promettent de ne rien oublier. Il eſt vray que la ſcience de gagner les cœurs eſt bien au deſſus de la portée d'un jeune écolier, pour lequel on fait des Rhetoriques: Elle s'acquiert par de ſublimes ſpeculations, par des reflexions ſur la nature

de nôtre esprit, sur les inclinations, sur les mouvemens de nôtre volonté. C'est le fruit d'une longue experience de la maniere que les hommes agissent, & se gouvernent ; en un mot cette science ne se peut enseigner methodiquement que dans la Morale.

II.

Qualitez requises dans la personne de celuy qui veut gagner ceux à qui il parle.

IL est important que les Auditeurs ayent de l'estime pour celuy qu'ils écoutent, & qu'il passe dans leur esprit pour une personne sage. Un Orateur doit donner des témoignages d'amitié à ceux qu'il veut Persuader, & faire paroître que c'est un zele sincere de leur interest qui le fait parler. La modestie luy est necessaire, la fierté & l'orgueil étant d'invincibles obstacles à la persuasion. Ainsi il faut qu'on remarque ces quatre qualitez dans la personne d'un Orateur, de la probité, de la prudence, de la bien-veillance, & de la modestie, comme nous l'allons faire voir plus au long.

Il est constant que l'estime que l'on a de la probité & de la prudence d'un Orateur fait souvent une partie de son éloquence, à laquelle on se rend avant même que de sçavoir ce qu'il

qu'il doit dire. C'eſt ſans doute l'effet d'une grande préoccupation ; mais cette préoccupation n'eſt pas mauvaiſe, & on ne doit pas la confondre avec un certain enteſtement par lequel on demeure attaché à de fauſſes opinions ſans aucune raiſon. Outre que les paroles qui ſortent d'un cœur plein d'ardeur pour la verité embraſent le cœur de ceux qui écoutent ; il eſt fort raiſonnable d'ajoûter foy à ce que dit un homme de bien, & qu'on ſçait n'être pas un trompeur ; & de ſoûmettre ſon jugement aux lumieres de ceux en qui on voit briller une grande ſageſſe. C'eſt pourquoy il eſt plus avantageux à un Orateur que ſa vertu éclate que ſa doctrine : * *In Oratore non tam dicendi facultas quàm honeſta vivendi ratio eluceat*. Le Chriſtianiſme oblige ceux qui font profeſſion de Perſuader les autres, de travailler à s'aquerir de l'autorité dans l'eſprit des peuples ; & le même Evangile qui commande à tout le monde de fuir l'éclat, les oblige de faire éclater leurs bonnes œuvres, avec cette intention que ceux qu'ils inſtruiſent, ſoient autant portez par leurs exemples à embraſſer la vertu que par leurs paroles. *Sic luceat lux veſtra coram hominibus, ut videant opera veſtra bona*. Cette neceſſité a porté quelquefois les plus modeſtes à ſe donner des loüanges, & à défendre leur reputation en même-

* *Quint.*

temps que la patience & la douceur les portoit à aimer les injures dont on les chargeoit. La bonne vie est la marque que JESUS-CHRIST nous a donnée, pour distinguer les Predicateurs de la verité, d'avec ceux que l'esprit d'erreur envoye pour tromper les hommes.

On est bien-aise de se décharger de la peine d'examiner un raisonnement, & pour cela de s'en fier à l'examen de ceux que l'on estime. * *Auctoritati credere magnum compendium, & nullus labor.* L'autorité d'un homme de bien, sage, & éclairé, est à ceux qui se défient de leurs lumieres, ce qu'est un appuy à un malade. Personne ne veut être trompé, peu se peuvent défendre de l'erreur; c'est pourquoy l'on est ravy de trouver une personne, sous l'autorité de laquelle on se tienne à couvert dans toutes les disputes. On voit que deux ou trois têtes à qui leur suffisance a acquis de l'estime, partagent tout le monde, & que chacun se range du parti de celuy qu'il croit être le plus habile. Lorsqu'un Orateur n'a pû encore gagner une si grande autorité, il n'attirera jamais dans ses sentimens qu'un tres-petit nombre de personnes; parce que peu sont capables d'appercevoir la subtilité de ses raisonnemens. S'il veut avoir la multitude de son côté, il faut qu'il fasse voir qu'il a pour luy ceux

* *S. August.*

ceux à l'autorité desquels cette multitude a coûtume de se rendre, & dont elle suit les sentimens aveuglément.

Il n'y a rien qui soit plus capable de gagner les hommes que les marques d'amitié qu'on leur donne. L'amitié donne toutes sortes de droits sur la personne aimée. On peut dire toutes choses à ceux qui sont convaincus qu'on les aime: *Ama & dic quod vis.* Il faudroit que l'amour qu'on a pour la verité fût bien desinteressé pour vouloir bien la recevoir lorsqu'elle vient de la bouche d'un ennemy. L'on ne peut pas s'imaginer qu'une personne ennemie veüille procurer un aussi grand bien qu'est la connoissance de la verité. Les Epîtres de saint Paul sont pleines de marques d'affection & de tendresse qu'il faisoit paroître à ceux à qui il écrivoit; & jamais il ne les reprend de leurs défauts, qu'aprés les avoir convaincus que c'étoit le zele qu'il avoit pour leur salut qui l'obligeoit de les avertir.

La quatriéme qualité que je croy être absolument necessaire à un Orateur, est la modestie. Souvent la resistance que quelques-uns font à la verité, n'est causée que par la fierté avec laquelle on veut extorquer de leur bouche un aveu de leur ignorance. Pourquoy chicane-t-on dans les conversations? Pourquoy est-ce qu'on dispute sans vouloir demeurer d'accord des veritez les plus incontesta-

testables ? * C'est que les uns veulent triompher, & les autres s'opiniâtrent à ne pas ceder, & à disputer une victoire dont la perte leur paroît honteuse. Ceux qui sont sages laissent refroidir la chaleur de la dispute, & laissent passer le temps de l'opiniâtreté; ils cachent tellement leur triomphe que les vaincus ne s'apperçoivent pas de leur défaite, & qu'ils ne se considerent pas tant vaincus que victorieux de l'erreur où ils étoient engagez.

Un sage Orateur ne doit jamais parler de soy avantageusement: Il n'y a rien qui soit plus capable d'éloigner de luy l'esprit de ses Auditeurs, & leur inspirer des sentimens d'aversion & de haine, que cette vanité que font paroître ceux qui se vantent. La gloire est un bien que chacun pretend luy appartenir: On ne peut souffrir qu'un particulier se l'approprie; car enfin comme Quintilien l'a fort bien remarqué: Nous avons tous une certaine ambition qui ne peut rien souffrir au dessus de soy. De-là vient que nous prenons plaisir à relever ceux qui s'abbaissent eux-mêmes, parce qu'il semble que nous le faisons comme étant plus grands qu'eux. *Habet enim mens nostra sublime quiddam, & impatiens superioris; ideoque abjectos & submittentes se luben-*

* *Non de adversario victoriam, sed contra mendacium quaerimus veritatem.* S. Jer. liv. 1. contre les Pelagiens.

lubenter allevamus, quia hoc facere tanquam majores videmur. Cette modestie ne doit rien avoir de bas : la fermeté & la generosité sont inseparables du zele que nôtre Orateur a pour la défense de la verité, qui étant invincible, il doit être intrepide, & donner des marques de sa confiance. Il est constant qu'un homme se rend redoutable, qui ne craint rien davantage que de blesser la verité ; ainsi il ne sied pas mal quelquefois de relever les avantages de son party, qui est celuy de la verité. Ajoûtez que le discours doit convenir à la qualité de celuy qui parle. Un Roy, un Evêque doivent parler avec majesté ; & ce qui est la marque d'une autorité legitime dans leur personne, seroit en celle d'une personne privée une marque de fierté & d'arrogance.

III.

Ce qu'il faut observer dans les choses, sur lesquelles on parle, & comment on peut s'insinuer dans l'esprit des Auditeurs.

APrés avoir parlé de la personne de l'Orateur, voyons ce qui regarde les choses que l'on traite. Si les Auditeurs n'y prennent aucune part, & qu'elles ne blessent point leur interest, l'artifice n'est pas necessaire. Lorsqu'il n'est question que de prouver que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux

angles droits, il n'eſt point neceſſaire de diſpoſer les eſprits à recevoir cette verité : ne pouvant cauſer aucun dommage, il ne faut pas craindre que quelqu'un la rejette. Mais lorſque l'on propoſe des choſes contraires aux inclinations de ceux à qui on parle, l'addreſſe eſt neceſſaire. L'on ne peut s'inſinuer dans leur eſprit que par des chemins écartez & ſecrets : Il faut faire en ſorte qu'ils n'apperçoivent point la verité dont on veut les Perſuader qu'aprés qu'elle ſera maîtreſſe de leur cœur ; autrement ils luy fermeront la porte de leur eſprit, comme à une ennemie, ainſi que nous l'avons dit ailleurs.

Les hommes n'agiſſant que par intereſt lors même qu'il ſemble qu'ils y renoncent, il faut neceſſairement leur faire voir que ce qu'on leur Perſuade, ne leur ſera point deſavantageux. On doit combattre leurs inclinations par leurs inclinations, & s'en ſervir pour les attirer dans les ſentimens qu'on leur veut faire prendre, comme les matelots ſe ſervent du vent contraire pour arriver dans le port d'où le vent les éloignoit : cela ſe comprendra mieux par des exemples. Afin d'inſpirer pour le fard de l'averſion à une femme qui n'a de l'amour que pour elle-même, & que rien ne touche que ſa beauté, il faut ſelon le conſeil de S. Jean Chryſoſtome ſe ſervir de la paſſion qu'elle a pour ſa beauté pour moderer

derer cette paſſion, en luy montrant que les poudres & le fard gâtent le teint. On détache de la débauche un homme qui ne refuſe rien à ſes plaiſirs, en lui propoſant des plaiſirs plus doux, ou le perſuadant fortement que ces débauches ſeront ſuivies de quelque grande douleur. Il faut toûjours dédommager l'amour propre; c'eſt à dire deſintereſſer ceux que l'on veut faire renoncer à quelque intereſt. Car enfin à moins que la grace divine ne change le cœur, les paſſions peuvent changer d'objet; mais elles demeurent toûjours les mêmes. Or ce changement d'objet n'eſt pas difficile. Un orgueilleux fera tout ce que l'on voudra, pourveu qu'il évite l'humiliation, & que ſon orgueil ſoit content; ainſi il n'y a rien qu'on ne puiſſe Perſuader, quand on ſçait bien ſe ſervir des inclinations des hommes.

Lorſqu'on veut obtenir de ceux à qui on parle une choſe qu'ils ont deſſein de ne point accorder; quoy qu'on la puiſſe exiger d'eux avec droit, il faut ſe contenter de la recevoir comme une grace. On ne doit pas leur faire cette demande qui les choque, qu'aprés qu'on aura clairement prouvé que ce qui leur reſtera ſervira plus à leur gloire, & ſera plus avantageux que ce qu'ils accorderont. Saint Jean Chryſoſtome loüe la prudence de Flavien Patriarche d'Antioche, qui fit revoquer à l'Empereur Theodoſe l'Arreſt ſanglant qu'il avoit don-

donné contre les habitans de cette ville, qui avoient renversé les statuës de l'Imperatrice. Ce Patriarche étant venu à Constantinople pour fléchir la colere de Theodose, il exagera la faute de ceux d'Antioche, il confessa qu'une semblable faute meritoit les châtimens les plus rigoureux; mais ensuite ayant montré que la gloire du pardon seroit d'autant plus illustre que l'offense étoit grande, & qu'un Prince Chrêtien ne pouvoit venger une injure avec une si grande severité: Il gagna l'esprit de Theodose, qu'il auroit irrité, s'il eût entrepris de diminuer le crime du peuple d'Antioche; outre qu'il eût semblé approuver leur sedition, & en eût paru complice.

Il est avantageux à un Orateur que ses Auditeurs soient persuadez qu'il entre dans leur sentimens: ce qui n'est pas impossible, quoy qu'il travaille à ce que ses Auditeurs changent de sentiment. Dans une opinion quelle qu'elle soit, tout n'est pas faux, tout n'est pas déraisonnable: On peut sans blesser la verité s'attacher d'abord à ce qui est vray dans l'opinion que l'on veut combatre, & la loüer en ce qu'elle a de veritable, & qui merite des loüanges. Un peuple par exemple s'est révolté contre son legitime Souverain, & a enlevé la puissance d'entre ses mains pour la partager à ceux qu'il a choisis pour le gouverner. L'amour de la liberté est juste & raisonnable. On

pourra

pourra donc commencer son discours par loüer l'amour de la liberté. En suite faisant voir à ce peuple que la liberté est plus grande sous un Monarque, que dans une Republique, où cent Tyrans usurpent l'autorité Souveraine; on le gagne, & on se sert de la passion qui les a portez à la revolte pour les ramener à l'obeïssance.

C'est avec cette même prudence que l'on détache les hommes de ceux pour qui ils ont un amour déraisonnable, contre lesquels il faut bien se donner de garde de déclamer d'abord. Il est vray, ô Romains, que personne n'a jamais été plus liberal que Spurius Melius: il vous a fait des profusions de toutes ses richesses. Mais prenez garde que c'est un ambitieux, que toutes ces liberalitez sont des appas pour vous surprendre, & que tous ces presens qu'il vous fait, sont le prix avec lequel il pretend achéter vôtre liberté, & se rendre vôtre maître.

L'humilité est la plus rare de toutes les vertus: elle est l'appanage des ames innocentes, & elle ne se rencontre que fort rarement dans ceux qui sont criminels; c'est pourquoy ces derniers ne peuvent souffrir que l'on leur reproche leurs fautes. Il est difficile par consequent de gagner ceux qu'on veut corriger; neanmoins lorsque les coupables sont effectivement persuadez que leur faute leur est pernicieuse; que c'est l'amour de leur interest qui

fait

fait parler celui qui les reprend, qu'ils reconnoissent qu'ayant plus de prudence, il prévoit les mal-heurs qui les regardent, & qu'ils n'apperçoivent pas; ils supportent avec patience ce reproche penible, comme les malades souffrent qu'on leur coupe un membre pourri.

Ce qui fait souvent que les avertissemens sont desagreables, c'est qu'on les fait avec empire, & avec insulte. Quand on veut corriger les coupables, on doit quelquefois se contenter de leur montrer ce qu'il faloit faire, sans leur reprocher ce qu'ils ont fait. Il y a de certaines choses qui ne sont mauvaises que par le défaut d'une circonstance : on peut loüer cette chose, mais faire voir qu'elle n'a pas été faite dans le temps, ni dans le lieu necessaire.

Afin qu'un coupable n'ait pas de honte d'avoüer sa faute, & de s'en repentir, il est bon de la faire paroître petite en la comparant avec une plus grande; & afin qu'il ne la soûtienne point, il faut trouver des moyens de l'en décharger. Il y a de certaines gens qui ne veulent jamais condamner ce qu'ils ont fait: On doit separer l'erreur de ces personnes, & ne point prouver qu'ils en sont coupables, qu'aprés qu'ils l'auront condamnée. C'est ce que fit le Prophete Nathan, lorsqu'ayant voulu reprendre le Roy David de

l'adul-

l'adultere qu'il avoit commis, il luy fit des plaintes d'un homme qu'il disoit avoir commis le crime dont David étoit coupable. Aprés que ce Roy eut condamné cet homme, pour lors Nathan luy dit que c'étoit de sa Majesté même, dont il luy avoit parlé, & qu'il étoit cet homme qu'il avoit condamné.

IV.

Les qualitez que l'on a montré être necessaires à un Orateur, ne doivent pas être feintes.

JE ne doute point qu'on ne puisse faire un tres-mauvais usage de cet Art que nous enseignons: ce qui n'empéche pas que les regles que nous avons données ne soient tres-justes. On peut feindre que l'on a de l'amour pour ceux à qui on parle; afin de cacher le mauvais dessein que la haine aura fait concevoir contre eux. On peut prendre le masque d'honnête homme pour surprendre ceux qui ont de la veneration pour tout ce qui a les apparences de la vertu; mais il ne s'ensuit pas que l'on ne doive point témoigner d'amour à ses Auditeurs, & s'acquerir quelque estime dans leur esprit, lorsque cet amour est sincere, comme il le doit être, & que l'on n'a point d'autre fin que l'interest de la verité.

Les

Les Rheteurs Payens ont donné ces mêmes preceptes que nous donnons, & les Sophiſtes s'en ſont ſervis; & c'eſt ce qui nous oblige à les ſuivre avec plus de ſoin. Les impies ne doivent pas avoir plus de zele pour le menſonge, que les Chrêtiens pour la verité. Ce ſeroit une choſe honteuſe aux amis de la verité de negliger de ſe ſervir des moyens naturels qu'ils ont pour la faire recevoir, pendant que les partiſans du menſonge employent tant d'artifice pour tromper. Ces moyens ſont bons & juſtes d'eux-mêmes, & tout homme qui a de la charité & de la prudence les employe, quoyqu'il n'y faſſe pas de reflexion.

Quelque criminels que ſoient les hommes, nous devons les aimer: on ne doit reſſentir pour leur perſonne que de la tendreſſe, il n'y a que leurs crimes qui meritent de la haine; *Diligite homines, interficite errores.* Ceux qui ont de la pieté, n'ont pas beſoin de feindre, leur charité ſe peint elle-même dans leur diſcours: elle ſupporte avec patience les fautes des autres: elle les corrige avec douceur: elle ne les conſidere que du côté qu'elles paroiſſent plus legeres: * Elle cherche tous les moyens pour ne point choquer, pour ne point contriſter les perſonnes qu'elle eſt obligée d'avertir;

* *Monitio acerbitate, objurgatio contumeliâ careat.* Cic. de Amicit.

vertir ; & pour cela elle addoucit les corrections qui ſont un remede amer ; elle tâche de répandre un miel ſur ſes paroles, qui en puiſſe ôter toute l'amertume ; en un mot elle fait pour Dieu tout ce que fait faire l'amour de ſon propre intereſt : de ſorte que la conduite exterieure de l'une ne paroît pas differente de la conduite de l'autre ; la maniere d'agir de l'une n'eſt diſtinguée de l'autre que par ſon principe. Un Orateur Chrêtien n'a pas moins de complaiſance pour ceux qu'il veut perſuader, ſans aucun autre interêt que celuy de la verité, que les gens du monde en ont pour ceux de qui ils attendent quelque recompenſe.

Quand j'ay dit qu'on ne doit pas choquer ceux à qui on parle, je n'ay pas conſeillé de ſe ſervir d'une lâche complaiſance qui n'a point d'autre fin qu'une vaine ſatisfaction de n'être pas rebuté. Les hommes aiment qu'on les entretienne de choſes qui leur plaiſent : *Loquere nobis placentia.* C'eſt le métier d'un flateur d'entretenir les hommes dans cette humeur délicate. Pendant qu'un Orateur Chrêtien eſpere de gagner ſes Auditeurs par la douceur, il s'en doit ſervir : mais s'ils ſont endurcis, & qu'ils ne veüillent point quitter les armes qu'ils ont priſes contre la verité ; ce ſeroit pour lors flaterie, & non pas charité que de s'amuſer à vouloir leur plaire : ſi les prie-

prieres n'ont point de force, il faut avoir recours aux menaces.

C'est la conduite que les Peres ont toûjours tenuë. Ils ont toûjours commencé par la douceur ; mais ils ont fini par la severité, lorsque la douceur a été inutile. Saint Augustin dit qu'il n'avoit pas voulu nommer Pelage dans les premiers livres qu'il composa contre cet Heretique, afin de luy épargner la honte de se voir reconnu pour Auteur d'une Heresie ; mais quand ce Pere vit que cet Heresiarque ne profitoit point de cette retenuë, & qu'elle pouvoit contribuer à luy donner de la fierté, il crut que la même charité qui l'avoit fait parler d'abord avec douceur, l'obligeoit à se servir de remedes plus violens, & proportionnez à la maladie de cet Heresiarque, ou pour le guerir, ou pour avertir les peuples, & leur faire connoître le danger qu'il y avoit à communiquer avec luy.

CHAPITRE III.

I.

Il est permis d'exciter dans ceux à qui l'on parle les passions qui les peuvent porter où on les veut conduire.

LE troisiéme moyen que l'Orateur doit employer pour Persuader, est l'art d'exciter

ter dans l'esprit de ses Auditeurs, les passions qui les feront pancher du côté où il les veut porter. Il doit aussi étudier le secret d'éteindre le feu de tous ces mouvemens qui pourroient éloigner de luy ses mêmes Auditeurs. Mais on me dira qu'il n'est point permis d'user de moyens aussi injustes que sont les passions : Que c'est mal s'y prendre pour regler, & pour éclaircir l'esprit d'un Auditeur, que d'y exciter le trouble, & les fumées obscures de ses passions. Répondons à cette objection que nous avons prévenuë, la chose merite qu'on la considere.

Les passions sont bonnes en elles-mêmes : leur seul déreglement est criminel. Ce sont des mouvemens dans l'ame qui la portent au bien, & qui l'éloignent du mal, qui la poussent à acquerir l'un, & qui l'excitent lorsqu'elle est trop paresseuse à fuir l'autre. Jusques-là il n'y a point de mal dans les passions : mais lorsque les hommes suivant les fausses idées qu'ils ont du bien & du mal, n'aiment que la terre, alors ces passions qui les font agir, qui étoient bonnes par leur nature, deviennent criminelles par les qualitez mauvaises de l'objet, vers lequel on les tourne. Qui peut douter que les passions ne soient mauvaises, lorsque dans l'idée de ce nom de passion on comprend les mouvemens de l'ame avec tous ses déreglemens ? Si par la colere

lere il faut entendre ces rages, ces emportemens, ces fureurs qui troublent la raison; j'avoüeray que la colere est une chose tres-mauvaise; mais si on la prend pour un mouvement, pour une affection de l'ame qui nous anime à vaincre les empêchemens qui nous retardent la possession de quelque bien, & pour une force qui nous fait combattre & surmonter le mal; je ne crois pas qu'une personne puisse dire raisonnablement qu'il n'est pas permis d'exciter la colere, & se servir de son mouvement pour animer les hommes à chercher le bien qu'on leur propose.

Dans les passions les plus dereglées, dans celles qui n'ont pour objet que de faux biens, il y a toûjours quelque chose de bon. N'est-ce pas une bonne chose d'aimer ce qui est bien fait, ce qui est grand, ce qui est noble? On peut donc se servir de ce mouvement qui nous porte vers la beauté, & vers la grandeur pour faire agir les hommes: On peut sans scrupule réveiller dans leur cœur ce mouvement, en proposant la beauté, & la grandeur de la chose vers laquelle on les porte, puisque je suppose qu'on n'entreprend de faire aimer que ce qui est beau d'une veritable beauté, & qui possede une grandeur réelle.

L'on ne peut faire agir les hommes que par le mouvement des passions: chacun est emporté par le poids de son amour, & l'on suit

ſuit ce qui donne plus de plaiſir. Il n'y a donc point d'autre moyen naturel de conduire les hommes que celuy dont nous parlons. Vous ne détournerez jamais un avare de l'inclination qu'il a pour l'or & l'argent, que par l'eſperance de quelques autres richeſſes plus grandes : un voluptueux de ſes ſales plaiſirs, que par la crainte de quelque grande douleur, ou par l'eſperance d'un plus grand bien. Pendant que nous ſommes ſans paſſions, nous ſommes ſans action, & rien ne nous fait ſortir de l'indifference que le branle de quelque affection. On peut dire que les paſſions ſont le reſſort de l'ame ; quand une fois l'Orateur s'eſt pû ſaiſir de ce reſſort, & qu'il le ſçait manier, rien ne luy eſt difficile, il n'y a rien qu'il ne Perſuade.

Les Chrêtiens ſçavent que tant d'illuſtres Martyrs n'ont triomphé que par un ſecours du Ciel, que tant de Saintes Vierges n'ont ſoûtenu dans leur corps foible une vie auſtere, & accablée de penitence, que parce qu'elles étoient aidées de la grace ; mais auſſi il eſt conſtant que les plus méchans ſont capables d'entreprendre les mêmes actions, & de faire tout ce que les Martyrs, & les Vierges ont fait, s'il arrive qu'ils ne puiſſent ſatisfaire la paſſion qui les domine qu'en ſupportant ces peines. Catilina a été un tres-méchant homme : cependant on remarque dans ſa vie des exemples d'une auſterité & d'une patience extraor-

traordinaire. Je sçay que ces vertus apparentes n'étoient que les servantes de son ambition, comme parle un grand Docteur : Aussi je ne fais cette reflexion, que pour prouver que l'on peut faire entreprendre toutes choses à un homme, lorsqu'on a pû luy inspirer les passions propres pour cela ; & que par consequent le défenseur de la verité ne doit pas negliger un moyen si efficace.

Saint Augustin dit fort bien au pécheur : Faites par la crainte des peines, ce que vous ne pouvez faire encore par un pur amour de la justice : *Fac timore pœnæ quod nondum potes amore justitiæ.* Je ne ferois point de difficulté pour inspirer à une femme du monde de l'horreur pour le fard, de luy faire connoître qu'il n'y a rien qui gâte d'avantage le visage. Je tâcherois par cette crainte de la détourner d'une action qu'elle ne peut encore haïr par un amour de Dieu. Cette crainte n'est pas sans péché : Mais enfin les Peres ont approuvé ce saint artifice par l'usage qu'ils en ont fait. Les grandes playes ne se guerissent que par des blessures ; pour faire crévér une apostume, il faut faire des incisions. Cette conduite se peut justifier sans peine, mais ce n'est pas icy le lieu de le faire.

II.

Ce qu'il faut faire pour exciter les Passions.

LE moyen general pour remuer le cœur des hommes, est de leur faire sentir vivement l'objet de la passion dont on desire qu'ils soient émûs. L'amour est une affection qui est excitée dans l'ame par la veuë d'un bien present : Pour allumer cette affection dans un cœur capable d'aimer, il faut luy presenter un objet qui ait des qualitez aimables. La crainte a pour objet des maux qui arriveront certainement, ou qui peuvent arriver. Pour donner de la crainte a une ame timide, il faut luy faire connoître les maux qui la menacent. On a quelque raison de ne pas separer l'Art de Persuader de l'Art de bien dire ; car l'une ne sert pas de grand' chose sans l'autre. Pour émouvoir une ame, il ne suffit pas de lui representer d'une maniere seiche l'objet de la passion, dont on veut l'animer : il faut déployer toutes les richesses de l'éloquence pour lui en faire une peinture sensible & étenduë qui la frappe vivement, & qui ne soit pas semblable à ces vaines images, qui ne font que passer devant les yeux. Il ne suffit pas dis-je pour donner de l'amour, de dire simplement que la chose qu'on propose est ai-

mable; il faut approcher des sens ses bonnes qualitez, les faire sentir, en faire des descriptions, les representer par toutes leurs faces; afin que si elles ne gagnent pas étans veuës d'un certain côté, elles le fassent quand elles sont regardées de l'autre. On doit s'animer soy-même, il faut, si je l'ose dire, que nôtre cœur soit embrasé, qu'il soit comme une fournaise ardente, d'où nos paroles sortent pleines de ce feu que nous voulons allumer dans le cœur des autres.

Pour bien traiter cette matiere, je serois obligé de parler au long de la nature des passions, de les expliquer toutes en particulier, de dire quels sont leurs objets, quelles choses les excitent, & les calment: Mais il faudroit pour cela comprendre dans cet Art la Physique & la Morale, ce qui ne se peut faire sans confusion: neanmoins je ne puis m'exempter de parler plus exactement icy de quelques-unes de ces passions; sçavoir de l'admiration, de l'estime, du mépris, & du ris qui sont de tres-grand usage dans l'Art de Persuader.

L'admiration est un mouvement dans l'ame qui la tourne vers un objet qui se presente à elle extraordinairement, & qui l'applique à considerer si cet objet est bon ou mauvais, afin qu'elle le suive, ou qu'elle l'évite. Il est important à un Orateur d'exciter cette passion dans l'esprit de ses Auditeurs. La verité persuade, mais il faut pour cela qu'elle soit connuë;

nuë : Or afin qu'elle soit connuë, il faut que celuy à qui on la declare s'applique à la connoître. Tous les jours nous voyons que de certains raisonnemens n'ont point été goûtez, lesquels sont approuvez dans la suite ; parce que pour lors on ne prenoit pas la peine de les examiner. Il y a de certaines opinions lesquelles aprés avoir été negligées pendant plusieurs siecles se réveillent, & font du bruit ; parce qu'on les étudie, & par l'étude on en reconnoît la verité ou la fausseté.

Ce n'est donc pas assez de trouver de bonnes raisons, de les exposer avec clarté : il faut les dire avec un certain tour extraordinaire qui surprenne, qui donne de l'admiration, & qui attire les yeux de tout le monde. J'ay lû en quelque Auteur qu'un homme d'esprit s'étant presenté plusieurs fois devant un Prince pour luy proposer une affaire de grande importance, sans que ce Prince eût seulement daigné jetter les yeux sur luy, il s'avisa de paroître nud devant luy couvert de feüilles de figuier. Ce qui luy reüssit fort bien, car cet habit extraordinaire ayant donné de la curiosité à ce Prince, & l'ayant porté à luy demander qui il étoit, pour lors il prit occasion de proposer ce qu'il avoit tant de fois tâché de faire.

Saint Jean Chrysostome remarque, que saint Mathieu commence l'histoire du Fils de Dieu, par dire qu'il étoit Fils de David

& d'Abraham, au lieu de dire Fils d'Abraham & de David, pour obliger les Juifs à lire son Histoire avec plus d'attention; car les Juifs attendoient le Messie de la famille de David; ainsi rien n'étoit plus capable de les rendre attentifs que de leur parler d'un Fils de David. Tous les livres qui sont lûs, tous les Orateurs qui sont écoûtez, ont tous quelque chose d'extraordinaire, soit dans la matiere qu'ils traitent, soit dans la maniere de la traiter, soit dans les circonstances du temps & du lieu.

L'admiration est suivie d'estime ou de mépris. Lorsqu'on remarque du bien dans l'objet qu'on a envisagé avec application, on l'estime, on le recherche, on l'aime. C'est pourquoy comme vous voyez, on n'estime proprement que ce qui est veritable, que ce qui est grand, que ce qui est bien fait, & lorsqu'on fait estime de choses mauvaises, c'est ou que l'on se trompe dans son jugement, ou qu'on considere ces choses sous une face qui n'est pas mauvaise. Ainsi un Orateur trompeur ne persuade que pour quelque temps; & ses Auditeurs changent leur estime, & leur amour en haine & en mépris, aussi-tost qu'ils reconnoissent qu'ils ont été trompez.

Le mépris a pour objet la bassesse & l'erreur: c'est à dire que cette passion est excitée lorsque l'ame n'apperçoit dans l'objet qu'elle considere, que de la bassesse & de l'erreur. On se

ſe laiſſe aller volontiers à cette paſſion. Elle eſt agreable, elle flatte cette ambition naturelle que tous les hommes ont pour la ſuperiorité & pour l'élevation. On ne mépriſe veritablement que ce qu'on regarde au deſſous de ſoy. Ce regard donne du plaiſir, au lieu que ce n'eſt qu'avec chagrin qu'on leve les yeux pour conſiderer ce qui eſt au deſſus de nous ; parce que nous nous appercevons de ce que nous ne ſommes pas. Les autres paſſions épuiſent, & intereſſent la ſanté ; mais celle-là luy eſt utile, & on peut dire qu'elle eſt plûtôt un repos, qu'un mouvement de l'ame, qui ſe délaſſe dans cette paſſion, au lieu que dans les autres elle travaille avec contention.

Tout mépris n'eſt pas agreable ; car ſi le mal qui en eſt l'objet eſt redoutable, pour lors on reſſent de la crainte qui eſt une veritable douleur ; mais ſi ce mal ne nous touche pas de fort prés, & qu'on n'y prenne pas grand intereſt, le mépris qu'on en fait donne du plaiſir, & eſt ſuivi du ris qui accompagne ordinairement les excez de joye impréveuës & extraordinaires. Il n'y a rien de plus utile pour détourner les hommes de quelque erreur, que de leur en donner du mépris, & de la faire paroître ridicule. Car il n'y a rien qu'on apprehende davantage que d'être mépriſé, & d'être expoſé à la riſée de tout le

monde. Auſſi une raillerie faite à propos fait quelquefois plus d'effet, que le plus fort raiſonnement.

Ridiculum acri
Fortius & melius magnas plerumque ſecat res.

Quand on combat avec de fortes raiſons, la peine que trouve l'auditeur à concevoir la ſuite d'un raiſonnement ſerieux le rebute: lorſqu'on luy propoſe quelque choſe de grand, cette grandeur l'éblouït, & luy eſt un ſujet d'humiliation; mais lorſqu'il n'eſt queſtion que de rire, & de ſe divertir, cet auditeur s'applique volontiers, & cette application luy donne du divertiſſement, & le mépris qu'il fait de la choſe qui luy paroît ridicule, flatte ſa vanité, qui regarde de haut en bas cette choſe. C'eſt pourquoy on excite & on entretient facilement le mépris; puiſque les hommes aiment mieux mépriſer qu'eſtimer, ſe divertir que travailler. Ajoûtez qu'il y a beaucoup de choſes qui meritent d'être moquées, de peur de leur donner du poids en les combattant ſerieuſement.

III.

Comment on peut donner du mépris des choſes qui ſont dignes de riſée.

Puiſqu'il eſt permis de ſe ſervir du mouvement des paſſions pour faire agir les hom-

hommes, l'on ne peut pas blâmer l'Art que nous enseignons de rendre ridicules les choses, dont on veut détourner ceux que l'on instruit ; mais il faut avoüer que si les railleries ne sont faites avec prudence, elles ont un effet tout contraire à celuy que l'on en attendoit. Les Poëtes pretendent dans leurs Comedies combatre le vice en le rendant ridicule : Leurs pretensions sont bien vaines, l'experience ne faisant que trop connoître que la lecture de ces sortes d'ouvrages n'a jamais produit aucune veritable conversion. La cause en est bien évidente. On ne méprise, & on ne se rit que d'une chose basse que l'on regarde comme un petit mal. L'on ne rit pas du mauvais traitement que souffrent les innocens : Si les libertins se raillent d'un adultere, & de crimes semblables qui sont un sujet de larmes aux gens de bien, c'est qu'ils ne considerent ces crimes que comme des bagatelles.

Les Poëtes dans les Comedies ne travaillent point à inspirer l'aversion que l'on doit avoir du vice, ils tâchent seulement de le rendre ridicule ; ainsi ils accoûtument leurs Lecteurs à regarder les débauches, comme des fautes de peu de consequence. On n'y conçoit point cette horreur necessaire pour resister à la concupiscence. La crainte d'être raillé ne pouvant domter l'amour des plaisirs ; aussi voyons-nous que les débauchez sont les

premiers à se railler de leurs desordres. Il y a des vices que l'on ne surmonte que par le silence & l'oubly, & dont la bienseance ne permet jamais de parler. Les descriptions d'un adultere n'ont jamais rendu chastes ceux qui les ont entenduës ; cependant ces sortes de crimes sont la matiere ordinaire des Comedies.

L'Orateur doit garder la bienseance dans les railleries, & ne s'arrester jamais aux choses que l'honnêteté oblige de passer sous silence. Puisqu'il est sage & homme de bien, il n'est pas necessaire de l'avertir qu'il faut éviter ces railleries boufonnes, & ridicules, qui se font à contre-temps ; & qu'il n'y a que le mal qui merite d'être raillé. Si ce mal est pernicieux & considerable, il ne doit pas se contenter de le rendre ridicule, il faut qu'il en donne de l'horreur. Neanmoins on peut quelquefois commencer par les railleries, en combattant des erreurs de grande consequence ; lorsque c'est une necessité de rendre ses auditeurs attentifs par le plaisir : ce qui est l'effet & l'utilité des railleries, & ce qui m'oblige de donner quelques regles touchant la maniere de tourner en ridicule les choses qui le meritent.

Puisque le ris est un mouvement qui est excité dans l'ame lorsqu'aprés avoir été frappé de la veuë d'un objet extraordinaire, elle apperçoit

perçoit qu'il eſt extrémement petit, pour rendre une choſe ridicule, il faut trouver une maniere rare & extraordinaire de repreſenter ſa baſſeſſe. L'on ne peut donner des preceptes particuliers pour faire des railleries. Ceux qui ont voulu, comme dit Ciceron, enſeigner le moyen de railler les autres, ſe ſont fait railler eux mêmes. Neanmoins on peut remarquer que tous les tours, & toutes les manieres extraordinaires ſont propres pour faire une raillerie, c'eſt à dire pour faire appercevoir la baſſeſſe de l'objet que l'on veut faire mépriſer. C'eſt pourquoy l'Ironie eſt de grand uſage dans ces occaſions ; parce que diſant le contraire de ce que l'on penſe, & avec des termes extraordinaires qui ne conviennent pas à la choſe dont on parle, cette diſpoſition fait que l'on remarque ce qu'elle eſt effectivement. Quand on donne à un fripon la qualité d'honnête homme, cette expreſſion fait reſſouvenir de ce qu'il n'eſt pas. L'on ne peut faire connoître plus ſenſiblement la lâcheté d'un homme ſans cœur qu'en luy mettant des armes entre les mains, dont il n'a pas la hardieſſe de ſe défendre. Ainſi quand le Prophete Iſaïe diſoit aux Prophetes de Samarie, qui invitoient avec de grands cris leur Idole à faire deſcendre le feu du Ciel, pour reduire en cendres le ſacrifice qu'ils luy offroient : *Criez encore plus haut, car peut-être que ce*

Dieu ne vous entend pas, à cause qu'il parle à d'autres personnes, ou qu'il est dans une hôtellerie, ou en chemin, ou qu'il dort, & ne peut être éveillé que par un grand bruit. Cette maniere de parler de cet Idole qui étoit extraordinaire faisoit connoître son impuissance & sa bassesse.

Les allusions sont propres pour les railleries, parce que la difficulté qu'il y a à les entendre fait qu'on s'applique à en penetrer le sens, & cette application est cause qu'on le découvre avec beaucoup plus de clarté. Lorsqu'aussi aprés avoir loüé la chose qu'on veut faire mépriser, & l'avoir relevée par des expressions magnifiques, qui font attendre quelque chose de grand, on vient tout d'un coup à marquer sa bassesse; il est manifeste que cette surprise fait qu'on s'applique: ainsi l'on rend tres-sensible ce que l'on dit.

Quand on expose toute nuë la bassesse d'une chose en luy ôtant toutes les qualitez dignes d'estime, dont elle paroît revêtuë, on la rend ridicule infailliblement. Lucien ne rapporte rien des Dieux & des Sages de la Grece, que ce que les Adorateurs des uns, & les Admirateurs des autres publient dans les loüanges qu'ils leur donnent: Mais dans les écrits de cet Auteur ils paroissent ridicules, parce qu'il détache la bassesse des Divinitez de la Gentilité, & des Sages de la Grece de ces qualitez

litez imaginaires, que les Anciens admiroient dans leurs Dieux, & dans leurs Sages ; ainsi on ne peut lire ses ouvrages sans concevoir du mépris de la religion, & de la vaine sagesse des Grecs. Outre cela la nature des Dialogues, qui est la maniere d'écrire de Lucien, est tres propre pour découvrir la bassesse de ceux qu'on veut joüer : les faisant parler conformément à leurs propres inclinations, & aux principes qu'ils suivent, on fait qu'ils publient eux-mémes ce qu'ils ont de ridicule & de bas ; de sorte qu'il n'est pas possible d'en douter.

CHAPITRE IV.

I.

De la disposition & des parties, dont un discours doit être composé.

DE L'EXORDE.

POur Persuader il faut disposer les Auditeurs à écouter favorablement les choses, dont on doit les entretenir. En second lieu il faut leur donner quelque connoissance de l'affaire que l'on traite, afin qu'ils sçachent de quoy il s'agit. On ne doit pas se contenter d'établir les preuves dont on se sert, il faut renverser celles des adversaires ; & lorsqu'un

discours est grand, & que l'on peut craindre qu'une partie des choses qu'on a dites avec étenduë, ne se soient échapées de la memoire de ceux à qui on parle, il est bon sur la fin de dire en peu de mots ce que l'on a dit plus au long. Ainsi un discours doit avoir cinq parties, l'Entrée ou l'Exorde, la Narration ou la Proposition de la chose sur laquelle on doit parler, les Preuves ou la confirmation des veritez que l'on défend, la Refutation de ce que les ennemis de ces veritez alleguent contre, & l'Épilogue ou la recapitulation de tout ce que l'on a dit dans le corps du discours. Je parleray de ces cinq parties separément.

L'Orateur doit se proposer trois choses dans l'Exorde ou entrée de son discours, qui sont la faveur, l'attention, & la docilité des Auditeurs. On gagne ceux à qui on parle, & on acquiert leur faveur, en leur donnant d'abord des marques sensibles que l'on ne parle que par un zele sincere de la verité, & par un amour du bien public. On les rend attentifs en prenant pour Exorde ce qu'il y a de plus noble, & de plus éclatant dans le sujet qu'on traite; & qui par consequent puisse exciter le desir d'entendre la suite du discours.

Un Auditeur est docile lorsqu'il aime, & qu'il est attentif: L'amour luy ouvre l'esprit, & le dégageant de toutes les préoccupations avec lesquelles on écoute un ennemy, elle le dispo-

diſpoſe à recevoir la verité. L'attention luy fait percer dans les choſes les plus obſcures. Il n'y a rien de caché qui ne ſe découvre à une perſonne qui s'applique, & qui s'attache aux choſes qu'elle veut connoître.

J'ay dit qu'il étoit bon de ſurprendre d'abord ſes Auditeurs, en plaçant quelque choſe de noble à l'entrée de ſon diſcours; mais il faut auſſi prendre garde de ne pas promettre plus qu'on ne peut, & qu'aprés s'être élevé dans les nuës, on ne ſoit contraint de ramper par terre. Un Orateur qui commence d'un ton trop élevé, excite dans l'eſprit de ſes Auditeurs une certaine jalouſie, qui fait qu'ils ſe préparent à le critiquer, & qu'ils conçoivent le deſſein de ne le pas épargner en cas qu'il ne ſoûtienne pas ce ton. La modeſtie ſied fort bien en commençant, & gagne un Auditoire.

II.

PROPOSITION.

QUelquefois on commence ſon diſcours par en propoſer le ſujet ſans ſe ſervir d'Exorde: ce qu'il faut faire de telle maniere que la juſtice de la cauſe que l'on défend, paroiſſe dans cette propoſition, laquelle ne conſiſte que dans une declaration de ce qu'on a à dire; par conſequent elle n'a point de regles pour ſa longueur. Quand il ne

s'agit que de traiter une question, il suffit de la proposer, ce qui demande peu de paroles : Si c'est une action qui soit la matiere du discours, on doit faire un recit de cette action, en rapporter toutes les circonstances, & en faire une peinture qui l'expose aux yeux des Juges, afin qu'ils en puissent juger aussi exactement que s'ils avoient été presens, lorsqu'elle s'est faite.

Il y a des personnes qui ne font point de scrupule pour faire paroître une action telle qu'ils souhaitent qu'elle paroisse, de la revêtir de circonstances favorables à leurs desseins, & qui sont contraires à la verité. Ils croyent le pouvoir faire ; parce qu'ils pretendent rendre service à la verité, augmentant la bonté de la cause qu'ils défendent. Il n'est pas necessaire que je combatte cette fausse persuasion ; car il est manifeste que si c'est contre la verité qu'on employe le mensonge ; c'est une chose tres-mauvaise, puisqu'on abuse de la parole qui nous a été donnée pour exprimer la verité de nos sentimens contre la verité même; & si l'on ment pour la verité, cet office qu'on luy rend luy est desagreable, n'ayant pas besoin du secours du mensonge pour se défendre.

On doit donc dire les choses simplement comme elles sont, & prendre garde de ne rien inserer qui puisse porter les Juges à rendre un

juge-

jugement injuste. Dans une affaire il y a plusieurs faces dont les unes sont plus agreables, les autres ont quelque chose de choquant, & qui peut rebuter les Auditeurs : Il est de l'addresse d'un sage Orateur de ne pas proposer une affaire par une face choquante, & qui puisse donner une opinion desavantageuse de ce qui doit suivre.

L'Orateur doit faire choix des circonstances de l'action qu'il propose, il ne doit pas s'arrêter à toutes également : Il y en a qu'il faut passer sous silence ou ne dire qu'en passant. Quand on est obligé de rapporter quelque circonstance, odieuse, & qui peut faire paroître criminelle l'action que l'on défend, il ne faut pas passer outre sans avoir remedié au mal que ce recit pourroit faire, & laisser l'Auditeur dans la mauvaise opinion qu'il aura pû concevoir : Il faut apporter quelque raison ou quelqu'autre circonstance qui change la face de la premiere, & luy en fasse prendre une moins odieuse. Vous étes obligé de rapporter la mort de celuy qui a été tué par celuy que vous défendez : comme vous ne parlez que pour un homme innocent, en même-temps que vous rapportez cette mort, il faut rapporter les justes causes de cette mort, & faire voir que celuy qui a tué, ne l'a fait que par mal-heur, que par hazard, & sans dessein. On doit ainsi prévenir l'esprit des Juges, & faire preceder toutes les raisons, toutes les occasions,

ſions, toutes les circonſtances qui peuvent juſtifier cette action, afin que lorſque l'on la propoſera, ils ſoient diſpoſez à l'examiner, & à reconnoître qu'elle n'a que l'apparence de crime, & qu'en effet elle eſt juſte, puiſqu'elle a été accompagnée de toutes les circonſtances qui rendent innocentes de ſemblables actions. Non ſeulement cet artifice n'eſt pas défendu; mais ce ſeroit une faute de ne s'en pas ſervir. L'on doit craindre de rendre la verité odieuſe par ſon imprudence, c'en ſeroit une bien grande que de dire les choſes d'une maniere dure, & de donner occaſion à ceux qui écoutent de faire un jugement temeraire. Les hommes jugent d'abord, & ſuivent aprés leurs premiers jugemens; ainſi il eſt important de les prévenir.

Les Rheteurs demandent trois choſes dans une narration, qu'elle ſoit courte, qu'elle ſoit claire, qu'elle ſoit probable. Elle eſt courte lorſqu'on dit tout ce qu'il faut, & que l'on ne dit que ce qu'il faut. On ne doit pas juger de la brieveté d'une Narration par le nombre des paroles, mais par l'exactitude à ne rien dire que ce qui eſt neceſſaire. La clarté eſt une ſuite de cette exactitude, le nombre des choſes inutiles étouffant une hiſtoire, & empêchant qu'elle ne repreſente exactement à l'eſprit l'action qu'on raconte. Il n'eſt pas difficile à nôtre Orateur de rendre vray-ſembla-

ble

ble ce qu'il dira, puisqu'il n'y a rien de si semblable à la verité qu'il défend, que la verité même. Cependant pour cela il faut un peu d'addresse, & il est certain qu'il y a de certaines circonstances qui toutes seules seroient suspectes, & ne pourroient être cruës, si elles n'étoient soûtenuës par d'autres circonstances. Pour faire donc paroître une Narration vraye, comme elle l'est en effet, il ne faut pas oublier ces circonstances.

III.

De la Confirmation, ou de l'établissement des preuves, & en même-temps de la Refutation.

LEs regles que l'on doit suivre pour établir par des raisonnemens solides la verité que l'on défend, & pour renverser le mensonge que l'on oppose à cette verité, appartiennent à la Logique, c'est d'elle qu'il faut apprendre à raisonner. Cependant nous pouvons donner icy ces regles.

Premierement, on doit considerer le sujet sur lequel on doit parler, faisant attention à toutes ses parties, & les envisageant toutes, afin d'appercevoir quel chemin l'on doit prendre, ou pour faire connoître la verité, ou pour découvrir le mensonge. Cette regle ne peut être pratiquée que par ceux qui ont

une grande étenduë d'esprit, qui se sont exercez a resoudre des questions difficiles, à percer les choses les plus cachées, qui sont rompus dans les affaires ; qui d'abord qu'on leur propose une difficulté quoy qu'embarassée, en trouvent aussi-tôt le dénoüement, & qui ayant l'esprit plein de veuës & de veritez, apperçoivent sans peine des principes incontestables pour prouver les choses dont la verité est cachée, & convaincre de faux celles qui sont fausses.

La seconde regle regarde la clarté des principes sur lesquels on appuye son raisonnement. La source de tous les faux raisonnemens que font les hommes, est cette facilité de supposer temerairement pour vray les choses les plus douteuses. On se laisse éblouïr par un faux éclat dont on ne s'apperçoit que lorsque l'on se trouve precipité dans de grandes absurdités, & que l'on se trouve obligé de consentir à des propositions évidemment fausses.

La troisiéme regle regarde la liaison des principes qui ont été examinez avec les consequences que l'on en tire. Dans un raisonnement exact les principes & les consequences sont si étroitement liez qu'on est obligé d'accorder la consequence ayant consenti aux principes, puisque les principes, & la consequence ne sont qu'une même chose ; ainsi l'on ne peut pas nier raisonnablement ce que l'on

a une

a une fois accordé. Si j'accorde qu'il est permis de repousser la force par la force, & d'ôter la vie à un ennemy lorsqu'on ne trouve point d'autre moyen de conserver la sienne aprés que l'on m'aura prouvé que Milon en tuant Clodius n'a fait que repousser la force par la force, je suis obligé d'avoüer que Milon est innocent : parce qu'effectivement en consentant à cette proposition qu'il est permis de repousser la force par la force, je consens que Milon n'est point coupable d'avoir tué Clodius qui luy vouloit ôter la vie, la liaison de ce principe, & de cette consequence étant manifeste.

Il y a bien de la difference entre la maniere de raisonner des Geometres & celle des Orateurs. Les veritez de Geometrie dépendent d'un petit nombre de principes : celles que les Orateurs entreprennent de prouver ne peuvent être éclaircies que par un grand nombre de circonstances qui se fortifient, & qui ne seroient pas capables de convaincre étans détachées les unes des autres. Dans les preuves les plus solides, il y a toûjours des difficultez qui fournissent de la matiere de chicaner aux opiniâtres, que l'on ne peut vaincre qu'en les accablant par une foule de paroles, par un éclaircissement de toutes les difficultez, & de toutes les chicanes qu'on peut faire. Les Orateurs doivent imiter un soldat qui combat son

son ennemy. Il ne se contente pas de luy faire voir ses armes, il l'en frappe, il s'étudie à le prendre par son défaut, par où il luy fait jour, il évite les coups que son ennemy tâche de luy porter, en un mot il prend toutes les postures que la nature & l'exercice enseignent pour attaquer & pour se défendre, comme nous avons dit ailleurs. Les Geometres se contentent de proposer leurs preuves, & cela suffit.

Il y a de certains tours, & de certaines manieres de proposer un raisonnement, qui font autant que le raisonnement même, qui obligent l'auditeur de s'appliquer, qui luy font appercevoir la force d'une raison; qui augmentent cette force, qui disposent son esprit, le preparent à recevoir la verité, le dégagent de ses premieres passions, & luy en donnent de nouvelles. Ceux qui sçavent le secret de l'eloquence ne s'amusent jamais à rapporter un tas & une foule de raisons: ils en choisissent une bonne, & la traitent de cette maniere. Ils établissent solidement le principe de leur raisonnement, ils en font voir la clarté avec étenduë: Ils montrent la liaison de ce principe avec la consequence qu'ils en tirent, & qu'ils vouloient démontrer. Ils éloignent tous les obstacles qui pourroient empécher qu'un Auditeur ne se laissât persuader: Ils repetent cette raison tant de fois qu'on ne peut

peut pas en éviter le coup : Ils la font paroître sous tant de faces, qu'on ne peut pas l'ignorer, & ils la font entrer avec tant d'adresse dans les esprits, qu'enfin elle en devient la Maîtresse.

Les preceptes que l'on trouve dans les Rhetoriques communes touchant les preuves & la refutation ne sont pas considerables. Les Rheteurs conseillent de placer d'abord les plus fortes raisons, & de les mettre à la tête du discours, les plus foibles au milieu, & de reserver quelqu'une des plus fortes à la fin. L'ordre naturel que l'on doit tenir dans la disposition des argumens, c'est de les placer de sorte qu'ils servent de degrez aux Auditeurs pour arriver à la verité ; & qu'ils fassent entre eux comme une chaîne qui arrête ceux que l'on veut assujettir à la verité.

La refutation ne demande point de regles particulieres. Quand on sçait démontrer une verité, on peut bien découvrir l'erreur & la faire paroître. Ce que nous venons de dire du soin que l'Orateur doit avoir de bien faire paroître la force de ses principes, & leur liaison avec les consequences qu'il en tire, doit être pareillement entendu du soin que l'on doit avoir de faire remarquer la fausseté des principes des adversaires, ou si leurs principes sont vrays, que leurs consequences sont tres-mal tirées.

IV.

De l'Epilogue, & des autres parties de l'Art de Persuader.

UN Orateur qui apprehende que les choses qu'il a dites ne s'échappent de la memoire de son Auditeur, doit luy renouveller ces choses avant que de cesser de parler. Il se peut faire que ceux à qui il parle, ont été distraits pendant quelque temps ; & que la quantité des choses qu'il a rapportées n'ont pû trouver place dans son esprit ; ainsi il est à propos qu'il repete ce qu'il a dit, & qu'il fasse comme une espece d'abregé qui ne charge point la memoire. Tout ce grand nombre de paroles, ces amplifications, ces redites ne sont que pour expliquer davantage les choses, & les mettre dans leur jour. C'est pourquoy aprés qu'on a convaincu les esprits de leur verité, & qu'on les leur a fait comprendre nettement, afin que cette conviction dure toûjours, il faut faire en sorte qu'on ne puisse pas perdre facilement le souvenir des raisons dont on s'est servi. Pour cela il faut faire ce petit abregé, & cette petite repetition dont je viens de parler d'une maniere animée,& qui ne soit pas ennuyeuse. On doit en même temps réveiller les mouvemens qu'on a excitez, & r'ouvrir pour ainsi dire les playes qu'on a faites.

tes. Mais la lecture des Orateurs, sur tout de Ciceron qui excelle particulierement dans ses Epilogues, vous fera connoître mieux que mes paroles, l'adresse & l'art avec lequel il faut ramasser dans l'Epilogue, ce qu'on a répandu dans le discours.

Je finis ce discours dans lequel j'ay eu dessein de donner une idée de l'Art de Persuader. Il me reste encore trois parties de cet Art à expliquer, qui sont l'Elocution, ou la maniere d'exprimer les choses que l'on a trouvées & disposées: la Memoire, & la Prononciation. J'ay donné un Traité entier à la premiere de ces trois Parties; pour la seconde, qui est la Memoire, tout le monde demeure d'accord qu'elle est un don de la nature que l'Art ne peut perfectionner que par un continuel exercice qui ne demande point de preceptes. La Prononciation est assez avantageuse à un Orateur pour meriter que dans l'Art de Persuader on en parle fort au long. Car enfin il faut avoüer qu'il y a une éloquence dans les yeux, & dans l'air de la personne qui ne persuade pas moins que les raisons. Dés qu'un Orateur qui a cet air commence a parler, on luy donne les mains. Telles Predications sont bien receuës étant bien prononcées, qui sont méprisées dans la bouche d'un mauvais Predicateur. Les hommes se contentent de l'apparence des choses: Dans le monde ceux qui parlent

lent avec un ton ferme & élevé, & qui ont l'air agreable, sont assurez de remporter la victoire. Peu de personnes font usage de leur raison : On ne se sert ordinairement que des sens : On n'examine pas les choses que dit un Orateur : On en juge avec les yeux & avec les oreilles : S'il contente les yeux, s'il flatte les oreilles, il sera maître du cœur de ses Auditeurs.

La necessité de prendre les hommes par leur foible oblige donc nôtre Orateur zelé pour la verité, à ne pas negliger la prononciation. Il y a sans doute de certains défauts, des postures indecentes, ridicules, affectées, basses, que l'on ne peut souffrir : & des tons de voix qui blessent les oreilles & qui les fatiguent. Il n'est pas necessaire que je les specifie, on les remarque assez. Tous les sentimens ont chacun un ton de voix, un geste, & une mine qui leur sont propres. Ce rapport bon ou mauvais fait les bons, & les mauvais Déclamateurs ; s'il est bon, il ne contribuë pas peu à faire concevoir ce que l'on veut faire connoître, & la peine qu'on prendra à ce qu'il se trouve dans la prononciation, ne sera ni vaine ni inutile : Mais cette étude ne se fait que vainement dans les livres : Les regles de la prononciation ne se peuvent enseigner que par un Maître vivant.

FIN.

TA-

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITR I.

CHA-

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

III. Moyens

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

DIS-

DISCOURS.

Dans lequel on donne une idée de l'Art de Persuader.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.



SCHEDA di RESTAURO effettuato nell'anno 2(
Laboratorio per il restauro del libro - Dott.ssa Pacella

6. 8. A. 33

Smontaggio totale
PH effettuato prima del trattamento sul frontespizio con valore 4
Lavaggio totale
Deacidificazione con calcio idrossido al 1.5 su 1 lt.
Ricollatura con Tylose MH 300
Integrazione dei margini del frontespizio con carta giapponese Japico e velo Vangerow 504
Rammendo alla piega per il 50% delle carte con velo Vangerow 504
Nuova cucitura su 4 nervi in refe
Indorsatura eseguita a pettine in carta
Capitelli eseguiti su filo color grezzo in cotone 100% su spago
Quadranti nuovi in cartoncino Museum (acid free) da 1.3 mm.
Coperta nuova in pelle di capretto marrone commercializzata dalla ditta Mezzanotte di Roma
Carte di guardia nuove in carta Ingres Japico (acid free)
Adesivo usato per le carte Tylose MH 300 al 4%
Adesivo usato per la legatura Tylose e Vinavil al 5%
Titolo e collocazione eseguito in oro
Custodia in cartoncino klug da 1.6 mm. per la coperta originale

